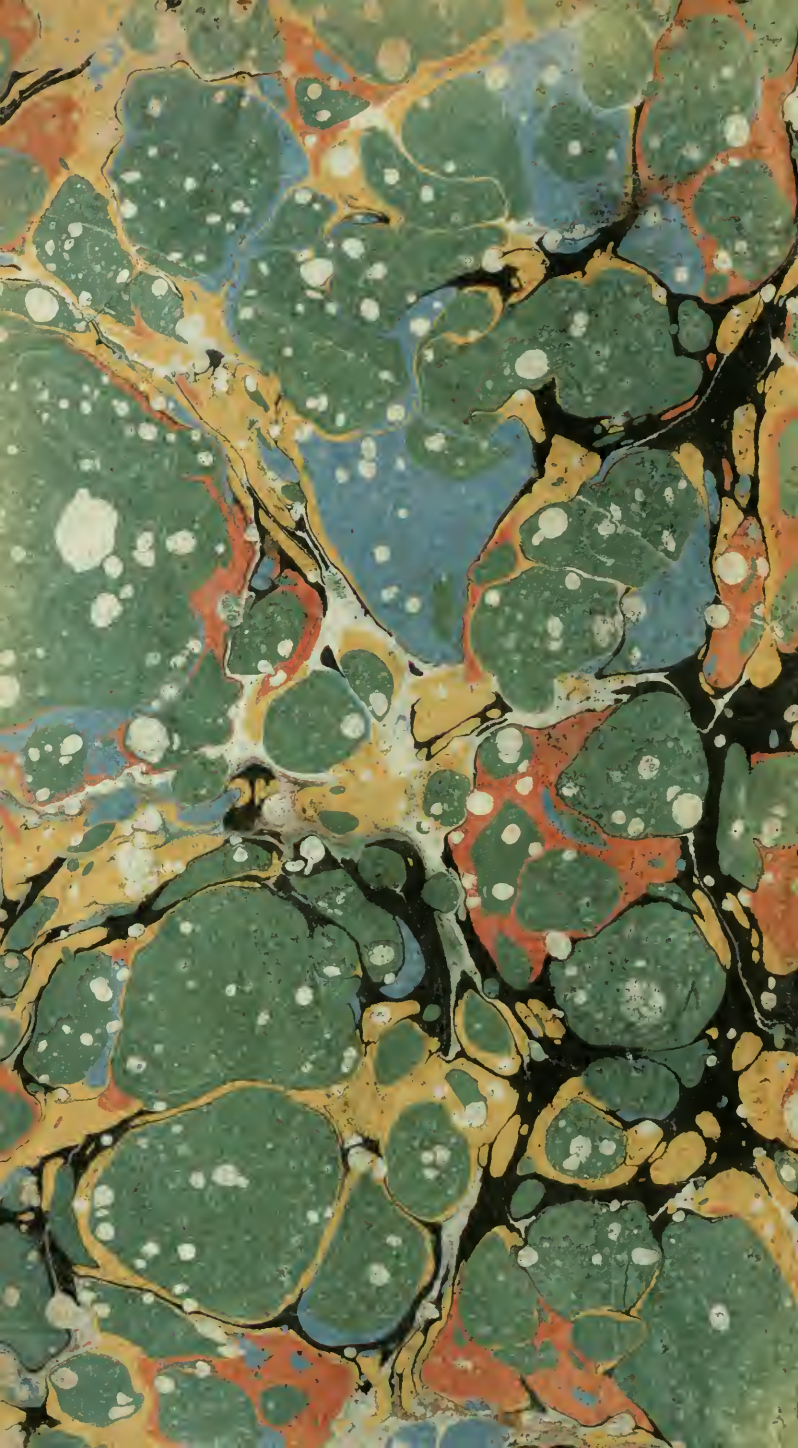
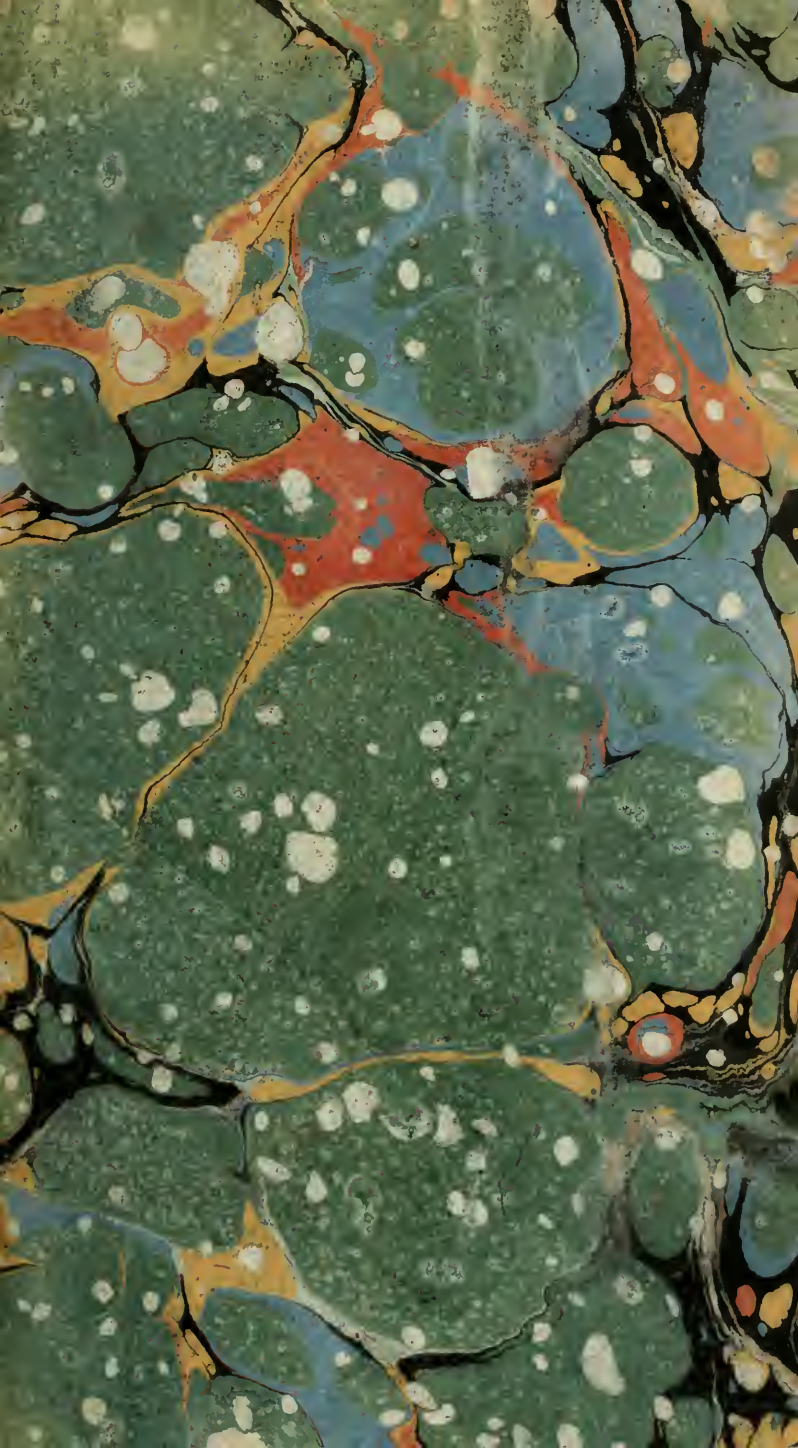




LF
R8645
5

OEUVRES

COMPLETES

DE J. J. ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

CLASSÉE PAR ORDRE DE MATIERES, ET ORNÉE DE QUATRE-VINGT-DIX GRAVURES.

TOME ONZIEME.

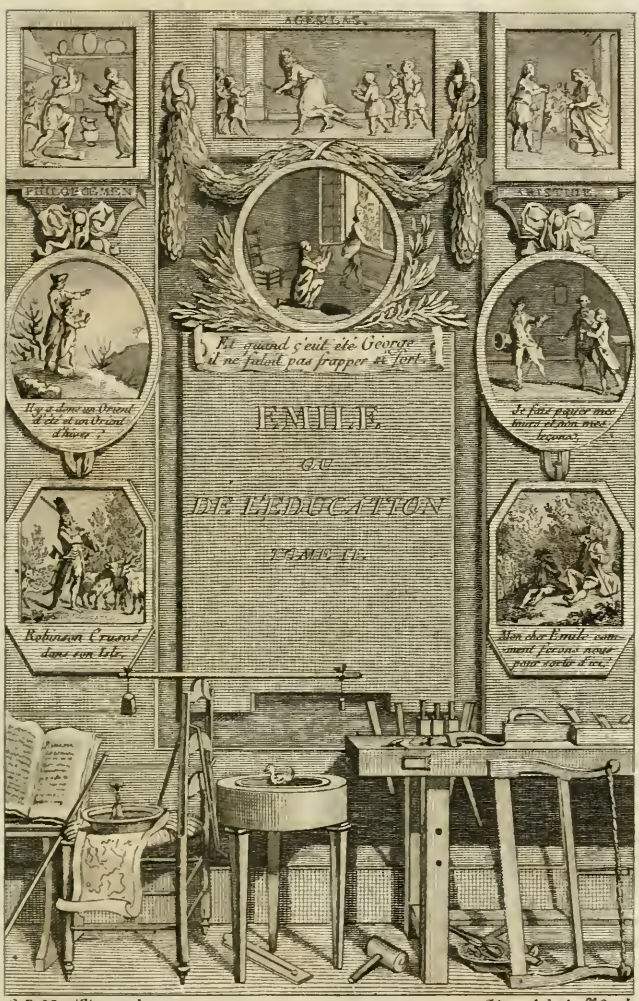
1791.

438622
11.9.45

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescompletes11rous

PQ
2030
1788
V.11



C.P. Marillier, Del. Giraud, le jeu.ne Sculp.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION,

PAR J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

TOME SECOND.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE TROISIEME.

Quoique jusqu'à l'adolescence tout le cours de la vie soit un temps de foiblesse, il est un point dans la durée de ce premier âge où, le progrès des forces ayant passé celui des besoins, l'animal croissant, encore absolument foible, devient fort par relation. Ses besoins n'étant pas tous développés, ses forces actuelles sont plus que suffisantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il seroit très foible, comme enfant il est très fort.

D'où vient la foiblesse de l'homme? De l'inégalité qui se trouve entre sa force et ses desirs. Ce sont nos passions qui nous rendent foibles, parcequ'il faudroit pour

les contenter plus de forces que ne nous en donna la nature. Diminuez donc les desirs, c'est comme si vous augmentiez les forces : celui qui peut plus qu'il ne desire, en a de reste ; il est certainement un être très fort. Voilà le troisieme état de l'enfance, et celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeler enfance, faute de terme propre à l'exprimer ; car cet âge approche de l'adolescence, sans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant se développent bien plus rapidement que ses besoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'est pas encore fait sentir à lui ; l'organe même en reste dans l'imperfection, et semble, pour en sortir, attendre que sa volonté l'y force. Peu sensible aux injures de l'air et des saisons, il les brave sans peine ; sa chaleur naissante lui tient lieu d'habit, son appétit lui tient lieu d'assaisonnement ; tout ce qui peut nourrir est bon à son âge ; s'il a sommeil, il s'étend sur la terre et dort ; il se voit par-tout entouré de tout ce qui lui est nécessaire ; aucun besoin

imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien sur lui ; ses desirs ne vont pas plus loin que ses bras : non seulement il peut se suffire à lui-même, il a de la force au-delà de ce qu'il lui en faut ; c'est le seul temps de sa vie où il sera dans ce cas.

Je pressens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de besoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue : on ne songera pas que je parle de mon éleve, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caisse et portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne se manifeste qu'avec la virilité ; que les esprits vitaux, élaborés dans les vaisseaux convenables et répandus dans tout le corps, peuvent seuls donner aux muscles la consistance, l'activité, le ton, le ressort d'où résulte une véritable force. Voilà la philosophie du cabinet ; mais moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin,

mener la voiture tout comme leur pere : on les prendroit pour des hommes, si le son de leur voix ne les trahissoit pas. Dans nos villes même de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, maréchaux, sont presque aussi robustes que les maîtres, et ne seroient guere moins adroits si on les eût exercés à temps. S'il y a de la différence, et je conviens qu'il y en a, elle est beaucoup moindre, je le répete, que celle des desirs fougueux d'un homme aux desirs bornés d'un enfant. D'ailleurs il n'est pas ici question seulement de forces physiques, mais sur-tout de la force et capacité de l'esprit qui les supplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne desire, bien qu'il ne soit pas le temps de sa plus grande force absolue, est, comme je l'ai dit, celui de sa plus grande force relative. Il est le temps le plus précieux de la vie ; temps qui ne vient qu'une seule fois; temps très court, et d'autant plus court, comme on verra dans la suite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés et de forces qu'il a de trop à pré-

sent, et qui lui manquera dans un autre âge? Il tâchera de l'employer à des soins qui lui puissent profiter au besoin. Il jettera, pour ainsi dire, dans l'avenir le superflu de son être actuel : l'enfant robuste fera des provisions pour l'homme foible : mais il n'établira ses magasins, ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui sont étrangeres; pour s'approprier véritablement son acquis, c'est dans ses bras, dans sa tête, c'est dans lui qu'il le logera. Voici donc le temps des travaux, des instructions, des études : et remarquez que ce n'est pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'est la nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ses bornes; et non seulement un homme ne peut pas tout savoir, il ne peut pas même savoir en entier le peu que savent les autres hommes. Puisque la contradictoire de chaque proposition fausse est une vérité, le nombre des vérités est inépuisable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choses qu'on doit enseigner, ainsi que dans le temps propre à les apprendre. Des connoissances

qui sont à notre portée, les unes sont fausses, les autres sont inutiles, les autres servent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être est seul digne des recherches d'un homme sage, et par conséquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point de savoir ce qui est, mais seulement ce qui est utile.

De ce petit nombre il faut ôter encore ici les vérités qui demandent pour être comprises un entendement déja tout formé; celles qui supposent la connoissance des rapports de l'homme, qu'un enfant ne peut acquérir; celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, disposent une ame inexpérimentée à penser faux sur d'autres sujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à l'existence des choses : mais que ce cercle forme encore une sphere immense pour la mesure de l'esprit d'un enfant! Ténebres de l'entendement humain, quelle main téméraire osa toucher à votre voile? Que d'abymes je vois creuser par nos vaines sciences autour de ce jeune infortuné! O toi qui vas le conduire dans ces

périlleux sentiers, et tirer devant ses yeux le rideau sacré de la nature, tremble. Assure-toi bien premièrement de sa tête et de la tienne; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, et peut-être à tous les deux. Crains l'attrait spécieux du mensonge et les vapeurs enivrantes de l'orgueil. Souviens-toi, souviens-toi sans cesse que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur seule est funeste, et qu'on ne s'égare point parcequ'on ne sait pas, mais parcequ'on croit savoir.

Ses progrès dans la géométrie vous pourroient servir d'épreuve et de mesure certaine pour le développement de son intelligence : mais sitôt qu'il peut discerner ce qui est utile et ce qui ne l'est pas, il importe d'user de beaucoup de ménagement et d'art pour l'amener aux études spéculatives. Voulez-vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes ? commencez par faire en sorte qu'il ait besoin de trouver un quarré égal à un rectangle donné : s'il s'agissoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problême de la du-

plication du cube intéressant, etc. Voyez comment nous approchons par degrés des notions morales qui distinguent le bien et le mal. Jusqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la nécessité : maintenant nous avons égard à ce qui est utile ; nous arriverons bientôt à ce qui est convenable et bon.

Le même instinct anime les diverses facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à se développer, succede l'activité de l'esprit qui cherche à s'instruire. D'abord les enfans ne sont que remuans, ensuite ils sont curieux ; et cette curiosité bien dirigée est le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Distinguons toujours les penchans qui viennent de la nature de ceux qui viennent de l'opinion. Il est une ardeur de savoir qui n'est fondée que sur le desir d'être estimé savant ; il en est une autre qui naît d'une curiosité naturelle à l'homme pour tout ce qui peut l'intéresser de près ou de loin. Le desir inné du bien-être et l'impossibilité de contenter pleinement ce desir lui font rechercher sans cesse de nouveaux moyens d'y contri-

buer. Tel est le premier principe de la curiosité ; principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne se fait qu'en proportion de nos passions et de nos lumieres. Supposez un philosophe relégué dans une isle déserte avec des instrumens et des livres, sûr d'y passer seul le reste de ses jours ; il ne s'embarrassera plus guere du système du monde, des lois de l'attraction, du calcul différentiel : il n'ouvrira peut-être de sa vie un seul livre ; mais jamais il ne s'abstiendra de visiter son isle jusqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puisse être. Rejetons donc encore de nos premieres études les connoissances dont le goût n'est point naturel à l'homme, et bornons-nous à celles que l'instinct nous porte à chercher.

L'isle du genre humain c'est la terre ; l'objet le plus frappant pour nos yeux c'est le soleil. Sitôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premieres observations doivent tomber sur l'une et sur l'autre. Aussi la philosophie de presque tous les peuples sauvages roule-t-elle

uniquement sur d'imaginaires divisions de la terre et sur la divinité du soleil.

Quel écart ! dira-t-on peut-être. Tout-à-l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement ; tout-à-coup nous voilà parcourant le globe et sautant aux extrémités de l'univers ! Cet écart est l'effet du progrès de nos forces et de la pente de notre esprit. Dans l'état de foiblesse et d'insuffisance, le soin de nous conserver nous concentre au-dedans de nous ; dans l'état de puissance et de force, le desir d'étendre notre être nous porte au-delà, et nous fait élancer aussi loin qu'il nous est posssible : mais comme le monde intellectuel nous est encore inconnu, notre pensée ne va pas plus loin que nos yeux, et notre entendement ne s'étend qu'avec l'espace qu'il mesure.

Transformons nos sensations en idées, mais ne sautons pas tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels. C'est par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premieres opérations de l'esprit, que les sens soient tou-

jours ses guides. Point d'autre livre que le monde, point d'autre instruction que les faits. L'enfant qui lit ne pense pas, il ne fait que lire; il ne s'instruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre éleve attentif aux phénomenes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux; mais, pour nourrir sa curiosité, ne vous pressez jamais de la satisfaire. Mettez les questions à sa portée, et laissez-les lui résoudre. Qu'il ne sache rien parceque vous le lui avez dit, mais parcequ'il l'a compris lui-même; qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la raison, il ne raisonnera plus; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, et vous lui allez chercher des globes, des spheres, des cartes: que de machines! pourquoi toutes ces représentations? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il sache au moins de quoi vous lui parlez?

Une belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien décou-

vert laisse voir à plein le soleil couchant, et l'on observe les objets qui rendent reconnoissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flammes: à leur éclat on attend l'astre long-temps avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténebres s'efface et tombe. L'homme reconnoît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumiere et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le pere de la vie ; en ce moment pas un seul ne se tait; leur gazouillement, foible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée; il se sent de la langueur d'un paisible

sible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'ame. Il y a là un quart-d'heure d'enchantement, auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

Plein de l'enthousiasme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant : il croit l'émouvoir en le rendant attentif aux sensations dont il est ému lui-même. Pure bêtise ! C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vie du spectacle de la nature ; pour le voir il faut le sentir. L'enfant apperçoit les objets ; mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquise, il faut des sentimens qu'il n'a point éprouvés, pour sentir l'impression composée qui résulte à la fois de toutes ces sensations. S'il n'a long-temps parcouru des plaines arides, si des sables ardens n'ont brûlé ses pieds, si la réverbération suffoquante des rochers frappés du soleil ne l'oppressa jamais, comment goûtera-t-il

l'air frais d'une belle matinée ? comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la rosée, le marcher mol et doux sur la pelouse, enchanteront-ils ses sens ? Comment le chant des oiseaux lui causera-t-il une émotion voluptueuse, si les accens de l'amour et du plaisir lui sont encore inconnus ? Avec quels transports verra-t-il naître une si belle journée, si son imagination ne sait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir ? Enfin comment s'attendrira-t-il sur la beauté du spectacle de la nature, s'il ignore quelle main prit soin de l'orner ?

Ne tenez point à l'enfant des discours qu'il ne peut entendre. Point de descriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poésie. Il n'est pas maintenant question de sentiment ni de goût. Continuez d'être clair, simple et froid ; le temps ne viendra que trop tôt de prendre un autre langage.

Elevé dans l'esprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ses instrumens de lui-même, et à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu son insuffisance, à

chaque nouvel objet qu'il voit il l'examine long-temps sans rien dire. Il est pensif et non questionneur. Contentez-vous donc de lui présenter à propos les objets ; puis, quand vous verrez sa curiosité suffisamment occupée, faites-lui quelque question laconique qui le mette sur la voie de la résoudre.

Dans cette occasion, après avoir bien contemplé avec lui le soleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes et les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer là-dessus tout à son aise, gardez quelques momens le silence comme un homme qui rêve, et puis vous lui direz : Je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché là, et qu'il s'est levé là ce matin. Comment cela se peut-il faire ? N'ajoutez rien de plus : s'il vous fait des questions, n'y répondez point ; parlez d'autre chose. Laissez-le à lui-même, et soyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, et qu'il soit bien frappé de quelque vérité sensible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la

découvrir. S'il ne conçoit pas assez celle-ci de cette maniere, il y a moyen de la lui rendre plus sensible encore, et ce moyen c'est de retourner la question. S'il ne sait pas comment le soleil parvient de son coucher à son lever, il sait au moins comment il parvient de son lever à son coucher ; ses yeux seuls le lui apprennent. Eclaircissez donc la premiere question par l'autre : ou votre éleve est absolument stupide, ou l'analogie est trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà sa premiere leçon de cosmographie.

Comme nous procédons toujours lentement d'idée sensible en idée sensible, que nous nous familiarisons long-temps avec la même avant de passer à une autre, et qu'enfin nous ne forçons jamais notre éleve d'être attentif, il y a loin de cette premiere leçon à la connoissance du cours du soleil et de la figure de la terre : mais comme tous les mouvemens apparens des corps célestes tiennent au même principe, et que la premiere observation mene à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de temps, pour arriver d'une révolu-

lution diurne au calcul des éclipses, que pour bien comprendre le jour et la nuit. Puisque le soleil tourne autour du monde il décrit un cercle, et tout cercle doit avoir un centre; nous savons déja cela. Ce centre ne sauroit se voir, car il est au cœur de la terre; mais on peut sur la surface marquer deux points qui lui correspondent. Une broche passant par les trois points et prolongée jusqu'au ciel de part et d'autre, sera l'axe du monde et du mouvement journalier du soleil. Un toton rond tournant sur sa pointe représente le ciel tournant sur son axe, les deux pointes du toton sont les deux poles: l'enfant sera fort aise d'en connoître un; je le lui montre à la queue de la petite ourse. Voilà de l'amusement pour la nuit; peu-à-peu l'on se familiarise avec les étoiles, et de là naît le premier goût de connoître les planetes et d'observer les constellations.

Nous avons vu lever le soleil à la St-. Jean; nous l'allons voir aussi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver; car on sait que nous ne sommes pas paresseux, et que nous nous faisons un jeu de braver le

froid. J'ai soin de faire cette seconde observation dans le même lieu où nous avons fait la premiere ; et, moyennant quelque adresse pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier : Oh, oh ! voilà qui est plaisant ! le soleil ne se leve plus à la même place ! ici sont nos anciens renseignemens, et à présent il s'est levé là, etc. Il y a donc un orient d'été et un orient d'hiver, etc.... Jeune maître, vous voilà sur la voie. Ces exemples vous doivent suffire pour enseigner très clairement la sphere, en prenant le monde pour le monde, et le soleil pour le soleil.

En général ne substituez jamais le signe à la chose que quand il vous est impossible de la montrer ; car le signe absorbe l'attention de l'enfant, et lui fait oublier la chose représentée.

La sphere armillaire me paroît une machine mal composée et exécutée dans de mauvaises proportions. Cette confusion de cercles et les bizarres figures qu'on y marque lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'esprit des enfans. La terre est

trop petite, les cercles sont trop grands, trop nombreux; quelques uns, comme les colures, sont parfaitement inutiles; chaque cercle est plus large que la terre; l'épaisseur du carton leur donne un air de solidité qui les fait prendre pour des masses circulaires réellement existantes; et quand vous dites à l'enfant que ces cercles sont imaginaires, il ne sait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne savons jamais nous mettre à la place des enfans; nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leur prêtons les nôtres; et, suivant toujours nos propres raisonnemens, avec des chaînes de vérités nous n'entassons qu'extravagances et qu'erreurs dans leur tête.

On dispute sur le choix de l'analyse ou de la synthese pour étudier les sciences. Il n'est pas toujours besoin de choisir. Quelquefois on peut résoudre et composer dans les mêmes recherches, et guider l'enfant par la méthode enseignante, lorsqu'il croit ne faire qu'analyser. Alors, en employant en même temps l'une et l'autre, elles se serviroient mutuellement de preuves. Par-

tant à la fois des deux points opposés, sans penser faire la même route, il seroit tout surpris de se rencontrer, et cette surprise ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exemple, prendre la géographie par ses deux termes, et joindre à l'étude des révolutions du globe la mesure de ses parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la sphere et se transporte ainsi dans les cieux, ramenez-le à la division de la terre, et montrez-lui d'abord son propre séjour.

Ses deux premiers points de géographie seront la ville où il demeure et la maison de campagne de son pere; ensuite les lieux intermédiaires, ensuite les rivieres du voisinage, enfin l'aspect du soleil et la maniere de s'orienter. C'est ici le point de réunion. Qu'il fasse lui-même la carte de tout cela; carte très simple et d'abord formée de deux seuls objets, auxquels il ajoute peu-à-peu les autres, à mesure qu'il sait ou qu'il estime leur distance et leur position. Vous voyez déja quel avantage nous lui avons procuré d'avance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, sans doute il faudra le guider un peu, mais très peu, sans qu'il y paroisse. S'il se trompe, laissez-le faire, ne corrigez point ses erreurs ; attendez en silence qu'il soit en état de les voir et de les corriger lui-même; ou tout au plus, dans une occasion favorable, amenez quelque opération qui les lui fasse sentir. S'il ne se trompoit jamais, il n'apprendroit pas si bien. Au reste il ne s'agit pas qu'il sache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en instruire ; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles représentent et qu'il ait une idée nette de l'art qui sert à les dresser. Voyez déja la différence qu'il y a du savoir de vos éleves à l'ignorance du mien ! Ils savent les cartes, et lui les fait. Voici de nouveaux ornemens pour sa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'esprit de mon institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne laisser jamais entrer dans son cerveau que des idées justes et claires. Quand il ne sauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne

se trompe pas ; et je ne mets des vérités dans sa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raison, le jugement viennent lentement, les préjugés accourent en foule ; c'est d'eux qu'il le faut préserver. Mais si vous regardez la science en elle-même, vous entrez dans une mer sans fond, sans rives, toute pleine d'écueils ; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoissances se laisser séduire à leur charme et courir de l'une à l'autre sans savoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage amassant des coquilles, et commençant par s'en charger, puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude et ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jeter, et retourne à vuide.

Durant le premier âge le temps étoit long : nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'est tout le contraire, et nous n'en avons pas assez pour faire tout ce qui seroit utile. Songez que les passions approchent, et, que sitôt

qu'elles frapperont à la porte, votre éleve n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paisible d'intelligence est si court, il passe si rapidement, il a tant d'autres usages nécessaires, que c'est une folie de vouloir qu'il suffise à rendre un enfant savant. Il ne s'agit point de lui enseigner les sciences, mais de lui donner du goût pour les aimer, et des méthodes pour les apprendre, quand ce goût sera mieux développé. C'est là très certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le temps aussi de l'accoutumer peu-à-peu à donner une attention suivie au même objet: mais ce n'est jamais la contrainte, c'est toujours le plaisir ou le desir qui doit produire cette attention; il faut avoir grand soin qu'elle ne l'accable point et n'aille pas jusqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, et, quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne fasse rien malgré lui.

S'il vous questionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir sa curiosité, non pour la rassasier: sur-tout, quand vous

voyez qu'au lieu de questionner pour s'instruire, il se met à battre la campagne et à vous accabler de sottes questions, arrêtez-vous à l'instant, sûr qu'alors il ne se soucie plus de la chose, mais seulement de vous asservir à ses interrogations. Il faut avoir moins d'égard aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertissement, jusqu'ici moins nécessaire, devient de la dernière importance aussitôt que l'enfant commence à raisonner.

Il y a une chaîne de vérités générales, par laquelle toutes les sciences tiennent à des principes communs et se développent successivement. Cette chaîne est la méthode des philosophes : ce n'est point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente, par laquelle chaque objet particulier en attire un autre et montre toujours celui qui le suit. Cet ordre, qui nourrit par une curiosité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, est celui que suivent la plupart des hommes, et sur-tout celui qu'il faut aux enfans. En nous orientant pour lever nos cartes, il a fallu tracer des méridiennes. Deux points d'intersection entre les ombres

égales du matin et du soir donnent une méridienne excellente pour un astronome de treize ans. Mais ces méridiennes s'effacent ; il faut du temps pour les tracer ; elles assujettissent à travailler toujours dans le même lieu : tant de soins, tant de gêne l'ennuieroient à la fin. Nous l'avons prévu ; nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs et minutieux détails. Lecteurs, j'entends vos murmures et je les brave : je ne veux point sacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti sur mes longueurs ; car pour moi j'ai pris le mien sur vos plaintes.

Depuis long-temps nous nous étions apperçus, mon éleve et moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attiroient les pailles, et que d'autres ne les attiroient pas. Par hasard nous en trouvons un qui a une vertu plus singuliere encore ; c'est d'attirer à quelque distance, et sans être frotté, la limaille et d'autres brins de fer. Combien de temps cette qualité nous amuse sans que nous puissions y rien voir de plus ! Enfin nous trouvons qu'elle se

communique au fer même aimanté dans un certain sens. Un jour nous allons à la foire (*a*); un joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant sur un bassin d'eau. Fort surpris, nous ne disons pourtant pas, c'est un sorcier, car nous ne savons ce que c'est qu'un sorcier. Sans cesse frappés d'effets dont nous ignorons les causes, nous ne nous pressons de juger de rien; et nous restons en repos dans notre ignorance jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion d'en sortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter : nous prenons une

(*a*) Je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant une fine critique de M. de Formey sur ce petit conte : *Ce joueur de gobelets*, dit-il, *qui se pique d'émulation contre un enfant et sermonne gravement son instituteur, est un individu du monde des Emiles.* Le spirituel M. de Formey n'a pu supposer que cette petite scene étoit arrangée, et que le bateleur étoit instruit du rôle qu'il avoit à faire; car c'est en effet ce que je n'ai point dit. Mais combien de fois, en revanche, ai-je déclaré que je n'écrivois point pour les gens à qui il falloit tout dire!

bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps et que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, et nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard suit la clef précisément comme celui de la foire suivoit le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos, c'est ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à présent, tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches; et, sitôt que le joueur de gobelets a fait son tour, mon petit docteur, qui se contenoit à peine, lui dit que ce tour n'est pas difficile, et que lui-même en fera bien autant. Il est pris au mot: à l'instant il tire de sa poche le pain où est caché le morceau de fer; en approchant de la table le cœur lui bat; il présente le pain presque

en tremblant ; le canard vient et le suit : l'enfant s'écrie et tressaillit d'aise. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'assemblée la tête lui tourne, il est hors de lui. Le bateleur interdit vient pourtant l'embrasser, le féliciter, et le prie de l'honorer encore le lendemain de sa présence, ajoutant qu'il aura soin d'assembler plus de monde encore pour applaudir à son habileté. Mon petit naturaliste enorgueilli veut babiller ; mais sur-le-champ je lui ferme la bouche et l'emmene comblé d'éloges.

L'enfant, jusqu'au lendemain, compte les minutes avec une risible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre ; il voudroit que tout le genre humain fût témoin de sa gloire ; il attend l'heure avec peine, il la devance : on vole au rendez-vous ; la salle est déjà pleine. En entrant, son jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder ; le joueur de gobelets se surpasse et fait des choses surprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela ; il s'agite, il sue, il respire à peine ; il passe son temps à manier dans sa poche son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin

son

son tour vient ; le maître l'annonce au public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain... Nouvelle vicissitude des choses humaines ! le canard, si privé la veille, est devenu sauvage aujourd'hui ; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue et s'enfuit ; il évite le pain et la main qui le présente avec autant de soin qu'il les suivoit auparavant. Après mille essais inutiles et toujours hués, l'enfant se plaint, dit qu'on le trompe, que c'est un autre canard qu'on a substitué au premier, et défie le joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le joueur de gobelets, sans répondre, prend un morceau de pain, le présente au canard ; à l'instant le canard suit le pain et vient à la main qui le retire. L'enfant prend le même morceau de pain : mais, loin de réussir mieux qu'auparavant, il voit le canard se moquer de lui et faire des pirouettes tout autour du bassin ; il s'éloigne enfin tout confus et n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors le joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit ap-

porté et s'en sert avec autant de succès que du sien ; il en tire le fer devant tout le monde ; autre risée à nos dépens ! puis de ce pain, ainsi vuidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce ; il en fait autant avec son gant, avec le bout de son doigt ; enfin, il s'éloigne au milieu de la chambre, et, d'un ton d'emphase propre à ces gens-là, déclarant que son canard n'obéira pas moins à sa voix qu'à son geste, il lui parle, et le canard obéit ; il lui dit d'aller à droite et il va à droite, de revenir et il revient, de tourner et il tourne ; le mouvement est aussi prompt que l'ordre. Les applaudissemens redoublés sont autant d'affronts pour nous : nous nous évadons sans être apperçus, et nous nous renfermons dans notre chambre sans aller raconter nos succès à tout le monde, comme nous l'avions projeté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte : j'ouvre ; c'est l'homme aux gobelets. Il se plaint modestement de notre conduite. Que nous avoit-il fait pour nous engager

à vouloir décréditer ses jeux et lui ôter son gagne-pain? Qu'y a-t-il donc de si merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la subsistance d'un honnête homme? Ma foi, messieurs, si j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois guere de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a passé sa vie à s'exercer à cette chétive industrie, en sait là-dessus plus que vous qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'est qu'il ne faut pas se presser d'étaler étourdiment ce qu'on sait: j'ai toujours soin de conserver mes meilleurs tours pour l'occasion, et après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiscrets. Au reste, messieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce secret qui vous a tant embarrassés, vous priant de n'en pas abuser pour me nuire, et d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre sa machine, et nous voyons avec la derniere surprise

qu'elle ne consiste qu'en un aimant fort et bien armé, qu'un enfant caché sous la table faisoit mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

L'homme replie sa machine; et après lui avoir fait nos remerciemens et nos excuses, nous voulons lui faire un présent: il le refuse: « Non, messieurs, je n'ai pas assez « à me louer de vous pour accepter vos « dons; je vous laisse obligés à moi malgré « vous; c'est ma seule vengeance. Appre- « nez qu'il y a de la générosité dans tous « les états; je fais payer mes tours et non « mes leçons. »

En sortant, il m'adresse à moi nommément et tout haut une réprimande: J'excuse volontiers, me dit-il, cet enfant; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, monsieur, qui deviez connoître sa faute, pourquoi la lui avoir laissé faire? Puisque vous vivez ensemble, comme le plus âgé, vous lui devez vos soins, vos conseils; votre expérience est l'autorité qui doit le conduire. En se reprochant, étant grand, les torts de sa jeunesse, il vous reprochera

sans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti (*a*).

Il part et nous laisse tous deux très confus. Je me blâme de ma molle facilité; je promets à l'enfant de la sacrifier une autre fois à son intérêt, et de l'avertir de ses fautes avant qu'il en fasse; car le temps approche où nos rapports vont changer et où la sévérité du maître doit succéder à la complaisance du camarade: ce changement doit s'amener par degrés; il faut tout prévoir, et tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le secret. Nous abordons avec un profond respect notre bateleur Socrate; à peine

(*a*) Ai-je dû supposer quelque lecteur assez stupide pour ne pas sentir dans cette réprimande un discours dicté mot à mot par le gouverneur pour aller à ses vues? A-t-on dû me supposer assez stupide moi-même pour donner naturellement ce langage à un bateleur? Je croyois avoir fait preuve au moins du talent assez médiocre de faire parler les gens dans l'esprit de leur état. Voyez encore la fin de l'alinéa suivant. N'étoit-ce pas tout dire pour tout autre que M. de Formey?

osons-nous lever les yeux sur lui : il nous comble d'honnêtetés et nous place avec une distinction qui nous humilie encore. Il fait ses tours comme à l'ordinaire; mais il s'amuse et se complaît long-temps à celui du canard, en nous regardant souvent d'un air assez fier. Nous savons tout et nous ne soufflons pas. Si mon éleve osoit seulement ouvrir la bouche, ce seroit un enfant à écraser.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne semble. Que de leçons dans une seule ! Que de suites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité ! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec soin. Si vous savez en faire sortir ainsi l'humiliation, les disgraces (*a*), soyez sûr qu'il n'en reviendra de long-temps un second. Que d'apprêts ! direz-vous. J'en

(*a*) Cette humiliation, ces disgraces, sont donc de ma façon et non pas de celle du bateleur. Puisque M. Formey vouloit de mon vivant s'emparer de mon livre, et le faire imprimer sans autre façon que d'en ôter mon nom pour y mettre le sien, il devoit du moins prendre la peine, je ne dis pas de le composer, mais de le lire.

conviens ; et le tout pour nous faire une boussole qui nous tienne lieu de méridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus pressé que de faire une machine semblable à celle que nous avons vue : une table évuidée, un bassin très plat ajusté sur cette table, et rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de soin, etc. Souvent attentifs autour du bassin, nous remarquons enfin que le canard en repos affecte toujours à-peu-près la même direction. Nous suivons cette expérience, nous examinons cette direction : nous trouvons qu'elle est du midi au nord : il n'en faut pas davantage ; notre boussole est trouvée, ou autant vaut; nous voilà dans la physique.

Il y a divers climats sur la terre et diverses températures à ces climats. Les saisons varient plus sensiblement à mesure qu'on approche du pole ; tous les corps se resserrent au froid et se dilatent à la chaleur; cet effet est plus mesurable dans les liqueurs, et plus sensible dans les

liqueurs spiritueuses : de là le thermomètre. Le vent frappe le visage ; l'air est donc un corps, un fluide ; on le sent quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renversez un verre dans l'eau ; l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laissiez à l'air une issue ; l'air est donc capable de résistance : enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'espace d'air, sans pouvoir remplir tout-à-fait cet espace ; l'air est donc capable de compression jusqu'à certain point. Un ballon, rempli d'air comprimé, bondit mieux que rempli de toute autre matiere ; l'air est donc un corps élastique. Etant étendu dans le bain, soulevez horizontalement le bras hors de l'eau vous le sentirez chargé d'un poids terrible ; l'air est donc un corps pesant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides on peut mesurer son poids : de là le barometre, le siphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les lois de la statique et de l'hydrostatique se trouvent par des expériences tout aussi grossieres. Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela dans un cabinet de phy

sique expérimentale : tout cet appareil d'instrumens et de machines me déplaît. L'air scientifique tue la science. Ou toutes ces machines effraient un enfant, ou leurs figures partagent et dérobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous fassions nous-mêmes toutes nos machines, et je ne veux pas commencer par faire l'instrument avant l'expérience; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expérience, comme par hasard, nous inventions peu-à-peu l'instrument qui doit la vérifier. J'aime mieux que nos instrumens ne soient point si parfaits et si justes, et que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être et des opérations qui doivent en résulter. Pour ma première leçon de statique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers sur le dos d'une chaise, je mesure la longueur des deux parties du bâton en équilibre, j'ajoute de part et d'autre des poids, tantôt égaux, tantôt inégaux; et le tirant ou le poussant autant qu'il est nécessaire, je trouve enfin que l'équilibre résulte d'une proportion réciproque entre la quantité

des poids et la longueur des leviers. Voilà déja mon petit physicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit on prend des notions bien plus claires et bien plus sûres des choses qu'on apprend ainsi de soi-même, que de celles qu'on tient des enseignemens d'autrui ; et, outre qu'on n'accoutume point sa raison à se soumettre servilement à l'autorité, l'on se rend plus ingénieux à trouver des rapports, à lier des idées, à inventer des instrumens, que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laissons affaisser notre esprit dans la nonchalance, comme le corps d'un homme qui, toujours habillé, chaussé, servi par ses gens, et traîné par ses chevaux, perd à la fin la force et l'usage de ses membres. Boileau se vantoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement. Parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus sensible de ces lentes et laborieuses recherches est de maintenir,

au milieu des études spéculatives, le corps dans son activité, les membres dans leur souplesse, et de former sans cesse les mains au travail et aux usages utiles à l'homme. Tant d'instrumens inventés pour nous guider dans nos expériences et suppléer à la justesse des sens, en font négliger l'exercice. Le graphometre dispense d'estimer la grandeur des angles; l'œil qui mesuroit avec précision les distances, s'en fie à la chaîne qui les mesure pour lui; la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers et mal-adroits : à force de rassembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Mais, quand nous mettons à fabriquer ces machines l'adresse qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire la sagacité qu'il falloit pour nous en passer, nous gagnons sans rien perdre, nous ajoutons l'art à la nature, et nous devenons plus ingénieux sans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant sur

des livres, si je l'occupe dans un attelier, ses mains travaillent au profit de son esprit : il devient philosophe, et croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres usages dont je parlerai ci-après ; et l'on verra comment des jeux de la philosophie on peut s'élever aux véritables fonctions de l'homme.

J'ai déja dit que les connoissances purement spéculatives ne convenoient guere aux enfans, même approchant de l'adolescence : mais, sans les faire entrer bien avant dans la physique systématique, faites pourtant que toutes leurs expériences se lient l'une à l'autre par quelque sorte de déduction ; afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puissent les placer par ordre dans leur esprit et se les rappeler au besoin ; car il est bien difficile que des faits et même des raisonnemens isolés tiennent long-temps dans la mémoire, quand on manque de prise pour les y ramener.

Dans la recherche des lois de la nature, commencez toujours par les phénomenes les plus communs et les plus sensibles ; et accoutumez votre éleve à ne pas pren-

dre ces phénomenes pour des raisons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poser en l'air; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Emile attentif à ce que je fais, et je lui dis : Pourquoi cette pierre est-elle tombée?

Quel enfant restera court à cette question? Aucun, pas même Emile, si je n'ai pris grand soin de le préparer à n'y savoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe parcequ'elle est pesante. Et qu'est-ce qui est pesant? C'est ce qui tombe. La pierre tombe donc parcequ'elle tombe? Ici mon petit philosophe est arrêté tout de bon. Voilà sa premiere leçon de physique systématique; et, soit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce sera toujours une leçon de bon sens.

A mesure que l'enfant avance en intelligence, d'autres considérations importantes nous obligent à plus de choix dans ses occupations. Sitôt qu'il parvient à se connoître assez lui-même pour concevoir en quoi consiste son bien-être, sitôt qu'il peut saisir des rapports assez étendus pour juger de ce qui lui convient et de ce qui

ne lui convient pas, dès lors il est en état de sentir toute la différence du travail à l'amusement, et de ne regarder celui-ci que comme le délassement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ses études, et l'engager à y donner une application plus constante qu'il n'en donnoit à de simples amusemens. La loi de la nécessité, toujours renaissante, apprend de bonne heure à l'homme à faire ce qui ne lui plaît pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tel est l'usage de la prévoyance; et, de cette prévoyance bien ou mal réglée, naît toute la sagesse ou toute la misere humaine.

Tout homme veut être heureux; mais pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par savoir ce que c'est que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel est aussi simple que sa vie; il consiste à ne pas souffrir: la santé, la liberté, le nécessaire le constituent. Le bonheur de l'homme moral est autre chose: mais ce n'est pas de celui-là qu'il est ici question. Je ne saurois trop répéter qu'il n'y a que des objets purement physiques qui puissent intéres-

ser les enfans, sur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité et qu'on n'a point corrompus d'avance par le poison de l'opinion.

Lorsqu'avant de sentir leurs besoins ils les prévoient, leur intelligence est déja fort avancée, ils commencent à connoître le prix du temps. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi sur des objets utiles, mais d'une utilité sensible à leur âge et à la portée de leurs lumieres. Tout ce qui tient à l'ordre moral et à l'usage de la société ne doit point sitôt leur être présenté, parcequ'ils ne sont pas en état de l'entendre. C'est une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choses qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, sans qu'ils sachent quel est ce bien, et dont on les assure qu'ils tireront du profit étant grands, sans qu'ils prennent maintenant aucun intérêt à ce prétendu profit, qu'ils ne sauroient comprendre.

Que l'enfant ne fasse rien sur parole : rien n'est bien pour lui, que ce qu'il sent être tel. En le jetant toujours en avant de ses lumieres, vous croyez user de prévoyance,

et vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains instrumens dont il ne fera peut-être jamais d'usage, vous lui ôtez l'instrument le plus universel de l'homme, qui est le bon sens; vous l'accoutumez à se laisser toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il soit docile étant petit; c'est vouloir qu'il soit crédule et dupe étant grand. Vous lui dites sans cesse : *Tout ce que je vous demande est pour votre avantage; vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe à moi que vous fassiez ou non ce que j'exige? c'est pour vous seul que vous travaillez.*

Avec tous ces beaux discours que vous lui tenez maintenant pour le rendre sage, vous préparez le succès de ceux que lui tiendra quelque jour un visionnaire, un souffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute espece, pour le prendre à son piege ou pour lui faire adopter sa folie.

Il importe qu'un homme sache bien des choses dont un enfant ne sauroit comprendre l'utilité; mais faut-il, et se peut-

il

il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de savoir? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui est utile à son âge, et vous verrez que tout son temps sera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un âge auquel il est si peu sûr qu'il parvienne? Mais, direz-vous, sera-t-il temps d'apprendre ce qu'on doit savoir quand le moment sera venu d'en faire usage? Je l'ignore : mais ce que je sais, c'est qu'il est impossible de l'apprendre plutôt; car nos vrais maîtres sont l'expérience et le sentiment, et jamais l'homme ne sent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'est trouvé. Un enfant sait qu'il est fait pour devenir homme : toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme sont des occasions d'instruction pour lui; mais sur les idées de cet état qui ne sont pas à sa portée, il doit rester dans une ignorance absolue. Tout mon livre n'est qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Sitôt que nous sommes parvenus à don-

ner à notre élève une idée du mot *utile*, nous avons une grande prise de plus pour le gouverner; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un sens relatif à son âge, et qu'il en voit clairement le rapport à son bien-être actuel. Vos enfans ne sont point frappés de ce mot, parceque vous n'avez pas eu soin de leur en donner une idée qui soit à leur portée, et que d'autres se chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur est utile, ils n'ont jamais besoin d'y songer eux-mêmes, et ne savent ce que c'est qu'utilité. *A quoi cela est-il bon?* Voilà désormais le mot sacré, le mot déterminant entre lui et moi dans toutes les actions de notre vie: voilà la question qui, de ma part, suit infailliblement toutes ses questions, et qui sert de frein à ces multitudes d'interrogations sottes et fastidieuses dont les enfans fatiguent sans relâche et sans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer sur eux quelque espece d'empire, que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour sa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien savoir que d'u-

tile, interroge comme Socrate; il ne fait pas une question sans s'en rendre à lui-même la raison qu'il sait qu'on lui en va demander avant que de la résoudre.

Voyez quel puissant instrument je vous mets entre les mains pour agir sur votre élève. Ne sachant les raisons de rien, le voilà presque réduit au silence quand il vous plaît; et vous, au contraire, quel avantage vos connoissances et votre expérience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui proposez! Car, ne vous y trompez pas, lui faire cette question, c'est lui apprendre à vous la faire à son tour; et vous devez compter, sur tout ce que vous lui proposerez dans la suite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire : *A quoi cela est-il bon?*

C'est ici peut-être le piege le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si, sur la question de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une seule raison qu'il ne soit pas en état d'entendre; voyant que vous raisonnez sur vos idées et non sur les siennes, il croira ce

que vous lui dites bon pour votre âge et non pour le sien; il ne se fiera plus à vous, et tout est perdu. Mais où est le maître qui veuille bien rester court et convenir de ses torts avec son éleve? tous se font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont; et moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raisons à sa portée : ainsi ma conduite, toujours nette dans son esprit, ne lui seroit jamais suspecte, et je me conserverois plus de crédit en me supposant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premièrement, songez bien que c'est rarement à vous de lui proposer ce qu'il doit apprendre; c'est à lui de le desirer, de le chercher, de le trouver; à vous de le mettre à sa portée, de faire naître adroitement ce desir et de lui fournir les moyens de le satisfaire. Il suit de là que vos questions doivent être peu fréquentes, mais bien choisies; et que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous serez toujours moins à découvert et plus souvent dans le cas de

lui dire: *En quoi ce que vous me demandez est-il utile à savoir?*

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend et l'usage de ce qu'il apprend, sitôt que vous n'avez pas à lui donner sur ce que vous lui dites un éclaircissement qui soit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-lui sans scrupule : Je n'ai pas de bonne réponse à vous faire; j'avois tort, laissons cela. Si votre instruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait; si elle ne l'étoit pas, avec un peu de soin vous trouverez bientôt l'occasion de lui en rendre l'utilité sensible.

Je n'aime point les explications en discours; les jeunes gens y font peu d'attention et ne les retiennent guere. Les choses! les choses! Je ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde nous ne faisons que des babillards.

Supposons que, tandis que j'étudie avec mon éleve le cours du soleil et la maniere de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe

pour me demander à quoi sert tout cela : quel beau discours je vais lui faire ! de combien de choses je saisis l'occasion de l'instruire en répondant à sa question, sur-tout si nous avons des témoins de notre entretien (*a*) ! Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulieres à chaque climat, des mœurs des différens peuples, de l'usage du calendrier, de la supputation du retour des saisons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la maniere de se conduire sur mer et de suivre exactement la route sans savoir où l'on est. La politique, l'histoire naturelle, l'astronomie, la morale même et le droit des gens, entreront dans mon explication de maniere à donner à mon éleve une grande idée de toutes ces sciences et un grand desir de les apprendre. Quand

(*a*) J'ai souvent remarqué que dans les doctes instructions qu'on donne aux enfans, on songe moins à se faire écouter d'eux que des grandes personnes qui sont présentes. Je suis très sûr de ce que je dis là, car j'en ai fait l'observation sur moi-même.

j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant; auquel il n'aura pas compris une seule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant à quoi sert de s'orienter; mais il n'ose, de peur que je ne me fâche; il trouve mieux son compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainsi se pratiquent les belles éducations.

Mais notre Emile, plus rustiquement élevé, et à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre et me laisser perorer tout seul. Cherchons une solution plus grossiere; mon appareil scientifique ne vaut rien pour lui.

Nous observions la position de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par son importune question, *à quoi sert cela?* Vous avez raison, lui dis-je; il y faut penser à loisir; et si nous trouvons que ce travail n'est bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amusemens utiles. On s'occupe d'au-

tre chose, et il n'est plus question de géographie du reste de la journée.

Le lendemain matin je lui propose un tour de promenade avant le déjeûner : il ne demande pas mieux ; pour courir, les enfans sont toujours prêts, et celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nous égarons, nous ne savons plus où nous sommes, et, quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le temps se passe, la chaleur vient : nous avons faim ; nous nous pressons, nous errons vainement de côté et d'autre ; nous ne trouvons par-tout que des bois, des carrieres, des plaines, nul renseignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien recrus, bien affamés, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asseyons enfin pour nous reposer, pour délibérer. Emile, que je suppose élevé comme un autre enfant, ne délibere point, il pleure ; il ne sait pas que nous sommes à la porte de Montmorenci, et qu'un simple taillis nous le cache ; mais ce taillis est une forêt pour lui, un homme

de sa stature est enterré dans des buissons.

Après quelques momens de silence, je lui dis d'un air inquiet : Mon cher Emile, comment ferons-nous pour sortir d'ici ?

Emile, en nage et pleurant à chaudes larmes :

Je n'en sais rien : je suis las; j'ai faim; j'ai soif; je n'en puis plus.

JEAN-JACQUES.

Me croyez-vous en meilleur état que vous? et pensez-vous que je me fisse faute de pleurer si je pouvois déjeûner de mes larmes? Il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de se reconnoître. Voyons votre montre; quelle heure est-il ?

ÉMILE.

Il est midi, et je suis à jeun.

JEAN-JACQUES.

Cela est vrai; il est midi, et je suis à jeun.

ÉMILE.

Oh! que vous devez avoir faim !

JEAN-JACQUES.

Le malheur est que mon dîner ne viendra pas me chercher ici. Il est midi : c'est justement l'heure où nous observions hier, de Montmorenci, la position de la forêt : si nous pouvions de même observer de la forêt la position de Montmorenci ?. . .

ÉMILE.

Oui ; mais hier nous voyions la forêt, et d'ici nous ne voyons pas la ville.

JEAN-JACQUES.

Voilà le mal..... Si nous pouvions nous passer de la voir pour trouver sa position?...

ÉMILE.

O mon bon ami !

JEAN-JACQUES.

Ne disions-nous pas que la forêt étoit....

ÉMILE.

Au nord de Montmorenci.

JEAN-JACQUES.

Par conséquent Montmorenci doit être...

ÉMILE.

Au sud de la forêt.

JEAN-JACQUES.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

ÉMILE.

Oui, par la direction de l'ombre.

JEAN-JACQUES.

Mais le sud?

ÉMILE.

Comment faire?

JEAN-JACQUES.

Le sud est l'opposé du nord.

ÉMILE.

Cela est vrai; il n'y a qu'à chercher l'opposé de l'ombre. Oh! voilà le sud, voilà le sud! sûrement Montmorenci est de ce côté; cherchons de ce côté.

JEAN-JACQUES.

Vous pouvez avoir raison; prenons ce sentier à travers le bois.

Emile, frappant des mains et poussant un cri de joie :

Ah! je vois Montmorenci! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeûner, allons dîner; courons vîte : l'astronomie est bonne à quelque chose.

Prenez garde que, s'il ne dit pas cette derniere phrase, il la pensera; peu importe, pourvu que ce ne soit pas moi qui la dise. Or soyez sûr qu'il n'oubliera de sa vie la leçon de cette journée; au lieu que, si je n'avois fait que lui supposer tout cela dans sa chambre, mon discours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, et ne dire que ce qu'on ne sauroit faire.

Le lecteur ne s'attend pas que je le méprise assez pour lui donner un exemple sur chaque espece d'étude : mais, de quoi qu'il soit question, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien mesurer sa preuve sur la capacité de l'éleve; car, encore une

J. M. Moreau le jeune, Inv. M.me Ponce, Sculp.

fois, le mal n'est pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me souviens que, voulant donner à un enfant du goût pour la chymie, après lui avoir montré plusieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment se faisoit l'encre. Je lui disois que sa noirceur ne venoit que d'un fer très divisé, détaché du vitriol et précipité par une liqueur alkaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta tout court avec ma question que je lui avois apprise : me voilà fort embarrassé.

Après avoir un peu rêvé je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maison, et d'autre vin à huit sous chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon de la dissolution d'alkali fixe, puis, ayant devant moi dans deux verres de ces deux différens vins (*a*), je lui parlai ainsi :

(*a*) A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant, un petit appareil qui la précede sert beaucoup à le rendre attentif.

On falsifie plusieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne sont. Ces falsifications trompent l'œil et le goût; mais elles sont nuisibles, et rendent la chose falsifiée pire, avec sa belle apparence, qu'elle ne l'étoit auparavant.

On falsifie sur-tout les boissons et surtout les vins, parceque la tromperie est plus difficile à connoître et donne plus de profit au trompeur.

La falsification des vins verds ou aigres se fait avec de la litharge : la litharge est une préparation de plomb. Le plomb uni aux acides fait un sel fort doux, qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui est un poison pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin suspect, de savoir s'il est lithargiré ou s'il ne l'est pas. Or voici comment je raisonne pour découvrir cela :

La liqueur du vin ne contient pas seulement de l'esprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire ; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre et le tartre qu'on en tire aussi.

L'acide a du rapport aux substances métalliques et s'unit avec elles par dissolution pour former un sel composé, tel, par exemple, que la rouille, qui n'est qu'un fer dissous par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, et tel aussi que le verd-de-gris, qui n'est qu'un cuivre dissous par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux substances alkalines qu'aux substances métalliques, en sorte que, par l'intervention des premieres dans les sels composés dont je viens de vous parler, l'acide est forcé de lâcher le métal auquel il est uni pour s'attacher à l'alkali.

Alors la substance métallique, dégagée de l'acide qui la tenoit dissoute; se précipite et rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins est litharg iré, son acide tient la litharge en dissolution. Que j'y verse de la liqueur alkaline, elle forcera l'acide de quitter prise pour s'unir à elle; le plomb, n'étant plus tenu en dissolution, reparoîtra, troublera la liqueur et se précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb (*a*) ni d'aucun métal dans le vin, l'alkali s'unira paisiblement (*b*) avec l'acide, le tout restera dissous et il ne se fera aucune précipitation.

Ensuite je versai de ma liqueur alkaline successivement dans les deux verres: celui du vin de la maison resta clair et diaphane; l'autre en un moment fut trouble, et au bout d'une heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel et pur dont on peut boire, et voici le vin falsifié

(*a*) Les vins qu'on vend en détail chez les marchands de vin de *Paris*, quoiqu'ils ne soient pas tous lithargirés, sont rarement exempts de plomb; parceque les comptoirs de ces marchands sont garnis de ce métal, et que le vin qui se répand dans la mesure en passant et séjournant sur ce plomb en dissout toujours quelque partie. Il est étrange qu'un abus si manifeste et si dangereux soit souffert par la police. Mais il est vrai que les gens aisés, ne buvant guere de ces vins là, sont peu sujets à en être empoisonnés.

(*b*) L'acide végétal est fort doux. Si c'étoit un acide minéral et qu'il fût moins étendu, l'union ne se feroit pas sans effervescence.

qui

qui empoisonne. Cela se découvre par les mêmes connoissances dont vous me demandiez l'utilité : celui qui sait bien comment se fait l'encre, sait connoître aussi les vins frelatés.

J'étois fort content de mon exemple, et cependant je m'apperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus besoin d'un peu de temps pour sentir que je n'avois fait qu'une sottise : car, sans parler de l'impossibilité qu'à douze ans un enfant pût suivre mon explication, l'utilité de cette expérience n'entroit pas dans son esprit; parcequ'ayant goûté des deux vins et les trouvant bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falsification que je pensois lui avoir si bien expliqué : ces autres mots *mal-sain*, *poison*, n'avoient même aucun sens pour lui ; il étoit là-dessus dans le cas de l'historien du médecin Philippe; c'est le cas de tous les enfans.

Les rapports des effets aux causes dont nous n'appercevons pas la liaison, les biens et les maux dont nous n'avons aucune idée, les besoins que nous n'avons jamais sentis, sont nuls pour nous; il est impossible de

nous intéresser par eux à rien faire qui s'y rapporte. On voit à quinze ans le bonheur d'un homme sage, comme à trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un et l'autre, on fera peu de chose pour les acquérir; et, quand même on les concevroit, on fera peu de chose encore, si on ne les desire, si on ne les sent convenables à soi. Il est aisé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enseigner est utile: mais ce n'est rien de le convaincre si l'on ne sait le persuader. En vain la tranquille raison nous fait approuver ou blâmer; il n'y a que la passion qui nous fasse agir: et comment se passionner pour des intérêts qu'on n'a point encore?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puisse voir. Tandis que l'humanité lui est presque étrangere, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaissez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En songeant à ce qui lui peut être utile dans un autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès à présent l'utilité. Du reste jamais de comparaisons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de concurrens, même à la course, aussitôt

qu'il commence à raisonner : j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalousie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits ; je les comparerai à ceux qu'il fera l'année suivante : je lui dirai : Vous êtes grandi de tant de lignes ; voilà le fossé que vous sautiez, le fardeau que vous portiez ; voici la distance où vous lanciez un caillou, la carriere que vous parcouriez d'une haleine, etc. : voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite ainsi sans le rendre jaloux de personne. Il voudra se surpasser, il le doit ; je ne vois nul inconvénient qu'il soit émule de lui-même.

Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. On dit qu'Hermès grava sur des colonnes les élémens des sciences, pour mettre ses découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles s'y seroient conservées par tradition. Des cerveaux bien préparés sont les monumens où se gravent le plus sûrement les connoissances humaines.

N'y auroit-il point moyen de rapprocher tant de leçons éparses dans tant de livres, de les réunir sous un objet commun qui pût être facile à voir, intéressant à suivre, et qui pût servir de stimulant, même à cet âge ? Si l'on peut inventer une situation où tous les besoins naturels de l'homme se montrent d'une maniere sensible à l'esprit d'un enfant et où les moyens de pourvoir à ces mêmes besoins se développent successivement avec la même facilité, c'est par la peinture vive et naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à son imagination.

Philosophe ardent, je vois déja s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en frais ; cette situation est trouvée, elle est décrite, et, sans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même, du moins avec plus de vérité et de simplicité. Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Emile ; seul il composera durant long-temps toute sa bibliotheque, et il y tiendra toujours une

place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire. Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement ; et, tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre ? Est-ce Aristote ? est-ce Pline ? est-ce Buffon ? Non ; c'est Robinson Crusoé.

Robinson Crusoé dans son isle, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables et des instrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, et se procurant même une sorte de bien-être ; voilà un objet intéressant pour tout âge, et qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Voilà comment nous réalisons l'isle déserte qui me servoit d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social ; vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Emile : mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés et d'ordonner ses jugemens sur les vrais rapports des choses, est de se

mettre à la place d'un homme isolé, et de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même eu égard à sa propre utilité.

Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son isle, et finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Emile durant l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chevres, de ses plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas; qu'il pense être Robinson lui-même; qu'il se voie habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure, au parasol près dont il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiete des mesures à prendre, si ceci ou cela venoit à lui manquer; qu'il examine la conduite de son héros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ses fautes, et qu'il

en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas: car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établissement semblable; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connoît d'autre bonheur que le nécessaire et la liberté.

Quelle ressource que cette folie pour un homme habile, qui n'a su la faire naître qu'afin de la mettre à profit! L'enfant, pressé de se faire un magasin pour son isle, sera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enseigner. Il voudra savoir tout ce qui est utile, et ne voudra savoir que cela: vous n'aurez plus besoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reste, dépêchons-nous de l'établir dans cette isle, tandis qu'il y borne sa félicité; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre seul, et où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche guere, ne lui suffira pas long-temps.

La pratique des arts naturels, auxquels peut suffire un seul homme, mene à la recherche des arts d'industrie et qui ont besoin du concours de plusieurs mains.

Les premiers peuvent s'exercer par des solitaires, par des sauvages ; mais les autres ne peuvent naître que dans la société, et la rendent nécessaire. Tant qu'on ne connoît que le besoin physique, chaque homme se suffit à lui-même ; l'introduction du superflu rend indispensable le partage et la distribution du travail; car, bien qu'un homme travaillant seul ne gagne que la subsistance d'un homme, cent hommes, travaillant de concert, gagneront de quoi en faire subsister deux cents. Sitôt donc qu'une partie des hommes se repose, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent supplée au travail de ceux qui ne font rien.

Votre plus grand soin doit être d'écarter de l'esprit de votre éleve toutes les notions des relations sociales qui ne sont pas à sa portée; mais quand l'enchaînement des connoissances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute son attention vers l'industrie et les arts méchaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'attelier en attelier, ne souf-

frez jamais qu'il voie aucun travail sans mettre lui-même la main à l'œuvre, ni qu'il en sorte sans savoir parfaitement la raison de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a observé. Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui par-tout l'exemple : pour le rendre maître, soyez par-tout apprentif ; et comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choses, qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une estime publique attachée aux différens arts en raison inverse de leur utilité réelle. Cette estime se mesure directement sur leur inutilité même, et cela doit être. Les arts les plus utiles sont ceux qui gagnent le moins, parceque le nombre des ouvriers se proportionne au besoin des hommes, et que le travail nécessaire à tout le monde reste forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans qu'on n'appelle pas artisans, mais artistes, travaillant uniquement pour les oisifs et les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles; et, comme le mérite de ces vains travaux n'est que dans l'opi-

nion, leur prix même fait partie de ce mérite, et on les estime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur usage, mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona nisi quibus populus inviderit* (*a*).

Que deviendront vos élèves, si vous leur laissez adopter ce sot préjugé, si vous le favorisez vous-même, s'ils vous voient, par exemple, entrer avec plus d'égards dans la boutique d'un orfevre que dans celle d'un serrurier? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts et de la véritable valeur des choses, quand ils verront par-tout le prix de fantaisie en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, et que plus la chose coûte, moins elle vaut? Au premier moment que vous laisserez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reste de leur éducation; malgré vous ils seront élevés comme tout le monde; vous avez perdu quatorze ans de soins.

Emile, songeant à meubler son isle, aura d'autres manieres de voir. Robinson eût fait

(*a*) Petron.

beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très respectable, et l'autre un petit charlatan.

« Mon fils est fait pour vivre dans le monde; il ne vivra pas avec des sages, mais « avec des fous: il faut donc qu'il connoisse « leurs folies, puisque c'est par elles qu'ils « veulent être conduits. La connoissance « réelle des choses peut être bonne, mais « celle des hommes et de leurs jugemens « vaut encore mieux; car, dans la société « humaine, le plus grand instrument de « l'homme est l'homme, et le plus sage « est celui qui se sert le mieux de cet instrument. A quoi bon donner aux enfans « l'idée d'un ordre imaginaire tout contraire « à celui qu'ils trouveront établi et sur le- « quel il faudra qu'ils se reglent? Donnez- « leur premièrement des leçons pour être « sages, et puis vous leur en donnerez pour « juger en quoi les autres sont fous. »

Voilà les spécieuses maximes sur lesquelles la fausse prudence des peres travaille à rendre leurs enfans esclaves des pré-

jugés dont ils les nourrissent, et jouets eux-mêmes de la tourbe insensée dont ils pensent faire l'instrument de leurs passions. Pour parvenir à connoître l'homme, que de choses il faut connoître avant lui! L'homme est la derniere étude du sage, et vous prétendez en faire la premiere d'un enfant! Avant de l'instruire de nos sentimens, commencez par lui apprendre à les apprécier. Est-ce connoître une folie que de la prendre pour la raison? Pour être sage il faut discerner ce qui ne l'est pas. Comment votre enfant connoîtra-t-il les hommes, s'il ne sait ni juger leurs jugemens ni démêler leurs erreurs? C'est un mal de savoir ce qu'ils pensent, quand on ignore si ce qu'ils pensent est vrai ou faux. Apprenez-lui donc premièrement ce que sont les choses en elles-mêmes; et vous lui apprendrez après ce qu'elles sont à nos yeux: c'est ainsi qu'il saura comparer l'opinion à la vérité et s'élever au-dessus du vulgaire; car on ne connoît point les préjugés quand on les adopte, et l'on ne mene point le peuple quand on lui ressemble. Mais si vous commencez par l'instruire de l'opi-

nion publique avant de lui apprendre à l'apprécier, assurez-vous que, quoi que vous puissiez faire, elle deviendra la sienne, et que vous ne la détruirez plus. Je conclus que, pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ses jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que, jusqu'ici, je n'ai point parlé des hommes à mon éleve; il auroit eu trop de bon sens pour m'entendre: ses relations avec son espece ne lui sont pas encore assez sensibles pour qu'il puisse juger des autres par lui. Il ne connoît d'être humain que lui seul, et même il est bien éloigné de se connoître: mais s'il porte peu de jugemens sur sa personne, au moins il n'en porte que de justes. Il ignore quelle est la place des autres; mais il sent la sienne et s'y tient. Au lieu des lois sociales, qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la nécessité. Il n'est presque encore qu'un être physique: continuons de le traiter comme tel.

C'est par leur rapport sensible avec son utilité, sa sûreté, sa conservation, son bien-être, qu'il doit apprécier tous les

corps de la nature et tous les travaux des hommes. Ainsi le fer doit être à ses yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, et le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc, et tous les joailliers de l'Europe ; un pâtissier est sur-tout à ses yeux un homme très important, et il donneroit toute l'académie des sciences pour le moindre confiseur de la rue des Lombards. Les orfevres, les graveurs, les doreurs, ne sont, à son avis, que des fainéans qui s'amusent à des jeux parfaitement inutiles ; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du temps sans en être esclave ; il en profite et n'en connoît pas le prix. Le calme des passions, qui rend pour lui sa succession toujours égale, lui tient lieu d'instrument pour le mesurer au besoin (*a*). En lui supposant une mon-

(*a*) Le temps perd pour nous sa mesure, quand nos passions veulent régler son cours à leur gré. La montre du sage est l'égalité d'humeur et la paix de l'ame ; il est toujours à son heure, et il la connoît toujours.

tre, aussi bien qu'en le faisant pleurer, je me donnois un Emile vulgaire pour être utile et me faire entendre ; car, quant au véritable, un enfant si différent des autres ne serviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins naturel et plus judicieux encore, par lequel on considere les arts selon les rapports de nécessité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, et au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre, qui fournit d'importantes considérations sur celui de la société générale, est semblable au précédent, et soumis au même renversement dans l'estime des hommes ; en sorte que l'emploi des matieres premieres se fait dans des métiers sans honneur, presque sans profit, et que, plus elles changent de mains, plus la main-d'œuvre augmente de prix et devient honorable. Je n'examine pas s'il est vrai que l'industrie soit plus grande et mérite plus de récompense dans les arts minutieux qui donnent la derniere forme à ces matieres, que dans le premier travail qui les convertit à l'usage des hommes : mais

je dis qu'en chaque chose l'art dont l'usage est le plus général et le plus indispensable, est incontestablement celui qui mérite le plus d'estime, et que celui à qui moins d'autres arts sont nécessaires la mérite encore par-dessus les plus subordonnés, parcequ'il est plus libre et plus près de l'indépendance. Voilà les véritables règles de l'appréciation des arts et de l'industrie; tout le reste est arbitraire et dépend de l'opinion.

Le premier et le plus respectable de tous les arts est l'agriculture : je mettrois la forge au second rang, la charpente au troisieme, et ainsi de suite. L'enfant qui n'aura point été séduit par les préjugés vulgaires, en jugera précisément ainsi. Que de réflexions importantes notre Emile ne tirera-t-il point là-dessus de son Robinson! Que pensera-t-il en voyant que les arts ne se perfectionnent qu'en se subdivisant, en multipliant à l'infini les instrumens des uns et des autres? Il se dira : Tous ces gens-là sont sottement ingénieux : on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras et leurs doigts ne leur servent à quelque chose, tant ils inventent

inventent d'instrumens pour s'en passer. Pour exercer un seul art, ils sont asservis à mille autres; il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade et moi, nous mettons notre génie dans notre adresse; nous nous faisons des outils que nous puissions porter par-tout avec nous. Tous ces gens si fiers de leurs talens dans Paris ne sauroient rien dans notre isle, et seroient nos apprentifs à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps et l'adresse des mains de notre éleve; mais considérez quelle direction nous donnons à ses curiosités enfantines; considérez le sens, l'esprit inventif, la prévoyance; considérez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout connoître, il voudra savoir la raison de tout; d'instrument en instrument, il voudra toujours remonter au premier; il n'admettra rien par supposition; il refuseroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoissance antérieure qu'il n'auroit pas: s'il voit faire un ressort, il voudra savoir comment l'acier a été tiré de la mine; s'il

voit assembler les pieces d'un coffre, il voudra savoir comment l'arbre a été coupé : s'il travaille lui-même, à chaque outil dont il se sert, il ne manquera pas de dire : Si je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois-je pour en faire un semblable ou pour m'en passer ?

Au reste, une erreur difficile à éviter dans les occupations pour lesquelles le maître se passionne est de supposer toujours le même goût à l'enfant : gardez, quand l'amusement du travail vous emporte, que lui cependant ne s'ennuie sans vous l'oser témoigner. L'enfant doit être tout à la chose ; mais vous devez être tout à l'enfant, l'observer, l'épier sans relâche et sans qu'il y paroisse, pressentir tous ses sentimens d'avance, et prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir ; l'occuper enfin de maniere que, non seulement il se sente utile à la chose, mais qu'il s'y plaise à force de bien comprendre à quoi sert ce qu'il fait.

La société des arts consiste en échanges d'industrie, celle du commerce en échanges de choses, celle des banques en échanges de signes et d'argent : toutes ces idées

se tiennent, et les notions élémentaires sont déja prises ; nous avons jeté les fondemens de tout cela dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reste maintenant qu'à généraliser ces mêmes idées, et les étendre à plus d'exemples, pour lui faire comprendre le jeu du trafic pris en lui-même et rendu sensible par les détails d'histoire naturelle qui regardent les productions particulieres à chaque pays, par les détails d'arts et de sciences qui regardent la navigation, enfin par le plus grand ou moindre embarras du transport selon l'éloignement des lieux, selon la situation des terres, des mers, des rivieres, etc.

Nulle société ne peut exister sans échange, nul échange sans mesure commune, et nulle mesure commune sans égalité. Ainsi toute société a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle, soit dans les hommes, soit dans les choses.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien différente de l'égalité naturelle, rend nécessaire le droit positif, c'est-à-dire le gouvernement et les lois. Les connoissances politiques d'un enfant doivent être

nettes et bornées ; il ne doit connoître du gouvernement en général que ce qui se rapporte au droit de propriété dont il a déja quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choses a fait inventer la monnoie ; car la monnoie n'est qu'un terme de comparaison pour la valeur des choses de différentes especes ; et en ce sens la monnoie est le vrai lien de la société : mais tout peut être monnoie ; autrefois le bétail l'étoit, des coquillages le sont encore chez plusieurs peuples ; le fer fut monnoie à Sparte, le cuir l'a été en Suede, l'or et l'argent le sont parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à transporter, ont été généralement choisis pour termes moyens de tous les échanges ; et l'on a converti ces métaux en monnoie pour épargner la mesure ou le poids à chaque échange : car la marque de la monnoie n'est qu'une attestation que la piece ainsi marquée est d'un tel poids ; et le prince seul a droit de battre monnoie, attendu que lui seul a droit d'exiger que son témoignage fasse autorité parmi tout un peuple.

L'usage de cette invention ainsi expliquée

se fait sentir au plus stupide. Il est difficile de comparer immédiatement des choses de différentes natures, du drap, par exemple, avec du bled; mais quand on a trouvé une mesure commune, savoir la monnoie, il est aisé au fabricant et au laboureur de rapporter la valeur des choses qu'ils veulent échanger à cette mesure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle somme d'argent, et que telle quantité de bled vaille aussi la même somme d'argent, il s'ensuit que le marchand, recevant ce bled pour son drap, fait un échange équitable. Ainsi c'est par la monnoie que les biens d'especes diverses deviennent commensurables et peuvent se comparer.

N'allez pas plus loin que cela et n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette institution. En toute chose il importe de bien exposer les usages avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les signes font négliger les choses, comment de la monnoie sont nées toutes les chimeres de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout, vous traiteriez

ces enfans non seulement en philosophes, mais en hommes sages, et vous prétendriez leur faire entendre ce que peu de philosophes même ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéressans ne peut-on point tourner ainsi la curiosité d'un éleve, sans jamais quitter les rapports réels et matériels qui sont à sa portée, ni souffrir qu'il s'éleve dans son esprit une seule idée qu'il ne puisse pas concevoir! L'art du maître est de ne laisser jamais appesantir ses observations sur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher sans cesse des grandes relations qu'il doit connoître un jour pour bien juger du bon et du mauvais ordre de la société civile. Il faut savoir assortir les entretiens dont on l'amuse au tour d'esprit qu'on lui a donné. Telle question qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Emile pendant six mois.

Nous allons dîner dans une maison opulente; nous trouvons les apprêts d'un festin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un service élégant et fin. Tout cet appareil de plaisir

et de fête a quelque chose d'enivrant qui porte à la tête quand on n'y est pas accoutumé. Je pressens l'effet de tout cela sur mon jeune éleve. Tandis que le repas se prolonge, tandis que les services se succedent, tandis qu'autour de la table regnent mille propos bruyans, je m'approche de son oreille, et je lui dis : Par combien de mains estimeriez-vous bien qu'ait passé tout ce que vous voyez sur cette table avant que d'y arriver ? Quelle foule d'idées j'éveille dans son cerveau par ce peu de mots ! A l'instant voilà toutes les vapeurs du délire abattues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiete. Tandis que les philosophes, égayés par le vin, peut-être par leurs voisines, radotent et font les enfans, le voilà lui philosophant tout seul dans son coin : il m'interroge; je refuse de répondre, je le renvoie à un autre temps ; il s'impatiente, il oublie de manger et de boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à son aise. Quel objet pour sa curiosité ! Quel texte pour son instruction ! Avec un jugement sain que rien n'a pu corrompre, que pensera-t-il du luxe,

quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été mises à contribution ; que vingt millions de mains peut-être ont long-temps travaillé, qu'il en a coûté la vie peut-être à des milliers d'hommes, et tout cela pour lui présenter en pompe à midi ce qu'il va déposer le soir dans sa garde-robe ?

Epiez avec soin les conclusions secretes qu'il tire en son cœur de toutes ses observations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne le suppose, il peut être tenté de tourner ses réflexions dans un autre sens, et de se regarder comme un personnage important au monde, en voyant tant de soins concourir pour apprêter son dîner. Si vous pressentez ce raisonnement, vous pouvez aisément le prévenir avant qu'il le fasse, ou du moins en effacer aussitôt l'impression. Ne sachant encore s'approprier les choses que par une jouissance matérielle, il ne peut juger de leur convenance ou disconvenance avec lui que par des rapports sensibles. La comparaison d'un dîner simple et rustique, préparé par l'exercice, assaisonné par la faim, par la

liberté, par la joie, avec son festin si magnifique et si compassé, suffira pour lui faire sentir que tout l'appareil du festin ne lui ayant donné aucun profit réel, et son estomac sortant tout aussi content de la table du paysan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'a l'autre qu'il pût appeler véritablement sien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un gouverneur pourra lui dire. Rappelez-vous bien ces deux repas, et décidez en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaisir : auquel avez-vous remarqué le plus de joie? auquel a-t-on mangé de plus grand appétit, bu plus gaiement, ri de meilleur cœur? lequel a duré le plus long-temps sans ennui, et sans avoir besoin d'être renouvelé par d'autres services? Cependant voyez la différence : ce pain bis, que vous trouvez si bon, vient du bled recueilli par ce paysan; son vin noir et grossier, mais désaltérant et sain, est du crû de sa vigne; le linge vient de son chanvre, filé l'hiver par sa femme, par ses filles, par sa servante; nulles autres mains que celles de sa famille n'ont fait les apprêts de sa table;

le moulin le plus proche et le marché voisin sont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée et la main des hommes sur l'autre table? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance? qu'y avoit-il là qui fût fait pour vous? Si vous eussiez été le maître de la maison, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût resté plus étranger encore : car le soin d'étaler aux yeux des autres votre jouissance eût achevé de vous l'ôter: vous auriez eu la peine et eux le plaisir.

Ce discours peut être fort beau ; mais il ne vaut rien pour Emile dont il passe la portée et à qui l'on ne dicte point ses réflexions. Parlez-lui donc plus simplement. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin : Où dînerons-nous aujourd'hui? autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table et de ces parterres de fleurs de papier qu'on sert au dessert sur des miroirs? parmi ces femmes en grand panier, qui vous traitent en marionnette, et veulent que vous ayez

dit ce que vous ne savez pas? ou bien dans ce village à deux lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent si joyeusement et nous donnent de si bonne crême? Le choix d'Emile n'est pas douteux : car il n'est ni babillard ni vain; il ne peut souffrir la gêne, et tous nos ragoûts fins ne lui plaisent point : mais il est toujours prêt à courir en campagne, et il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crême et les bonnes gens (*a*). Chemin faisant, la réflexion vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travail-

(*a*) Le goût que je suppose à mon éleve pour la campagne est un fruit naturel de son éducation. D'ailleurs, n'ayant rien de cet air fat et requinqué qui plaît tant aux femmes, il en est moins fêté que d'autres enfans : par conséquent il se plaît moins avec elles, et se gâte moins dans leur société dont il n'est pas encore en état de sentir le charme. Je me suis gardé de lui apprendre à leur baiser la main, à leur dire des fadeurs, pas même à leur marquer préférablement aux hommes les égards qui leur sont dûs : je me suis fait une inviolable loi de n'exiger rien de lui dont la raison ne fût à sa portée ; et il n'y a point de bonne raison pour un enfant de traiter un sexe autrement que l'autre.

lent à ces grands repas perdent bien leurs peines, ou qu'ils ne songent guere à nos plaisirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un sujet, seront mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'esprit, on saura bien les varier au besoin : le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, et cette étude tient aux occasions qu'on leur offre de se montrer. On n'imaginera pas que, dans l'espace de trois ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puissions donner à l'enfant le plus heureusement né une idée de tous les arts et de toutes les sciences naturelles, suffisante pour les apprendre un jour de lui-même : mais, en faisant ainsi passer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connoître, nous le mettons dans le cas de développer son goût, son talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte son génie, et de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour seconder la nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoissances bornées, mais justes, est de les lui montrer par leurs liaisons, par

leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans son estime, et de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la place où doit être chaque partie; celui qui voit bien une partie et qui la connoît à fond, peut être un savant homme : l'autre est un homme judicieux; et vous vous souvenez que ce que nous nous proposons d'acquérir est moins la science que le jugement.

Quoi qu'il en soit, ma méthode est indépendante de mes exemples; elle est fondée sur la mesure des facultés de l'homme à ses différens âges et sur le choix des occupations qui conviennent à ses facultés. Je crois qu'on trouveroit aisément une autre méthode avec laquelle on paroîtroit faire mieux : mais si elle étoit moins appropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, je doute qu'elle eût le même succès.

En commençant cette seconde période, nous avons profité de la surabondance de nos forces sur nos besoins pour nous porter hors de nous; nous nous sommes

élancés dans les cieux ; nous avons mesuré la terre ; nous avons recueilli les lois de la nature ; en un mot nous avons parcouru l'isle entiere : maintenant nous revenons à nous ; nous nous rapprochons insensiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant, de n'en pas trouver encore en possession l'ennemi qui nous menace et qui s'apprête à s'en emparer !

Que nous reste-t-il à faire après avoir observé tout ce qui nous environne ? D'en convertir à notre usage tout ce que nous pouvons nous approprier, et de tirer parti de notre curiosité pour l'avantage de notre bien-être. Jusqu'ici nous avons fait provision d'instrumens de toute espece, sans savoir desquels nous aurions besoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils servir à d'autres ; et peut-être, à notre tour, aurons-nous besoin des leurs. Ainsi nous trouverions tous notre compte à ces échanges : mais, pour les faire, il faut connoître nos besoins mutuels ; il faut que chacun sache ce que d'autres ont à son usage, et ce qu'il peut leur offrir en retour ;

Supposons dix hommes dont chacun a dix sortes de besoins. Il faut que chacun, pour son nécessaire, s'applique à dix sortes de travaux : mais, vu la différence de génie et de talent, l'un réussira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverses choses, feront les mêmes et seront mal servis. Formons une société de ces dix hommes, et que chacun s'applique, pour lui seul et pour les neuf autres, au genre d'occupation qui lui convient le mieux : chacun profitera des talens des autres comme si lui seul les avoit tous ; chacun perfectionnera le sien par un continuel exercice ; et il arrivera que tous les dix, parfaitement bien pourvus, auront encore du surabondant pour d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos institutions. Il n'est pas de mon sujet d'en examiner ici les conséquences : c'est ce que j'ai fait dans un autre écrit (*a*).

Sur ce principe, un homme qui voudroit se regarder comme un être isolé,

(*a*) Discours sur l'inégalité.

ne tenant du tout à rien et se suffisant à lui-même, ne pourroit être que misérable. Il lui seroit même impossible de subsister ; car, trouvant la terre entiere couverte du tien et du mien et n'ayant rien à lui que son corps, d'où tireroit-il son nécessaire ? En sortant de l'état de nature, nous forçons nos semblables d'en sortir aussi ; nul n'y peut demeurer malgré les autres : et ce seroit réellement en sortir, que d'y vouloir rester dans l'impossibilité d'y vivre ; car la premiere loi de la nature est le soin de se conserver.

Ainsi se forment peu-à-peu dans l'esprit d'un enfant les idées des relations sociales, même avant qu'il puisse être réellement membre actif de la société. Emile voit que, pour avoir des instrumens à son usage, il lui en faut encore à l'usage des autres, par lesquels il puisse obtenir en échange les choses qui lui sont nécessaires et qui sont en leur pouvoir. Je l'amene aisément à sentir le besoin de ces échanges et à se mettre en état d'en profiter.

Monseigneur,

Monseigneur, il faut que je vive, disoit un malheureux auteur satyrique au ministre qui lui reprochoit l'infamie de ce métier. *Je n'en vois pas la nécessité*, lui repartit froidement l'homme en place. Cette réponse, excellente pour un ministre, eût été barbare et fausse en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument, auquel chacun donne plus ou moins de force à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroît sans réplique pour celui qui le fait relativement à lui-même. Puisque de toutes les aversions que nous donne la nature, la plus forte est celle de mourir, il s'ensuit que tout est permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen possible pour vivre. Les principes sur lesquels l'homme vertueux apprend à mépriser sa vie et à l'immoler à son devoir sont bien loin de cette simplicité primitive. Heureux les peuples chez lesquels on peut être bon sans effort et juste sans vertu ! S'il est quelque misérable état au monde où chacun ne puisse pas vivre sans mal faire et où les citoyens

soient frippons par nécessité, ce n'est pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'est celui qui le force à le devenir.

Sitôt qu'Emile saura ce que c'est que la vie, mon premier soin sera de lui apprendre à la conserver. Jusqu'ici je n'ai point distingué les états, les rangs, les fortunes; et je ne les distinguerai guere plus dans la suite, parceque l'homme est le même dans tous les états; que le riche n'a pas l'estomac plus grand que le pauvre et ne digere pas mieux que lui; que le maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de son esclave; qu'un grand n'est pas plus grand qu'un homme du peuple; et qu'enfin les besoins naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être par-tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme et non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre; et que, s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux? Qu'y a-t-il

de plus ridicule qu'un grand seigneur devenu gueux, qui porte dans sa misere les préjugés de sa naissance? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, se souvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, se sent devenu le dernier des hommes? L'un a pour toute ressource le métier de frippon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot: *Il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet: les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempt? Nous approchons de l'état de crise et du siecle des révolutions (*a*). Qui peut vous répondre

(*a*) Je tiens pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long-temps à durer; toutes ont brillé, et tout état qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulieres que cette maxime; mais il n'est pas à propos de les dire, et chacun ne les voit que trop.

de ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caracteres ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, et la nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands seigneurs. Que fera donc, dans la bassesse, ce satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne sait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbécille qui ne sait point user de lui-même et ne met son être que dans ce qui est étranger à lui ? Heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte et rester homme en dépit du sort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce roi vaincu qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône ; moi je le méprise ; je vois qu'il n'existe que par sa couronne, et qu'il n'est rien du tout s'il n'est roi : mais celui qui la perd et s'en passe est alors au-dessus d'elle. Du rang de roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme, que si peu d'hommes savent remplir. Alors il triomphe de la

fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui seul; et, quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul; il est quelque chose. Oui, j'aime mieux cent fois le roi de Syracuse maître d'école à Corinthe, et le roi de Macédoine greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir s'il ne regne pas; que l'héritier du possesseur de trois royaumes, jouet de quiconque ose insulter à sa misere, errant de cour en cour, cherchant par-tout des secours, et trouvant par-tout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

L'homme et le citoyen, quel qu'il soit, n'a d'autre bien à mettre dans la société que lui-même, tous ses autres biens y sont malgré lui; et quand un homme est riche, ou il ne jouit pas de sa richesse, ou le public en jouit aussi. Dans le premier cas il vole aux autres ce dont il se prive; et dans le second il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste tout entiere tant qu'il ne paie que de son bien. Mais mon pere, en le gagnant, a servi la société. . . . Soit; il a

payé sa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que si vous fussiez né sans bien, puisque vous êtes né favorisé. Il n'est point juste que ce qu'un homme a fait pour la société en décharge un autre de ce qu'il lui doit : car chacun se devant tout entier ne peut payer que pour lui, et nul pere ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables : or c'est pourtant ce qu'il fait, selon vous, en lui transmettant ses richesses, qui sont la preuve et le prix du travail. Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole; et un rentier que l'état paie pour ne rien faire, ne diffère guere, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passans. Hors de la société, l'homme isolé, ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou foible, tout citoyen oisif est un frippon.

Or de toutes les occupations qui peuvent

fournir la subsistance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de nature est le travail des mains : de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune et des hommes est celle de l'artisan. L'artisan ne dépend que de son travail; il est aussi libre que le laboureur est esclave : car celui-ci tient à son champ dont la récolte est à la discrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voisin puissant, un procès lui peut enlever ce champ; par ce champ on peut le vexer en mille manieres : mais partout où l'on veut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait; il emporte ses bras et s'en va. Toutefois l'agriculture est le premier métier de l'homme; c'est le plus honnête, le plus utile, et par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer. Je ne dis pas à Emile, apprends l'agriculture; il la sait. Tous les travaux rustiques lui sont familiers; c'est par eux qu'il a commencé; c'est à eux qu'il revient sans cesse. Je lui dis donc, Cultive l'héritage de tes peres. Mais si tu perds cet héritage, ou si tu n'en as point, que faire? Apprends un métier.

Un métier à mon fils! mon fils artisan!

Monsieur, y pensez-vous? J'y pense mieux que vous, madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un lord, un marquis, un prince, et peut-être un jour moins que rien : moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puisse perdre, un rang qui l'honore dans tous les temps ; je veux l'élever à l'état d'homme; et, quoi que vous puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue et l'esprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour savoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le méprisent. Vous ne serez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh! tant-pis, tant-pis pour vous! Mais n'importe ; ne travaillez point par nécessité, travaillez par gloire. Abaissez-vous à l'état d'artisan pour être au dessus du vôtre. Pour vous soumettre la fortune et les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle.

Souvenez-vous que ce n'est point un talent que je vous demande; c'est un métier, un vrai métier, un art purement mécanique, où les mains travaillent plus que

la tête, et qui ne mene point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en passer. Dans des maisons fort au-dessus du danger de manquer de pain, j'ai vu des peres pousser la prévoyance jusqu'à joindre au soin d'instruire leurs enfans celui de les pourvoir de connoissances dont, à tout évènement, ils pussent tirer parti pour vivre. Ces peres prévoyans croient beaucoup faire : ils ne font rien, parceque les ressources qu'ils pensent ménager à leurs enfans dépendent de cette même fortune au-dessus de laquelle ils les veulent mettre. En sorte qu'avec tous ces beaux talens, si celui qui les a ne se trouve dans des circonstances favorables pour en faire usage, il périra de misere comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il est question de manege et d'intrigues, autant vaut les employer à se maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du sein de la misere, de quoi remonter à son premier état. Si vous cultivez des arts dont le succès tient à la réputation de l'artiste ; si vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous servira tout cela, quand, juste-

ment dégoûté du monde, vous dédaignerez les moyens sans lesquels on n'y peut réussir? Vous avez étudié la politique et les intérêts des princes : voilà qui va fort bien ; mais que ferez-vous de ces connoissances, si vous ne savez parvenir aux ministres, aux femmes de la cour, aux chefs des bureaux, si vous n'avez le secret de leur plaire, si tous ne trouvent en vous le frippon qui leur convient ? Vous êtes architecte ou peintre : soit ; mais il faut faire connoître votre talent. Pensez-vous aller de but en blanc exposer un ouvrage au sallon? Oh! qu'il n'en va pas ainsi! Il faut être de l'académie; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obscure. Quittez-moi la regle et le pinceau; prenez un fiacre, et courez de porte en porte : c'est ainsi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez savoir que toutes ces illustres portes ont des Suisses ou des portiers qui n'entendent que par geste et dont les oreilles sont dans leurs mains. Voulez-vous enseigner ce que vous avez appris et devenir maître de géographie, ou de mathématiques, ou de

langue, ou de musique, ou de dessin ? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conséquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, et que, si vous ne savez de métier que le vôtre, jamais vous ne serez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes ressources sont peu solides, et combien d'autres ressources vous sont nécessaires pour tirer parti de celles-là. Et puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abaissement ? Les revers, sans vous instruire, vous avilissent ; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous éleverez-vous au-dessus des préjugés, arbitres de votre sort ? comment mépriserez-vous la bassesse et les vices dont vous avez besoin pour subsister ? Vous ne dépendiez que des richesses, et maintenant vous dépendez des riches ; vous n'avez fait qu'empirer votre esclavage et le surcharger de votre misere. Vous voilà pauvre sans être libre ; c'est le pire état où l'homme puisse tomber.

Mais, au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connoissances qui sont faites pour nourrir l'ame et non le corps, si vous re-

courez, au besoin, à vos mains et à l'usage que vous en savez faire, toutes les difficultés disparoissent, tous les maneges deviennent inutiles ; la ressource est toujours prête au moment d'en user ; la probité, l'honneur ne sont plus un obstacle à la vie : vous n'avez plus besoin d'être lâche et menteur devant les grands, souple et rampant devant les frippons, vil complaisant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui est à-peu-près la même chose quand on n'a rien : l'opinion des autres ne vous touche point ; vous n'avez à faire votre cour à personne, point de sot à flatter, point de Suisse à fléchir, point de courtisanne à payer, et, qui pis est, à encenser. Que des coquins menent les grandes affaires ; peu vous importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obscure, d'être honnête homme et d'avoir du pain. Vous entrez dans la premiere boutique du métier que vous avez appris : Maître, j'ai besoin d'ouvrage. Compagnon, mettez-vous là, travaillez. Avant que l'heure du dîner soit venue vous avez gagné votre dîner : si vous êtes diligent et sobre, avant que huit jours se passent vous aurez de quoi vivre

huit autres jours : vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux, juste. Ce n'est pas perdre son temps que d'en gagner ainsi.

Je veux absolument qu'Emile apprenne un métier. Un métier honnête, au moins, direz-vous. Que signifie ce mot? Tout métier utile au public n'est-il pas honnête? Je ne veux point qu'il soit brodeur, ni doreur, ni vernisseur, comme le gentilhomme de Locke; je ne veux qu'il soit ni musicien, ni comédien, ni faiseur de livres (*a*). A ces professions près et celles qui leur ressemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il soit cordonnier que poëte; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les espions, les bourreaux, sont des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le soient point. Mais passons;

(*a*) Vous l'êtes bien, vous, me dira-t-on. Je le suis pour mon malheur, je l'avoue; et mes torts, que je pense avoir assez expiés, ne sont pas pour autrui des raisons d'en avoir de semblables. Je n'écris pas pour excuser mes fautes, mais pour empêcher mes lecteurs de les imiter.

j'avois tort : il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent des qualités d'ame odieuses, et incompatibles avec l'humanité. Ainsi, revenant au premier mot, prenons un métier honnête : mais souvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté sans l'utilité.

Un célebre auteur de ce siecle, dont les livres sont pleins de grands projets et de petites vues, avoit fait vœu, comme tous les prêtres de sa communion, de n'avoir point de femme en propre; mais se trouvant plus scrupuleux que les autres sur l'adultere, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies servantes, avec lesquelles il réparoit de son mieux l'outrage qu'il avoit fait à son espece par ce téméraire engagement. Il regardoit comme un devoir du citoyen d'en donner d'autres à la patrie; et du tribut qu'il lui payoit en ce genre il peuploit la classe des artisans. Sitôt que ces enfans étoient en âge, il leur faisoit apprendre à tous un métier de leur goût, n'excluant que les professions oiseuses, futiles ou sujettes à la mode, telles, par exemple, que celle de

perruquier, qui n'est jamais nécessaire, et qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que la nature ne se rebutera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'esprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Emile ; ou plutôt ce n'est pas à nous de faire ce choix, c'est à lui : car les maximes dont il est imbu conservant en lui le mépris naturel des choses inutiles, jamais il ne voudra consumer son temps en travaux de nulle valeur, et il ne connoît de valeur aux choses que celle de leur utilité réelle ; il lui faut un métier qui pût servir à Robinson dans son isle.

En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la nature et de l'art, en irritant sa curiosité, en le suivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchans, et de voir briller la premiere étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qui soit bien décidé. Mais une erreur commune et dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, et de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art l'esprit imi-

tatif commun à l'homme et au singe, et qui porte machinalement l'un et l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, sans trop savoir à quoi cela est bon. Le monde est plein d'artisans et sur-tout d'artistes qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent et dans lequel on les a poussés dès leur bas âge, soit déterminé par d'autres convenances, soit trompé par un zele apparent qui les eût portés de même vers tout autre art, s'ils l'avoient vu pratiquer aussitôt. Tel entend un tambour et se croit général ; tel voit bâtir et veut être architecte. Chacun est tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit estimé.

J'ai connu un laquais qui, voyant peindre et dessiner son maître, se mit dans la tête d'être peintre et dessinateur. Dès l'instant qu'il eut formé cette résolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau, qu'il ne quittera de sa vie. Sans leçons et sans regles il se mit à dessiner tout ce qui lui tomboit sous la main. Il passa trois ans entiers collé sur ses barbouillages, sans que jamais rien pût l'en arracher que son service et sans jamais

jamais se rebuter du peu de progrès que de médiocres dispositions lui laissoient faire. Je l'ai vu, pendant six mois d'un été très ardent, dans une petite anti-chambre au midi, où l'on suffoquoit au passage, assis, ou plutôt cloué tout le jour sur sa chaise, devant un globe, dessiner ce globe, le redessiner, commencer et recommencer sans cesse avec une invincible obstination, jusqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde-bosse assez bien pour être content de son travail. Enfin, favorisé de son maître et guidé par un artiste, il est parvenu au point de quitter la livrée et de vivre de son pinceau. Jusqu'à certain terme la persévérance supplée au talent; il a atteint ce terme et ne le passera jamais. La constance et l'émulation de cet honnête garçon sont louables. Il se fera toujours estimer par son assiduité, par sa fidélité, par ses mœurs: mais il ne peindra jamais que des dessus de porte. Qui est-ce qui n'eût pas été trompé par son zele et ne l'eût pas pris pour un vrai talent? Il y a bien de la différence entre se plaire à un travail et y être propre. Il faut des obser-

vations plus fines qu'on ne pense, pour s'assurer du vrai génie et du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ses desirs que ses dispositions et qu'on juge toujours par les premiers, faute de savoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'observer les enfans. Cet art seroit très important à connoître : les peres et les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puisqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'est rien pour Emile ; et son apprentissage est déja plus d'à moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé jusqu'à présent. Que voulez-vous qu'il fasse ? il est prêt à tout : il sait déja manier la bêche et la houe ; il sait se servir du tour, du marteau, du rabot, de la lime; les outils de tous les métiers lui sont déja familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu'un de ces outils un usage assez prompt, assez facile pour égaler en diligence les bons ouvriers qui s'en servent ; et il a sur ce point un grand avantage par-

dessus tous, c'est d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre sans peine toutes sortes d'attitudes et prolonger sans effort toutes sortes de mouvemens. De plus, il a les organes justes et bien exercés; toute la méchanique des arts lui est déjà connue. Pour savoir travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude, et l'habitude ne se gagne qu'avec le temps. Auquel des métiers dont le choix nous reste à faire donnera-t-il donc assez de temps pour s'y rendre diligent? Ce n'est plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à son sexe, et au jeune homme un métier qui convienne à son âge; toute profession sédentaire et casaniere, qui efféminе et ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aspira de lui-même à être tailleur; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes le sexe pour lequel il n'est pas fait (*a*). L'aiguille

(*a*) Il n'y avoit point de tailleurs parmi les anciens: les habits des hommes se faisoient dans la maison par les femmes.

et l'épée ne sauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois souverain, je ne permettrois la couture et les métiers à l'aiguille qu'aux femmes et aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En supposant les eunuques nécessaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne se contentent-ils de ceux qu'a faits la nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur? ils en auroient de reste pour le besoin. Tout homme foible, délicat, craintif, est condamné par elle à la vie sédentaire; il est fait pour vivre avec les femmes ou à leur maniere. Qu'il exerce quelqu'un des métiers qui leur sont propres, à la bonne heure; et, s'il faut absolument de vrais eunuques, qu'on réduise à cet état les hommes qui déshonorent leur sexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la nature: corrigez cette erreur de maniere ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon éleve les métiers malsains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers périlleux. Ils exercent à

la fois la force et le courage ; ils sont propres aux hommes seuls ; les femmes n'y prétendent point : comment n'ont-ils pas honte d'empiéter sur ceux qu'elles font?

Luctantur paucæ, comedunt coliphia paucæ.
Vos lanam trahitis, calathisque peracta refertis
Vellera ..... (*a*)

En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques, et l'on ne peut rien imaginer de plus triste que le coup-d'œil des rues de ce pays-là pour ceux qui sont accoutumés à celles de France et d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux dames des rubans, des pompons, du réseau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de grosses mains, faites pour souffler la forge et frapper sur l'enclume. Je me disois : Dans ce pays les femmes devroient, par représailles, lever des boutiques de fourbisseurs et d'armuriers. Eh! que chacun fasse et vende les armes de son sexe. Pour les connoître il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la

(*a*) Juven. Sat. II.

main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache et la scie, à équarrir une poutre, à monter sur un comble, à poser le faîte, à l'affermir de jambes-de-force et d'entraits; puis crie à ta sœur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te disoit de travailler en son point-croisé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je le sens; mais je me laisse quelquefois entraîner à la force des conséquences. Si quelque homme que ce soit a honte de travailler en public armé d'une doloire et ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un esclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, sitôt qu'on se rira des honnêtes gens. Toutefois cédons au préjugé des peres tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'est pas nécessaire d'exercer toutes les professions utiles pour les honorer toutes; il suffit de n'en estimer aucune au-dessous de soi. Quand on a le choix et que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne consulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les professions de même rang? Les travaux des métaux sont utiles et

même les plus utiles de tous. Cependant, à moins qu'une raison particulière ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un serrurier, un forgeron; je n'aimerois pas à lui voir, dans sa forge, la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que les métiers se fassent; mais qui peut choisir doit avoir égard à la propreté; car il n'y a point là d'opinion : sur ce point les sens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces stupides professions dont les ouvriers, sans industrie et presque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail; les tisserands, les faiseurs de bas, les scieurs de pierre : à quoi sert d'employer à ces métiers des hommes de sens? c'est une machine qui en mene une autre.

Tout bien considéré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon éleve, est celui de menuisier. Il est propre, il est utile, il peut s'exercer dans la maison; il tient suffisamment le corps en haleine; il exige dans l'ouvrier de l'adresse et de l'industrie; et dans la forme des ouvrages

que l'utilité détermine, l'élégance et le goût ne sont pas exclus.

Que si par hasard le génie de votre élève étoit décidément tourné vers les sciences spéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ses inclinations; qu'il apprît, par exemple, à faire des instrumens de mathématiques, des lunettes, des télescopes, etc.

Quand Emile apprendra son métier, je veux l'apprendre avec lui; car je suis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons ensemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentissage, et nous ne prétendons point être traités en messieurs, mais en vrais apprentifs qui ne le sont pas pour rire : pourquoi ne le serions-nous pas tout de bon? Le czar Pierre étoit charpentier au chantier, et tambour dans ses propres troupes : pensez-vous que ce prince ne vous valût pas par sa naissance ou par le mérite? Vous comprenez que ce n'est point à Emile que je dis cela; c'est à vous, qui que vous puissiez être.

Malheureusement nous ne pouvons passer tout notre temps à l'établi. Nous ne

sommespas seulement apprentifs ouvriers, nous sommes apprentifs hommes, et l'apprentissage de ce dernier métier est plus pénible et plus long que l'autre. Comment ferons-nous donc? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour comme on prend un maître à danser? Non; nous ne serions pas des apprentifs, mais des disciples; et notre ambition n'est pas tant d'apprendre la menuiserie, que de nous élever à l'état de menuisier. Je suis donc d'avis que nous allions toutes les semaines une ou deux fois au moins passer la journée entiere chez le maître, que nous nous levions à son heure, que nous soyons à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à sa table, que nous travaillions sous ses ordres; et qu'après avoir eu l'honneur de souper avec sa famille, nous retournions, si nous voulons, coucher dans nos lits durs. Voilà comment on apprend plusieurs métiers à la fois, et comment on s'exerce au travail des mains, sans négliger l'autre apprentissage.

Soyons simples en faisant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos soins pour

la combattre. S'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'est s'y soumettre. On dit que, par un ancien usage de la maison ottomane, le grand-seigneur est obligé de travailler de ses mains ; et chacun sait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chefs-d'œuvre. Il distribue donc magnifiquement ces chefs-d'œuvre aux grands de la Porte ; et l'ouvrage est payé selon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'est pas cette prétendue vexation ; car au contraire elle est un bien. En forçant les grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le prince est d'autant moins obligé de piller le peuple directement. C'est un soulagement nécessaire au despotisme et sans lequel cet horrible gouvernement ne sauroit subsister.

Le vrai mal d'un pareil usage est l'idée qu'il donne à ce pauvre homme de son mérite. Comme le roi Midas il voit changer en or tout ce qu'il touche, mais il n'apperçoit pas quelles oreilles cela fait pousser. Pour en conserver de courtes à notre Emile, préservons ses mains de ce riche talent ; que ce qu'il fait ne tire pas

son prix de l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne souffrons jamais qu'on juge du sien qu'en le comparant à celui des bons maîtres. Que son travail soit prisé par le travail même, et non parcequ'il est de lui. Dites de ce qui est bien fait, *Voilà qui est bien fait;* mais n'ajoutez point, *Qui est-ce qui a fait cela?* S'il dit lui-même d'un air fier et content de lui, *C'est moi qui l'ai fait;* ajoutez froidement, *Vous ou un autre, il n'importe; c'est toujours un travail bien fait.*

Bonne mere, préserve-toi sur-tout des mensonges qu'on te prépare. Si ton fils sait beaucoup de choses, défie-toi de tout ce qu'il sait : s'il a le malheur d'être élevé dans Paris et d'être riche, il est perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artistes, il aura tous leurs talens; mais loin d'eux il n'en aura plus. A Paris le riche sait tout; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale est pleine d'amateurs et sur-tout d'amatrices, qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ses couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes, il y en peut avoir davan-

tage; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, et je doute qu'il y en ait. En général on acquiert un nom dans les arts comme dans la robe; on devient artiste et juge des artistes comme on devient docteur en droit et magistrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il est beau de savoir un métier, vos enfans le sauroient bientôt sans l'apprendre: ils passeroient maîtres comme les conseillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Emile; point d'apparence, et toujours de la réalité. Qu'on ne dise pas qu'il sait, mais qu'il apprenne en silence. Qu'il fasse toujours son chef-d'œuvre, et que jamais il ne passe maître; qu'il ne se montre pas ouvrier par son titre, mais par son travail.

Si jusqu'ici je me suis fait entendre, on doit concevoir comment, avec l'habitude de l'exercice du corps et du travail des mains, je donne insensiblement à mon éleve le goût de la réflexion et de la méditation pour balancer en lui la paresse qui résulteroit de son indifférence pour les jugemens des hommes et du calme

de ses passions. Il faut qu'il travaille en paysan, et qu'il pense en philosophe, pour n'être pas aussi fainéant qu'un sauvage. Le grand secret de l'éducation est de faire que les exercices du corps et ceux de l'esprit servent toujours de délassement les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper sur les instructions qui demandent un esprit plus mûr. Emile ne sera pas long-temps ouvrier, sans ressentir par lui-même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'aperçue. Sur les maximes que je lui donne et qui sont à sa portée il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi seul, en se voyant si près de l'état des pauvres, il voudra savoir pourquoi j'en suis si loin. Il me fera peut-être, au dépourvu, des questions scabreuses: *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, et je le vois. Un riche doit aussi son travail à la société, puisqu'il est homme. Mais vous, que faites-vous donc pour elle?* Que diroit à cela un beau gouverneur? Je l'ignore. Il seroit peut-être assez sot pour parler à l'enfant des soins qu'il lui rend. Quant à moi,

l'attelier me tire d'affaire. *Voilà, cher Emile, une excellente question : je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ferez pour vous-même une réponse dont vous soyez content. En attendant j'aurai soin de rendre à vous et aux pauvres ce que j'ai de trop, et de faire une table ou un banc par semaine, afin de n'être pas tout-à-fait inutile à tout.*

Nous voici revenus à nous-mêmes. Voilà notre enfant prêt à cesser de l'être, rentré dans son individu. Le voilà sentant plus que jamais la nécessité qui l'attache aux choses. Après avoir commencé par exercer son corps et ses sens, nous avons exercé son esprit et son jugement. Enfin nous avons réuni l'usage de ses membres à celui de ses facultés. Nous avons fait un être agissant et pensant : il ne nous reste plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant et sensible ; c'est-à-dire de perfectionner la raison par le sentiment. Mais, avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choses, jetons les yeux sur celui d'où nous sortons, et voyons le plus exactement qu'il est possible jusqu'où nous sommes parvenus.

Notre éleve n'avoit d'abord que des sensations, maintenant il a des idées : il ne faisoit que sentir, maintenant il juge. Car de la comparaison de plusieurs sensations successives ou simultanées et du jugement qu'on en porte, naît une sorte de sensation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La maniere de former les idées est ce qui donne un caractere à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels est un esprit solide; celui qui se contente des rapports apparens est un esprit superficiel; celui qui voit les rapports tels qu'ils sont est un esprit juste; celui qui les apprécie mal est un esprit faux; celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence est un fou; celui qui ne compare point est un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées et à trouver des rapports est ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'esprit, etc.

Les idées simples ne sont que des sensations comparées. Il y a des jugemens dans

les simples sensations aussi bien que dans les sensations complexes, que j'appelle idées simples. Dans la sensation, le jugement est purement passif, il affirme qu'on sent ce qu'on sent. Dans la perception ou idée, le jugement est actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le sens ne détermine pas. Voilà toute la différence; mais elle est grande. Jamais la nature ne nous trompe; c'est toujours nous qui nous trompons.

Je vois servir à un enfant de huit ans d'un fromage glacé; il porte la cuiller à sa bouche, sans savoir ce que c'est, et, saisi du froid, s'écrie: *Ah! cela me brûle!* Il éprouve une sensation très vive; il n'en connoît point de plus vive que la chaleur du feu, et il croit sentir celle-là. Cependant il s'abuse; le saisissement du froid le blesse, mais il ne le brûle pas; et ces deux sensations ne sont pas semblables, puisque ceux qui ont éprouvé l'une et l'autre ne les confondent point. Ce n'est donc pas la sensation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en est de même de celui qui voit pour la

la premiere fois un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde au cœur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiede une main très chaude ou très froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croisés une petite boule, etc. S'il se contente de dire ce qu'il apperçoit, ce qu'il sent, son jugement étant purement passif, il est impossible qu'il le trompe : mais quand il juge de la chose par l'apparence, il est actif, il compare, il établit par induction des rapports qu'il n'apperçoit pas; alors il se trompe ou peut se tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a besoin de l'expérience.

Montrez de nuit à votre éleve des nuages passant entre la lune et lui, il croira que c'est la lune qui passe en sens contraire et que les nuages sont arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parcequ'il voit ordinairement les petits objets se mouvoir préférablement aux grands, et que les nuages lui semblent plus grands que la lune dont il ne peut estimer l'éloignement. Lorsque, dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe

dans l'erreur contraire, et croit voir courir la terre, parceque, ne se sentant point en mouvement, il regarde le bateau, la mer ou la riviere, et tout son horizon, comme un tout immobile, dont le rivage qu'il voit courir ne lui semble qu'une partie.

La premiere fois qu'un enfant voit un bâton à moitié plongé dans l'eau, il voit un bâton brisé : la sensation est vraie, et elle ne laisseroit pas de l'être quand même nous ne saurions point la raison de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit, un bâton brisé; et il dit vrai, car il est très sûr qu'il a la sensation d'un bâton brisé. Mais quand, trompé par son jugement, il va plus loin, et qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton brisé, il affirme encore que ce qu'il voit est en effet un bâton brisé, alors il dit faux. Pourquoi cela? parcequ'alors il devient actif, et qu'il ne juge plus par inspection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne sent pas, savoir, que le jugement qu'il reçoit par un sens seroit confirmé par un autre.

Puisque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il est clair que, si nous n'a-

vions jamais besoin de juger, nous n'aurions nul besoin d'apprendre; nous ne serions jamais dans le cas de nous tromper; nous serions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre savoir. Qui est-ce qui nie que les savans ne sachent mille choses vraies que les ignorans ne sauront jamais? Les savans sont-ils pour cela plus près de la vérité? Tout au contraire, ils s'en éloignent en avançant; parceque la vanité de juger faisant encore plus de progrès que les lumieres, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il est de la derniere évidence que les compagnies savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de mensonges; et très sûrement il y a plus d'erreurs dans l'académie des sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Puisque plus les hommes savent, plus ils se trompent, le seul moyen d'éviter l'erreur est l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuserez jamais. C'est la leçon de la nature aussi bien que de la raison. Hors les rapports immédiats en très petit nombre et très sensibles que les choses ont avec nous, nous n'avons naturellement

qu'une profonde indifférence pour tout le reste. Un sauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine et tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe ?* est le mot le plus familier à l'ignorant et le plus convenable au sage.

Mais malheureusement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous sommes dépendans de tout ; et notre curiosité s'étend nécessairement avec nos besoins. Voilà pourquoi j'en donne une très grande au philosophe et n'en donne point au sauvage. Celui-ci n'a besoin de personne ; l'autre a besoin de tout le monde, et sur-tout d'admirateurs.

On me dira que je sors de la nature ; je n'en crois rien. Elle choisit ses instrumens, et les regle, non sur l'opinion, mais sur le besoin. Or les besoins changent selon la situation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de nature et l'homme naturel vivant dans l'état de société. Emile n'est pas un sauvage à reléguer dans les déserts; c'est un sauvage fait pour habiter les villes. Il faut qu'il sache y trouver son nécessaire,

tirer parti de leurs habitans, et vivre, sinon comme eux, du moins avec eux.

Puisqu'au milieu de tant de rapports nouveaux dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à bien juger.

La meilleure maniere d'apprendre à bien juger est celle qui tend le plus à simplifier nos expériences, et à pouvoir même nous en passer sans tomber dans l'erreur. D'où il suit qu'après avoir long-temps vérifié les rapports des sens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque sens par lui-même, sans avoir besoin de recourir à un autre sens : alors chaque sensation deviendra pour nous une idée, cette idée sera toujours conforme à la vérité. Telle est la sorte d'aquis dont j'ai tâché de remplir ce troisieme âge de la vie humaine.

Cette maniere de procéder exige une patience et une circonspection dont peu de maîtres sont capables, et sans laquelle jamais le disciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorsque celui-ci s'abuse sur l'apparence du bâton brisé, pour lui mon-

trer son erreur vous vous pressez de tirer le bâton hors de l'eau, vous le détromperez peut-être : mais que lui apprendrez-vous ? rien que ce qu'il auroit bientôt appris de lui-même. Oh que ce n'est pas là ce qu'il faut faire ! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la vérité. Pour mieux l'instruire, il ne faut pas le détromper sitôt. Prenons Emile et moi pour exemple.

Premièrement, à la seconde des deux questions supposées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement; C'est sûrement, dira-t-il, un bâton brisé. Je doute fort qu'Emile me fasse la même réponse. Ne voyant point la nécessité d'être savant ni de le paroître, il n'est jamais pressé de juger; il ne juge que sur l'évidence; et il est bien éloigné de la trouver dans cette occasion, lui qui sait combien nos jugemens sur les apparences sont sujets à l'illusion, ne fût-ce que dans la perspective.

D'ailleurs, comme il sait par expérience que mes questions les plus frivoles ont tou-

jours quelque objet qu'il n'apperçoit pas d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand soin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponse qu'il n'en soit content lui-même; et il est difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de savoir la vérité des choses, mais seulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous serions bien plus confus de nous payer d'une raison qui n'est pas bonne, que de n'en point trouver du tout. *Je ne sais* est un mot qui nous va si bien à tous deux et que nous répétons si souvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais soit que cette étourderie lui échappe ou qu'il l'évite par notre commode *je ne sais*, ma réplique est la même: Voyons, examinons.

Ce bâton qui trempe à moitié dans l'eau est fixé dans une situation perpendiculaire. Pour savoir s'il est brisé, comme il le paroît, que de choses n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau ou avant d'y porter la main!

1°. D'abord nous tournons tout autour du

bâton, et nous voyons que la brisure tourne comme nous. C'est donc notre œil seul qui la change, et les regards ne remuent pas les corps.

2°. Nous regardons bien à-plomb sur le bout du bâton qui est hors de l'eau ; alors le bâton n'est plus courbe, le bout voisin de notre œil nous cache exactement l'autre bout (*a*). Notre œil a-t-il redressé le bâton?

3°. Nous agitons la surface de l'eau ; nous voyons le bâton se plier en plusieurs pieces, se mouvoir en zigzag et suivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau suffit-il pour briser, amollir et fondre ainsi le bâton?

4°. Nous faisons écouler l'eau, et nous voyons le bâton se redresser peu-à-peu à mesure que l'eau baisse. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait et trouver la réfraction? Il n'est donc pas vrai

(*a*) J'ai depuis trouvé le contraire par une expérience plus exacte. La réfraction agit circulairement, et le bâton paroît plus gros par le bout qui est dans l'eau que par l'autre; mais cela ne change rien à la force du raisonnement, et la conséquence n'en est pas moins juste.

que la vue nous trompe, puisque nous n'avons besoin que d'elle seule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Supposons l'enfant assez stupide pour ne pas sentir le résultat de ces expériences; c'est alors qu'il faut appeler le toucher au secours de la vue. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laissez-le dans sa situation, et que l'enfant y passe la main d'un bout à l'autre, il ne sentira point d'angle; le bâton n'est donc pas brisé.

Vous me direz qu'il n'y a pas seulement ici des jugemens, mais des raisonnemens en forme. Il est vrai: mais ne voyez-vous pas que sitôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un raisonnement? La conscience de toute sensation est une proposition, un jugement. Donc, sitôt que l'on compare une sensation à une autre, on raisonne. L'art de juger et l'art de raisonner sont exactement le même.

Emile ne saura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point disséqué d'insectes; il n'aura point compté les taches du soleil; il ne saura ce que c'est qu'un microscope

et un télescope : vos doctes éleves se moqueront de son ignorance. Ils n'auront pas tort ; car, avant de se servir de ces instrumens, j'entends qu'il les invente ; et vous vous doutez bien que cela ne viendra pas sitôt.

Voilà l'esprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre deux doigts croisés et qu'il croie sentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder, qu'auparavant il ne soit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclaircissemens suffiront, je pense, pour marquer nettement le progrès qu'a fait jusqu'ici l'esprit de mon éleve et la route par laquelle il a suivi ce progrès. Mais vous êtes effrayés peut-être de la quantité des choses que j'ai fait passer devant lui : vous craignez que je n'accable son esprit sous ces multitudes de connoissances. C'est tout le contraire ; je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les savoir. Je lui montre la route de la science, aisée, à la vérité, mais longue, immense, lente à parcourir. Je lui fais faire les

premiers pas pour qu'il reconnoisse l'entrée ; mais je ne lui permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui-même, il use de sa raison et non de celle d'autrui ; car, pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité ; et la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continuel il doit résulter une vigueur d'esprit semblable à celle qu'on donne au corps par le travail et par la fatigue. Un autre avantage est qu'on n'avance qu'à proportion de ses forces. L'esprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui. Au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insu, on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

Emile a peu de connoissances, mais celles qu'il a sont véritablement siennes ; il ne sait rien à demi. Dans le petit nombre des choses qu'il sait et qu'il sait bien, la plus importante est qu'il y en a beaucoup qu'il

ignore et qu'il peut savoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes savent et qu'il ne saura de sa vie, et une infinité d'autres qu'aucun homme ne saura jamais. Il a un esprit universel, non par les lumieres, mais par la faculté d'en acquérir; un esprit ouvert, intelligent, prêt à tout, et, comme dit Montagne, sinon instruit, du moins instruisable. Il me suffit qu'il sache trouver l'*à quoi bon* sur tout ce qu'il fait, et le *pourquoi* sur tout ce qu'il croit. Encore une fois mon objet n'est point de lui donner la science, mais de lui apprendre à l'acquérir au besoin, de la lui faire estimer exactement ce qu'elle vaut, et de lui faire aimer la vérité par-dessus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile et l'on n'est point forcé de rétrograder.

Emile n'a que des connoissances naturelles et purement physiques. Il ne sait pas même le nom de l'histoire ni ce que c'est que métaphysique et morale. Il connoît les rapports essentiels de l'homme aux choses, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il sait peu généraliser

d'idées, peu faire d'abstractions. Il voit des qualités communes à certains corps sans raisonner sur ces qualités en elles-mêmes. Il connoît l'étendue abstraite à l'aide des figures de la géométrie ; il connoît la quantité abstraite à l'aide des signes de l'algebre. Ces figures et ces signes sont les supports de ces abstractions, sur lesquels ses sens se reposent. Il ne cherche point à connoître les choses par leur nature, mais seulement par les relations qui l'intéressent. Il n'estime ce qui lui est étranger que par rapport à lui ; mais cette estimation est exacte et sûre. La fantaisie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui est plus utile ; et ne se départant jamais de cette maniere d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Emile est laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination, nullement allumée, ne lui grossit jamais les dangers ; il est sensible à peu de maux, et il sait souffrir avec constance, parcequ'il n'a point appris à disputer contre la destinée. A l'égard de la mort, il ne sait pas encore bien ce que c'est ; mais, accoutumé

à subir sans résistance la loi de la nécessité, quand il faudra mourir il mourra sans gémir et sans se débattre; c'est tout ce que la nature permet dans ce moment abhorré de tous. Vivre libre et peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot Emile a de la vertu tout ce qui se rapporte à lui-même. Pour avoir aussi les vertus sociales, il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent; il lui manque uniquement des lumieres que son esprit est tout prêt à recevoir.

Il se considere sans égard aux autres, et trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il n'exige rien de personne, et ne croit rien devoir à personne. Il est seul dans la société humaine, il ne compte que sur lui seul. Il a droit aussi plus qu'un autre de compter sur lui-même, car il est tout ce qu'on peut être à son âge. Il n'a point d'erreurs, ou n'a que celles qui nous sont inévitables; il n'a point de vices, ou n'a que ceux dont nul homme ne peut se garantir. Il a le corps sain, les membres agiles, l'es-

prit juste et sans préjugés, le cœur libre et sans passions. L'amour-propre, la premiere et la plus naturelle de toutes, y est encore à peine exalté. Sans troubler le repos de personne, il a vécu content, heureux et libre autant que la nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant, ainsi parvenu à sa quinzieme année, ait perdu les précédentes?

Fin du livre troisieme.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE QUATRIEME.

Que nous passons rapidement sur cette terre ! le premier quart de la vie est écoulé avant qu'on en connoisse l'usage ; le dernier quart s'écoule encore après qu'on a cessé d'en jouir. D'abord nous ne savons point vivre : bientôt nous ne le pouvons plus ; et, dans l'intervalle qui sépare ces deux extrémités inutiles, les trois quarts du temps qui nous reste sont consumés par le sommeil, par le travail, par la contrainte, par les peines de toute espece. La vie est courte, moins par le peu de temps qu'elle dure, que parceque, de ce peu de temps, nous n'en avons presque point pour la goûter. L'instant de la mort

à beau être éloigné de celui de la naissance, la vie est toujours trop courte, quand cet espace est mal rempli.

Nous naissons, pour ainsi dire, en deux fois; l'une pour exister, et l'autre pour vivre; l'une pour l'espece, l'autre pour le sexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort sans doute: mais l'analogie extérieure est pour eux. Jusqu'à l'âge nubile, les enfans des deux sexes n'ont rien d'apparent qui les distingue; même visage, même figure, même teint, même voix, tout est égal: les filles sont des enfans, les garçons sont des enfans; le même nom suffit à des êtres si semblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du sexe gardent cette conformité toute leur vie, ils sont toujours de grands enfans; et les femmes, ne perdant point cette même conformité, semblent, à bien des égards, ne jamais être autre chose.

Mais l'homme en général n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance. Il en sort au temps prescrit par la nature; et ce

moment de crise, bien qu'assez court, a de longues influences.

Comme le mugissement de la mer précede de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes : une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'esprit, rendent l'enfant presque indisciplinable; il devient sourd à la voix qui le rendoit docile; c'est un lion dans sa fievre; il méconnoît son guide, il ne veut plus être gouverné.

Aux signes moraux d'une humeur qui s'altere se joignent des changemens sensibles dans la figure. Sa physionomie se développe et s'empreint d'un caractere; le coton rare et doux qui croît au bas de ses joues brunit et prend de la consistance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd : il n'est ni enfant ni homme, et ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, ces organes de l'ame, qui n'ont rien dit jusqu'ici, trouvent un langage et de l'expres-

sion ; un feu naissant les anime ; leurs regards plus vifs ont encore une sainte innocence, mais ils n'ont plus leur premiere imbécillité : il sent déja qu'ils peuvent trop dire ; il commence à savoir les baisser et rougir ; il devient sensible avant de savoir ce qu'il sent ; il est inquiet sans raison de l'être. Tout cela peut venir lentement et vous laisser du temps encore : mais si sa vivacité se rend trop impatiente, si son emportement se change en fureur, s'il s'irrite et s'attendrit d'un instant à l'autre, s'il verse des pleurs sans sujet, si, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, son pouls s'éleve et son œil s'enflamme, si la main d'une femme se posant sur la sienne le fait frissonner, s'il se trouble ou s'intimide auprès d'elle ; Ulysse ! ô sage Ulysse ! prends garde à toi ; les outres que tu fermois avec tant de soin sont ouvertes ; les vents sont déja déchaînés : ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout est perdu.

C'est ici la seconde naissance dont j'ai parlé ; c'est ici que l'homme naît véritablement à la vie, et que rien d'humain

n'est étranger à lui. Jusqu'ici nos soins n'ont été que des jeux d'enfant; ils ne prennent qu'à présent une véritable importance. Cette époque où finissent les éducations ordinaires est proprement celle où la nôtre doit commencer : mais, pour bien exposer ce nouveau plan, reprenons de plus haut l'état des choses qui s'y rapportent.

Nos passions sont les principaux instruments de notre conservation : c'est donc une entreprise aussi vaine que ridicule de vouloir les détruire; c'est contrôler la nature, c'est réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu disoit à l'homme d'anéantir les passions qu'il lui donne, Dieu voudroit et ne voudroit pas, il se contrediroit lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre insensé, rien de pareil n'est écrit dans le cœur humain; et ce que Dieu veut qu'un homme fasse, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de son cœur.

Or je trouverois celui qui voudroit empêcher les passions de naître presque aussi fou que celui qui voudroit les anéantir; et

ceux qui croiroient que tel a été mon projet jusqu'ici, m'auroient sûrement fort mal entendu.

Mais raisonneroit-on bien, si, de ce qu'il est dans la nature de l'homme d'avoir des passions, on alloit conclure que toutes les passions que nous sentons en nous et que nous voyons dans les autres, sont naturelles ? Leur source est naturelle, il est vrai ; mais mille ruisseaux étrangers l'ont grossie ; c'est un grand fleuve qui s'accroît sans cesse et dans lequel on trouveroit à peine quelques gouttes de ses premieres eaux. Nos passions naturelles sont très bornées ; elles sont les instrumens de notre liberté, elles tendent à nous conserver. Toutes celles qui nous subjuguent et nous détruisent nous viennent d'ailleurs ; la nature ne nous les donne pas, nous nous les approprions à son préjudice.

La source de nos passions, l'origine et le principe de toutes les autres, la seule qui naît avec l'homme et ne le quitte jamais tant qu'il vit, est l'amour de soi : passion primitive, innée, antérieure à toute autre, et dont toutes les autres ne sont,

en un sens, que des modifications. En ce sens, toutes, si l'on veut, sont naturelles. Mais la plupart de ces modifications ont des causes étrangeres sans lesquelles elles n'auroient jamais lieu ; et ces mêmes modifications, loin de nous être avantageuses, nous sont nuisibles ; elles changent le premier objet et vont contre leur principe : c'est alors que l'homme se trouve hors de la nature et se met en contradiction avec soi.

L'amour de soi-même est toujours bon et toujours conforme à l'ordre. Chacun étant chargé spécialement de sa propre conservation, le premier et le plus important de ses soins est et doit être d'y veiller sans cesse : et comment y veilleroit-il ainsi, s'il n'y prenoit le plus grand intérêt?

Il faut donc que nous nous aimions pour nous conserver ; il faut que nous nous aimions plus que toute chose ; et, par une suite immédiate du même sentiment, nous aimons ce qui nous conserve. Tout enfant s'attache à sa nourrice : Romulus devoit s'attacher à la louve qui l'avoit allaité. D'abord cet attachement est purement ma-

chinal. Ce qui favorise le bien-être d'un individu l'attire ; ce qui lui nuit le repousse : ce n'est là qu'un instinct aveugle. Ce qui transforme cet instinct en sentiment, l'attachement en amour, l'aversion en haine, c'est l'intention manifestée de nous nuire ou de nous être utile. On ne se passionne pas pour les êtres insensibles qui ne suivent que l'impulsion qu'on leur donne ; mais ceux dont on attend du bien ou du mal par leur disposition intérieure, par leur volonté, ceux que nous voyons agir librement pour ou contre, nous inspirent des sentimens semblables à ceux qu'ils nous montrent. Ce qui nous sert, on le cherche ; mais ce qui nous veut servir, on l'aime : ce qui nous nuit, on le fuit ; mais ce qui nous veut nuire, on le hait.

Le premier sentiment d'un enfant est de s'aimer lui-même ; et le second, qui dérive du premier, est d'aimer ceux qui l'approchent ; car, dans l'état de foiblesse où il est, il ne connoît personne que par l'assistance et les soins qu'il reçoit. D'abord l'attachement qu'il a pour sa nourrice et sa gouvernante n'est qu'habitude. Il les cherche parcequ'il

a besoin d'elles et qu'il se trouve bien de les avoir; c'est plutôt connoissance que bienveillance. Il lui faut beaucoup de temps pour comprendre que non seulement elles lui sont utiles, mais qu'elles veulent l'être; et c'est alors qu'il commence à les aimer.

Un enfant est donc naturellement enclin à la bienveillance, parcequ'il voit que tout ce qui l'approche est porté à l'assister, et qu'il prend de cette observation l'habitude d'un sentiment favorable à son espece: mais, à mesure qu'il étend ses relations, ses besoins, ses dépendances actives ou passives, le sentiment de ses rapports à autrui s'éveille et produit celui des devoirs et des préférences. Alors l'enfant devient impérieux, jaloux, trompeur, vindicatif. Si on le plie à l'obéissance; ne voyant point l'utilité de ce qu'on lui commande, il l'attribue au caprice, à l'intention de le tourmenter, et il se mutine. Si on lui obéit à lui-même; aussitôt que quelque chose lui résiste, il y voit une rebellion, une intention de lui résister; il bat la chaise ou la table pour avoir désobéi. L'amour de soi, qui ne regarde que nous, est content quand nos vrais besoins

sont satisfaits : mais l'amour-propre, qui se compare, n'est jamais content et ne sauroit l'être, parceque ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préferent à eux ; ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces et affectueuses naissent de l'amour de soi, et comment les passions haineuses et irascibles naissent de l'amour-propre. Ainsi ce qui rend l'homme essentiellement bon est d'avoir peu de besoins et de peu se comparer aux autres ; ce qui le rend essentiellement méchant est d'avoir beaucoup de besoins et de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe il est aisé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les passions des enfans et des hommes. Il est vrai que, ne pouvant vivre toujours seuls, ils vivront difficilement toujours bons : cette difficulté même augmentera nécessairement avec leurs relations ; et c'est en ceci sur-tout que les dangers de la société nous rendent l'art et les soins plus indispensables pour prévenir dans le cœur humain la dépravation qui naît de ses nouveaux besoins.

L'étude convenable à l'homme est celle de ses rapports. Tant qu'il ne se connoît que par son être physique, il doit s'étudier par ses rapports avec les choses ; c'est l'emploi de son enfance : quand il commence à sentir son être moral, il doit s'étudier par ses rapports avec les hommes ; c'est l'emploi de sa vie entiere, à commencer au point où nous voilà parvenus.

Sitôt que l'homme a besoin d'une compagne, il n'est plus un être isolé, son cœur n'est plus seul. Toutes ses relations avec son espece, toutes les affections de son ame naissent avec celle-là. Sa premiere passion fait bientôt fermenter les autres.

Le penchant de l'instinct est indéterminé. Un sexe est attiré vers l'autre ; voilà le mouvement de la nature. Le choix, les préférences, l'attachement personnel, sont l'ouvrage des lumieres, des préjugés, de l'habitude : il faut du temps et des connoissances pour nous rendre capables d'amour : on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfere qu'après avoir comparé. Ces jugemens se font sans qu'on s'en apperçoive, mais ils n'en sont pas moins réels.

Le véritable amour, quoi qu'on en dise, sera toujours honoré des hommes : car, bien que ses emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le sent des qualités odieuses et même qu'il en produise, il en suppose pourtant toujours d'estimables, sans lesquelles on seroit hors d'état de le sentir. Ce choix, qu'on met en opposition avec la raison, nous vient d'elle. On a fait l'Amour aveugle, parcequ'il a de meilleurs yeux que nous, et qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme seroit également bonne, et la premiere venue seroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la nature, il est la regle et le frein de ses penchans : c'est par lui qu'excepté l'objet aimé, un sexe n'est plus rien pour l'autre.

La préférence qu'on accorde, on veut l'obtenir ; l'amour doit être réciproque. Pour être aimé, il faut se rendre aimable ; pour être préféré, il faut se rendre plus aimable qu'un autre, plus aimable que tout autre, au moins aux yeux de l'objet aimé.

De là les premiers regards sur ses semblables ; de là les premieres comparaisons avec eux ; de là l'émulation, les rivalités, la jalousie. Un cœur plein d'un sentiment qui déborde aime à s'épancher : du besoin d'une maîtresse naît bientôt celui d'un ami. Celui qui sent combien il est doux d'être aimé, voudroit l'être de tout le monde ; et tous ne sauroient vouloir de préférence, qu'il n'y ait beaucoup de mécontens. Avec l'amour et l'amitié naissent les dissensions, l'inimitié, la haine. Du sein de tant de passions diverses je vois l'opinion s'élever un trône inébranlable, et les stupides mortels, asservis à son empire, ne fonder leur propre existence que sur les jugemens d'autrui.

Etendez ces idées, et vous verrez d'où vient à notre amour-propre la forme que nous lui croyons naturelle ; et comment l'amour de soi, cessant d'être un sentiment absolu, devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites, et dans toutes se nourrit sans cesse aux dépens du prochain. L'espece de ces passions, n'ayant point son germe dans le

cœur des enfans, n'y peut naître d'elle-même ; c'est nous seuls qui l'y portons, et jamais elles n'y prennent racine que par notre faute : mais il n'en est plus ainsi du cœur du jeune homme ; quoi que nous puissions faire, elles y naîtront malgré nous. Il est donc temps de changer de méthode.

Commençons par quelques réflexions importantes sur l'état critique dont il s'agit ici. Le passage de l'enfance à la puberté n'est pas tellement déterminé par la nature qu'il ne varie dans les individus selon les tempéramens, et dans les peuples selon les climats. Tout le monde sait les distinctions observées sur ce point entre les pays chauds et les pays froids, et chacun voit que les tempéramens ardens sont formés plutôt que les autres : mais on peut se tromper sur les causes, et souvent attribuer au physique ce qu'il faut imputer au moral ; c'est un des abus les plus fréquens de la philosophie de notre siecle. Les instructions de la nature sont tardives et lentes ; celles des hommes sont presque toujours prématurées. Dans le premier cas les sens éveillent l'imagination : dans le second l'imagination

éveille les sens; elle leur donne une activité précoce, qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'espece même à la longue. Une observation plus générale et plus sûre que celle de l'effet des climats, est que la puberté et la puissance du sexe est toujours plus hâtive chez les peuples instruits et policés, que chez les peuples ignorans et barbares (*a*). Les

(*a*) *Dans les villes*, dit M. de Buffon, *et chez les gens aisés, les enfans, accoutumés à des nourritures abondantes et succulentes, arrivent plutôt à cet état; à la campagne et dans le pauvre peuple, les enfans sont plus tardifs, parcequ'ils sont mal et trop peu nourris; il leur faut deux ou trois années de plus.* Hist. Nat. t. IV, p. 238. J'admets l'observation, mais non l'explication, puisque, dans les pays où le villageois se nourrit très bien et mange beaucoup, comme dans le Valais, et même en certains cantons montueux de l'Italie, comme le Frioul, l'âge de puberté dans les deux sexes est également plus tardif qu'au sein des villes, où, pour satisfaire la vanité, l'on met souvent dans le manger une extrême parcimonie, et où la plupart font, comme dit le proverbe, *habit de velours et ventre de son.* On est étonné dans des montagnes de voir de grands garçons forts comme des hommes avoir encore la voix aiguë et le menton sans barbe, et

enfans ont une sagacité singuliere pour démêler à travers toutes les singeries de la décence les mauvaises mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du mystere qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, sont autant d'aiguillons à leur curiosité. A la maniere dont on s'y prend, il est clair que ce qu'on feint de leur cacher n'est que pour le leur apprendre; et c'est, de toutes les instructions qu'on leur donne, celle qui leur profite le mieux.

Consultez l'expérience, vous comprendrez à quel point cette méthode insensée accélere l'ouvrage de la nature et ruine le tempérament. C'est ici l'une des principales causes qui font dégénérer les races dans les villes. Les jeunes gens, épuisés

---

de grandes filles, d'ailleurs très formées, n'avoir aucun signe périodique de leur sexe. Différence qui me paroit venir uniquement de ce que, dans la simplicité de leurs mœurs, leur imagination, plus long-temps paisible et calme, fait plus tard fermenter leur sang et rend leur tempérament moins précoce.

de bonne heure, restent petits, foibles, mal faits, vieillissent au lieu de grandir; comme la vigne à qui l'on fait porter du fruit au printemps languit et meurt avant l'automne.

Il faut avoir vécu chez des peuples grossiers et simples pour connoître jusqu'à quel âge une heureuse ignorance y peut prolonger l'innocence des enfans. C'est un spectacle à la fois touchant et risible d'y voir les deux sexes, livrés à la sécurité de leurs cœurs, prolonger dans la fleur de l'âge et de la beauté les jeux naïfs de l'enfance, et montrer par leur familiarité même la pureté de leurs plaisirs. Quand enfin cette aimable jeunesse vient à se marier, les deux époux, se donnant mutuellement les prémices de leur personne, en sont plus chers l'un à l'autre; des multitudes d'enfans sains et robustes deviennent le gage d'une union que rien n'altere et le fruit de la sagesse de leurs premiers ans.

Si l'âge où l'homme acquiert la conscience de son sexe differe autant par l'effet de l'éducation que par l'action de la nature, il suit de là qu'on peut accélérer et retarder

cet

cet âge selon la maniere dont on élevera les enfans ; et si le corps gagne ou perd de la consistance à mesure qu'on retarde ou qu'on accélere ce progrès, il suit aussi que, plus on s'applique à le retarder, plus un jeune homme acquiert de vigueur et de force. Je ne parle encore que des effets purement physiques : on verra bientôt qu'ils ne se bornent pas là.

De ces réflexions je tire la solution de cette question si souvent agitée, s'il convient d'éclairer les enfans de bonne heure sur les objets de leur curiosité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modestes erreurs. Je pense qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre. Premièrement cette curiosité ne leur vient point sans qu'on y ait donné lieu. Il faut donc faire en sorte qu'ils ne l'aient pas. En second lieu, des questions qu'on n'est pas forcé de résoudre n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait : il vaut mieux lui imposer silence que de lui répondre en mentant. Il sera peu surpris de cette loi, si l'on a pris soin de l'y asservir dans les choses indifférentes. Enfin, si l'on prend le parti de répondre, que ce soit

avec la plus grande simplicité, sans mystere, sans embarras, sans sourire. Il y a beaucoup moins de danger à satisfaire la curiosité de l'enfant qu'à l'exciter.

Que vos réponses soient toujours graves, courtes, décidées, et sans jamais paroître hésiter. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles doivent être vraies. On ne peut apprendre aux enfans le danger de mentir aux hommes, sans sentir, de la part des hommes, le danger plus grand de mentir aux enfans. Un seul mensonge avéré du maître à l'éleve ruineroit à jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance absolue sur certaines matieres est peut-être ce qui conviendroit le mieux aux enfans : mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il est impossible de leur cacher toujours. Il faut, ou que leur curiosité ne s'éveille en aucune maniere, ou qu'elle soit satisfaite avant l'âge où elle n'est plus sans danger. Votre conduite avec votre éleve dépend beaucoup, en ceci, de sa situation particuliere, des sociétés qui l'environnent, des circonstances où l'on prévoit qu'il pourra se trou-

ver, etc. Il importe ici de ne rien donner au hasard : et si vous n'êtes pas sûr de lui faire ignorer jusqu'à seize ans la différence des sexes, ayez soin qu'il l'apprenne avant dix.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré, ni qu'on fasse de longs détours, dont ils s'apperçoivent, pour éviter de donner aux choses leur véritable nom. Les bonnes mœurs, en ces matieres, ont toujours beaucoup de simplicité; mais des imaginations souillées par le vice rendent l'oreille délicate et forcent de raffiner sans cesse sur les expressions. Les termes grossiers sont sans conséquence; ce sont les idées lascives qu'il faut écarter.

Quoique la pudeur soit naturelle à l'espece humaine, naturellement les enfans n'en ont point. La pudeur ne naît qu'avec la connoissance du mal : et comment les enfans, qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoissance, auroient-ils le sentiment qui en est l'effet? Leur donner des leçons de pudeur et d'honnêteté, c'est leur apprendre qu'il y a des choses honteuses et déshonnêtes; c'est leur donner un desir secret de

ces choses-là. Tôt ou tard ils en viennent à bout, et la premiere étincelle qui touche à l'imagination accélere à coup sûr l'embrasement des sens. Quiconque rougit est déja coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.

Les enfans n'ont pas les mêmes desirs que les hommes; mais sujets, comme eux, à la mal-propreté qui blesse les sens, ils peuvent de ce seul assujettissement recevoir les mêmes leçons de bienséance. Suivez l'esprit de la nature, qui, plaçant dans les mêmes lieux les organes des plaisirs secrets et ceux des besoins dégoûtans, nous inspire les mêmes soins à différens âges, tantôt par une idée et tantôt par une autre; à l'homme par la modestie, à l'enfant par la propreté.

Je ne vois qu'un bon moyen de conserver aux enfans leur innocence; c'est que tous ceux qui les entourent la respectent et l'aiment. Sans cela, toute la retenue dont on tâche d'user avec eux se dément tôt ou tard; un sourire, un clin-d'œil, un geste échappé, leur disent tout ce qu'on cherche à leur taire; il leur suffit pour

l'apprendre de voir qu'on le leur a voulu cacher. La délicatesse de tours et d'expressions dont se servent entre eux les gens polis, supposant des lumieres que les enfans ne doivent point avoir, est tout-à-fait déplacée avec eux : mais quand on honore vraiment leur simplicité, l'on apprend aisément, en leur parlant, celle des termes qui leur conviennent. Il y a une certaine naïveté de langage qui sied et qui plaît à l'innocence : voilà le vrai ton qui détourne un enfant d'une dangereuse curiosité. En lui parlant simplement de tout, on ne lui laisse pas soupçonner qu'il reste rien de plus à lui dire. En joignant aux mots grossiers les idées déplaisantes qui leur conviennent, on étouffe le premier feu de l'imagination : on ne lui défend pas de prononcer ces mots et d'avoir ces idées ; mais on lui donne, sans qu'il y songe, de la répugnance à les rappeler. Et combien d'embarras cette liberté naïve ne sauve-t-elle point à ceux qui, la tirant de leur propre cœur, disent toujours ce qu'il faut dire, et le disent toujours comme ils l'ont senti !

Comment se font les enfans ? Question embarrassante qui vient assez naturellement aux enfans, et dont la réponse indiscrete ou prudente décide quelquefois de leurs mœurs et de leur santé pour toute leur vie. La maniere la plus courte qu'une mere imagine pour s'en débarrasser sans tromper son fils, est de lui imposer silence. Cela seroit bon, si on l'y eût accoutumé de longue main dans des questions indifférentes, et qu'il ne soupçonnât pas du mystere à ce nouveau ton. Mais rarement elle s'en tient là : *C'est le secret des gens mariés*, lui dira-t-elle ; *de petits garçons ne doivent point être si curieux.* Voilà qui est fort bien pour tirer d'embarras la mere : mais qu'elle sache que, piqué de cet air de mépris, le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le secret des gens mariés, et qu'il ne tardera pas de l'apprendre.

Qu'on me permette de rapporter une réponse bien différente que j'ai entendu faire à la même question, et qui me frappa d'autant plus, qu'elle partoit d'une femme aussi modeste dans ses discours que dans

ses manieres, mais qui savoit au besoin fouler aux pieds, pour le bien de son fils et pour la vertu, la fausse crainte du blâme et les vains propos des plaisans. Il n'y avoit pas long-temps que l'enfant avoit jeté par les urines une petite pierre qui lui avoit déchiré l'uretre ; mais le mal passé étoit oublié. *Maman*, dit le petit étourdi, *comment se font les enfans ? Mon fils*, répond la mere sans hésiter, *les femmes les pissent avec des douleurs qui leur coûtent quelquefois la vie.* Que les fous rient, que les sots soient scandalisés ; mais que les sages cherchent si jamais ils trouveront une réponse plus judicieuse et qui aille mieux à ses fins.

D'abord l'idée d'un besoin naturel et connu de l'enfant détourne celle d'une opération mystérieuse. Les idées accessoires de la douleur et de la mort couvrent celle-là d'un voile de tristesse qui amortit l'imagination et réprime la curiosité : tout porte l'esprit sur les suites de l'accouchement, et non pas sur ses causes. Les infirmités de la nature humaine, des objets dégoûtans, des images de souffrance, voilà

les éclaircissemens où mene cette réponse, si la répugnance qu'elle inspire permet à l'enfant de les demander. Par où l'inquiétude des desirs aura-t-elle occasion de naître dans des entretiens ainsi dirigés ? et cependant vous voyez que la vérité n'a point été altérée, et qu'on n'a point eu besoin d'abuser son éleve au lieu de l'instruire.

Vos enfans lisent; ils prennent dans leurs lectures des connoissances qu'ils n'auroient pas s'ils n'avoient point lu. S'ils étudient, l'imagination s'allume et s'aiguise dans le silence du cabinet. S'ils vivent dans le monde, ils entendent un jargon bizarre, ils voient des exemples dont ils sont frappés: on leur a si bien persuadé qu'ils étoient hommes, que, dans tout ce que font les hommes en leur présence, ils cherchent aussitôt comment cela peut leur convenir: il faut bien que les actions d'autrui leur servent de modele, quand les jugemens d'autrui leur servent de loi. Des domestiques qu'on fait dépendre d'eux, par conséquent intéressés à leur plaire, leur font leur cour aux dépens des bonnes mœurs; des gouvernantes rieuses leur tiennent, à quatre

ans, des propos que la plus effrontée n'oseroit leur tenir à quinze. Bientôt elles oublient ce qu'elles ont dit; mais ils n'oublient pas ce qu'ils ont entendu. Les entretiens polissons préparent les mœurs libertines : le laquais frippon rend l'enfant débauché, et le secret de l'un sert de garant à celui de l'autre.

L'enfant élevé selon son âge est seul. Il ne connoît d'attachemens que ceux de l'habitude ; il aime sa sœur comme sa montre, et son ami comme son chien. Il ne se sent d'aucun sexe, d'aucune espece ; l'homme et la femme lui sont également étrangers ; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils font ni de ce qu'ils disent ; il ne le voit ni ne l'entend, ou n'y fait nulle attention ; leurs discours ne l'intéressent pas plus que leurs exemples : tout cela n'est point fait pour lui. Ce n'est pas une erreur artificieuse qu'on lui donne par cette méthode, c'est l'ignorance de la nature. Le temps vient où la même nature prend soin d'éclairer son éleve ; et c'est alors seulement qu'elle l'a mis en état de profiter sans risque des leçons qu'elle lui donne.

Voilà le principe : le détail des regles n'est pas de mon sujet, et les moyens que je propose en vue d'autres objets servent encore d'exemple pour celui-ci.

Voulez-vous mettre l'ordre et la regle dans les passions naissantes ? étendez l'espace durant lequel elles se développent, afin qu'elles aient le temps de s'arranger à mesure qu'elles naissent. Alors ce n'est pas l'homme qui les ordonne, c'est la nature elle-même ; votre soin n'est que de la laisser arranger son travail. Si votre éleve étoit seul, vous n'auriez rien à faire; mais tout ce qui l'environne enflamme son imagination. Le torrent des préjugés l'entraîne : pour le retenir il faut le pousser en sens contraire. Il faut que le sentiment enchaîne l'imagination, et que la raison fasse taire l'opinion des hommes. La source de toutes les passions est la sensibilité ; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui sent ses rapports doit être affecté quand ces rapports s'altèrent et qu'il en imagine ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à sa nature. Ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment

en vices les passions de tous les êtres bornés, même des anges, s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connussent la nature de tous les êtres pour savoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici donc le sommaire de toute la sagesse humaine dans l'usage des passions. 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme tant dans l'espece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame selon ces rapports.

Mais l'homme est-il maître d'ordonner ses affections selon tels ou tels rapports? Sans doute, s'il est maître de diriger son imagination sur tel ou tel objet ou de lui donner telle ou telle habitude. D'ailleurs il s'agit moins ici de ce qu'un homme peut faire sur lui-même, que de ce que nous pouvons faire sur notre éleve par le choix des circonstances où nous le plaçons. Exposer les moyens propres à le maintenir dans l'ordre de la nature, c'est dire assez comment il en peut sortir.

Tant que sa sensibilité reste bornée à son individu, il n'y a rien de moral dans ses actions ; ce n'est que quand elle com-

mence à s'étendre hors de lui qu'il prend d'abord les sentimens, ensuite les notions du bien et du mal, qui le constituent véritablement homme et partie intégrante de son espece. C'est donc à ce premier point qu'il faut d'abord fixer nos observations.

Elles sont difficiles en ce que, pour les faire, il faut rejeter les exemples qui sont sous nos yeux, et chercher ceux où les développemens successifs se font selon l'ordre de la nature.

Un enfant façonné, poli, civilisé, qui n'attend que la puissance de mettre en œuvre les instructions prématurées qu'il a reçues, ne se trompe jamais sur le moment où cette puissance lui survient. Loin de l'attendre il l'accélere; il donne à son sang une fermentation précoce; il sait quel doit être l'objet de ses desirs long-temps même avant qu'il les éprouve. Ce n'est pas la nature qui l'excite, c'est lui qui la force: elle n'a plus rien à lui apprendre en le faisant homme. Il l'étoit par la pensée long-temps avant de l'être en effet.

La véritable marche de la nature est plus graduelle et plus lente. Peu-à-peu le sang

s'enflamme, les esprits s'élaborent, le tempérament se forme. Le sage ouvrier qui dirige la fabrique a soin de perfectionner tous ses instrumens avant de les mettre en œuvre : une longue inquiétude précede les premiers desirs, une longue ignorance leur donne le change; on desire sans savoir quoi; le sang fermente et s'agite ; une surabondance de vie cherche à s'étendre au dehors. L'œil s'anime et parcourt les autres êtres; on commence à prendre intérêt à ceux qui nous environnent ; on commence à sentir qu'on n'est pas fait pour vivre seul : c'est ainsi que le cœur s'ouvre aux affections humaines et devient capable d'attachement.

Le premier sentiment dont un jeune homme élevé soigneusement est susceptible n'est pas l'amour, c'est l'amitié. Le premier acte de son imagination naissante est de lui apprendre qu'il a des semblables, et l'espece l'affecte avant le sexe. Voilà donc un autre avantage de l'innocence prolongée ; c'est de profiter de la sensibilité naissante pour jeter dans le cœur du jeune adolescent les premieres semen-

ces de l'humanité. Avantage d'autant plus précieux, que c'est le seul temps de la vie où les mêmes soins puissent avoir un vrai succès.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, et livrés aux femmes et à la débauche, étoient inhumains et cruels; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux: leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusoit à tout le reste; ils ne connoissoient ni pitié ni miséricorde; ils auroient sacrifié pere, mere, et l'univers entier, au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité est porté par les premiers mouvemens de la nature vers les passions tendres et affectueuses : son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaillit d'aise quand il revoit son camarade, ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere,

on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite, il voudroit au prix de son sang racheter celui qu'il a versé; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même? au fort de sa fureur une excuse, un mot le désarme; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance ni de la haine; elle est celui de la commisération, de la générosité. Oui, je le soutiens, et je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est à cet âge le plus généreux, le meilleur, le plus aimant et le plus aimable des hommes. On ne vous a jamais rien dit de semblable; je le crois bien : vos philosophes, élevés dans toute la corruption des colleges, n'ont garde de savoir cela.

C'est la foiblesse de l'homme qui le rend sociable; ce sont nos miseres communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien si nous n'étions pas

hommes. Tout attachement est un signe d'insuffisance : si chacun de nous n'avoit nul besoin des autres, il ne songeroit guere à s'unir à eux. Ainsi de notre infirmité même naît notre frêle bonheur. Un être vraiment heureux est un être solitaire : Dieu seul jouit d'un bonheur absolu. Mais qui de nous en a l'idée? Si quelque être imparfait pouvoit se suffire à lui-même, de quoi jouiroit-il selon nous? Il seroit seul, il seroit misérable. Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien puisse aimer quelque chose : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien puisse être heureux.

Il suit de là que nous nous attachons à nos semblables moins par le sentiment de leurs plaisirs que par celui de leurs peines ; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre nature et les garants de leur attachement pour nous. Si nos besoins communs nous unissent par intérêt, nos miseres communes nous unissent par affection. L'aspect d'un homme heureux inspire aux autres moins d'amour que d'envie ; on l'accuseroit volontiers d'usurper un droit qu'il n'a pas en se faisant un bonheur exclusif; et l'amour-

mour-propre souffre encore en nous faisant sentir que cet homme n'a nul besoin de nous. Mais qui est-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit souffrir? Qui est-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ses maux, s'il n'en coûtoit qu'un souhait pour cela? L'imagination nous met à la place du misérable, plutôt qu'à celle de l'homme heureux; on sent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié est douce, parcequ'en se mettant à la place de celui qui souffre, on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amere, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble que l'un nous exempte des maux qu'il souffre, et que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter et nourrir dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvemens de la sensibilité naissante et tourner son caractere vers la bienfaisance et vers la bonté? n'allez point faire germer en lui l'orgueil, la vanité, l'envie, par la trompeuse image du bonheur des hommes;

n'exposez point d'abord à ses yeux la pompe des cours, le faste des palais, l'attrait des spectacles ; ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes assemblées; ne lui montrez l'extérieur de la grande société qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connoisse les hommes, ce n'est pas le former; c'est le corrompre : ce n'est pas l'instruire; c'est le tromper.

Les hommes ne sont naturellement ni rois, ni grands, ni courtisans, ni riches ; tous sont nés nus et pauvres; tous sujets aux miseres de la vie, aux chagrins, aux maux, aux besoins, aux douleurs de toute espece; enfin tous sont condamnés à la mort. Voilà ce qui est vraiment de l'homme; voilà de quoi nul mortel n'est exempt. Commencez donc par étudier de la nature humaine ce qui en est le plus inséparable, ce qui constitue le mieux l'humanité.

A seize ans l'adolescent sait ce que c'est que souffrir, car il a souffert lui-même ; mais à peine sait-il que d'autres êtres souffrent aussi : le voir sans le sentir,

n'est pas le savoir ; et, comme je l'ai dit cent fois, l'enfant, n'imaginant point ce que sentent les autres, ne connoît de maux que les siens : mais quand le premier développement des sens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à se sentir dans ses semblables, à s'émouvoir de leurs plaintes, et à souffrir de leurs douleurs. C'est alors que le triste tableau de l'humanité souffrante doit porter à son cœur le premier attendrissement qu'il ait jamais éprouvé.

Si ce moment n'est pas facile à remarquer dans vos enfans, à qui vous en prenez-vous? Vous les instruisez de si bonne heure à jouer le sentiment, vous leur en apprenez sitôt le langage, que, parlant toujours sur le même ton, ils tournent vos leçons contre vous-même, et ne vous laissent nul moyen de distinguer quand, cessant de mentir, ils commencent à sentir ce qu'ils disent. Mais voyez mon Emile ; à l'âge où je l'ai conduit, il n'a ni senti ni menti. Avant de savoir ce que c'est qu'aimer, il n'a dit à personne, *Je vous aime bien ;* on ne lui a point prescrit la

contenance qu'il devoit prendre en entrant dans la chambre de son pere, de sa mere ou de son gouverneur malade ; on ne lui a point montré l'art d'affecter la tristesse qu'il n'avoit pas. Il n'a feint de pleurer sur la mort de personne ; car il ne sait ce que c'est que mourir. La même insensibilité qu'il a dans le cœur est aussi dans ses manieres. Indifférent à tout, hors à lui-même, comme tous les autres enfans, il ne prend intérêt à personne ; tout ce qui le distingue, est qu'il ne veut point paroître en prendre, et qu'il n'est pas faux comme eux.

Emile, ayant peu réfléchi sur les êtres sensibles, saura tard ce que c'est que souffrir et mourir. Les plaintes et les cris commenceront d'agiter ses entrailles ; l'aspect du sang qui coule lui fera détourner les yeux ; les convulsions d'un animal expirant lui donneront je ne sais quelle angoisse, avant qu'il sache d'où viennent ces nouveaux mouvemens. S'il étoit resté stupide et barbare, il ne les auroit pas ; s'il étoit plus instruit, il en connoîtroit la

source : il a déja trop comparé d'idées pour ne rien sentir, et pas assez pour concevoir qu'il sent.

Ainsi naît la pitié, premier sentiment relatif qui touche le cœur humain, selon l'ordre de la nature. Pour devenir sensible et pitoyable, il faut que l'enfant sache qu'il y a des êtres semblables à lui, qui souffrent ce qu'il a souffert, qui sentent les douleurs qu'il a senties, et d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les sentir aussi. En effet, comment nous laissons-nous émouvoir à la pitié, si ce n'est en nous transportant hors de nous et nous identifiant avec l'animal souffrant ; en quittant, pour ainsi dire, notre être pour prendre le sien ? Nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons qu'il souffre ; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons. Ainsi nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime et commence à le transporter hors de lui.

Pour exciter et nourrir cette sensibilité naissante, pour la guider ou la suivre dans sa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, si ce n'est d'offrir au jeune homme

des objets sur lesquels puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatent, qui l'étendent sur les autres êtres, qui le fassent par-tout retrouver hors de lui; d'écarter avec soin ceux qui le resserrent, le concentrent, et tendent le ressort du moi humain? c'est-à-dire, en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commisération, la bienfaisance, toutes les passions attirantes et douces qui plaisent naturellement aux hommes, et d'empêcher de naître l'envie, la convoitise, la haine, toutes les passions repoussantes et cruelles, qui rendent, pour ainsi dire, la sensibilité non seulement nulle, mais négative, et font le tourment de celui qui les éprouve?

Je crois pouvoir résumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes précises, claires et faciles à saisir.

PREMIERE MAXIME.

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles sont plus apparentes que réelles. Ainsi l'on ne se met pas à la place du riche et du grand auquel on s'attache; même en s'attachant sincèrement, on ne fait que s'approprier une partie de son bien-être. Quelquefois on l'aime dans ses malheurs; mais, tant qu'il prospere, il n'a de véritable ami que celui qui n'est pas la dupe des apparences, et qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré sa prospérité.

On est touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre et pastorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux n'est point empoisonné par l'envie, on s'intéresse à eux véritablement. Pourquoi cela? parcequ'on se sent maître de descendre à cet état de paix et d'inno-

cence, et de jouir de la même félicité : c'est un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il suffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaisir à voir ses ressources, à contempler son propre bien, même quand on n'en veut pas user.

Il suit de là que, pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le sort brillant des autres, il faut le lui montrer par les côtés tristes, il faut le lui faire craindre. Alors, par une conséquence évidente, il doit se frayer une route au bonheur, qui ne soit sur les traces de personne.

DEUXIEME MAXIME.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Je ne connois rien de si beau, de si profond, de si touchant, de si vrai, que ce vers-là.

Pourquoi les rois sont-ils sans pitié pour leurs sujets? c'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches sont-ils si durs envers les pauvres? c'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple? c'est qu'un noble ne sera jamais roturier. Pourquoi les Turcs sont-ils généralement plus humains, plus hospitaliers que nous? c'est que, dans leur gouvernement tout-à-fait arbitraire, la grandeur et la fortune des particuliers étant toujours précaires et chancelantes, ils ne regardent point l'abaissement et la misere comme un état étranger à eux (*a*); chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste. Cette réflexion, qui revient sans cesse dans les romans orientaux, donne à leur lecture je ne sais quoi d'attendrissant que n'a point tout l'apprêt de notre seche morale.

N'accoutumez donc pas votre éleve à re-

(*a*) Cela paroît changer un peu maintenant: les états semblent devenir plus fixes, et les hommes deviennent aussi plus durs.

garder du haut de sa gloire les peines des infortunés, les travaux des misérables, et n'espérez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les considere comme lui étant étrangers. Faites-lui bien comprendre que le sort de ces malheureux peut être le sien, que tous leurs maux sont sous ses pieds, que mille évènemens imprévus et inévitables peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni sur sa naissance, ni sur la santé, ni sur les richesses; montrez-lui toutes les vicissitudes de la fortune; cherchez-lui les exemples toujours trop fréquens de gens qui, d'un état plus élevé que le sien, sont tombés au-dessous de ces malheureux : que ce soit par leur faute ou non, ce n'est pas maintenant de quoi il est question; sait-il seulement ce que c'est que faute? N'empiétez jamais sur l'ordre de ses connoissances, et ne l'éclairez que par les lumieres qui sont à sa portée : il n'a pas besoin d'être fort savant pour sentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre si dans une heure il sera vivant ou mourant; si les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les

dents avant la nuit; si dans un mois il sera riche ou pauvre; si dans un an, peut-être, il ne ramera point sous le nerf de bœuf dans les galeres d'Alger. Sur-tout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme son catéchisme : qu'il voie, qu'il sente les calamités humaines : ébranlez, effrayez son imagination des périls dont tout homme est sans cesse environné; qu'il voie autour de lui tous ces abymes, et qu'à vous les entendre décrire il se presse contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide et poltron, direz-vous. Nous verrons dans la suite; mais, quant à présent, commençons par le rendre humain; voilà sur-tout ce qui nous importe.

TROISIEME MAXIME.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. Le sentiment physique de nos maux est plus borné

qu'il ne semble; mais c'est par la mémoire qui nous en fait sentir la continuité, c'est par l'imagination qui les étend sur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilà, je pense, une des causes qui nous endurcissent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la sensibilité commune dût également nous identifier avec eux. On ne plaint guere un cheval de charretier dans son écurie, parcequ'on ne présume pas qu'en mangeant son foin il songe aux coups qu'il a reçus et aux fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on sache qu'il sera bientôt égorgé, parcequ'on juge qu'il ne prévoit pas son sort. Par extension l'on s'endurcit ainsi sur le sort des hommes; et les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général je juge du prix que chacun met au bonheur de ses semblables par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il est naturel qu'on fasse bon marché du bonheur des gens qu'on méprise. Ne vous étonnez donc plus si les politiques parlent

du peuple avec tant de dédain, ni si la plupart des philosophes affectent de faire l'homme si méchant.

C'est le peuple qui compose le genre humain ; ce qui n'est pas peuple est si peu de chose, que ce n'est pas la peine de le compter. L'homme est le même dans tous les états : si cela est, les états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense, toutes les distinctions civiles disparoissent : il voit les mêmes passions, les mêmes sentimens dans le goujat et dans l'homme illustre ; il n'y discerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté ; et si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, et n'est pas aimable : mais il faut bien que les gens du monde se déguisent ; s'ils se montroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

Il y a, disent encore nos sages, même dose de bonheur et de peine dans tous les états. Maxime aussi funeste qu'insoutenable ; car, si tous sont également heureux, qu'ai-je besoin de m'incommoder pour per-

sonne ? Que chacun reste comme il est : que l'esclave soit maltraité, que l'infirme souffre, que le gueux périsse ; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumération des peines du riche et montrent l'inanité de ses vains plaisirs : quel grossier sophisme ! Les peines du riche ne lui viennent point de son état, mais de lui seul, qui en abuse. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'est point à plaindre, parceque ses maux sont tous son ouvrage, et qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du misérable lui vient des choses, de la rigueur du sort qui s'appesantit sur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puisse ôter le sentiment physique de la fatigue, de l'épuisement, de la faim : le bon esprit ni la sagesse ne servent de rien pour l'exempter des maux de son état. Que gagne Epictete de prévoir que son maître va lui casser la jambe ? la lui casse-t-il moins pour cela ? il a par-dessus son mal le mal de la prévoyance. Quand le peuple seroit aussi sensé que nous le supposons stupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il est ? que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait ? Etu-

diez les gens de cet ordre, vous verrez que, sous un autre langage, ils ont autant d'esprit et plus de bon sens que vous. Respectez donc votre espece; songez qu'elle est composée essentiellement de la collection des peuples; que, quand tous les rois et tous les philosophes en seroient ôtés, il n'y paroîtroit guere, et que les choses n'en iroient pas plus mal. En un mot apprenez à votre éleve à aimer tous les hommes et même ceux qui les déprisent; faites en sorte qu'il ne se place dans aucune classe, mais qu'il se retrouve dans toutes: parlez devant lui du genre humain avec attendrissement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme, ne déshonore point l'homme.

C'est par ces routes et d'autres semblables, bien contraires à celles qui sont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adolescent pour y exciter les premiers mouvemens de la nature, le développer et l'étendre sur ses semblables: à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'intérêt personnel qu'il est possible; sur-tout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point

de ces sentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres; car ces comparaisons ne se font jamais sans quelque impression de haine contre ceux qui nous disputent la préférence, ne fût-ce que dans notre propre estime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un sot: tâchons d'éviter cette alternative. Ces passions si dangereuses naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas; chaque chose a son temps et son lieu; je dis seulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

Voilà l'esprit de la méthode qu'il faut se prescrire. Ici les exemples et les détails sont inutiles, parcequ'ici commence la division presque infinie des caracteres, et que chaque exemple que je donnerois ne conviendroit pas peut-être à un sur cent mille. C'est à cet âge aussi que commence, dans l'habile maître, la véritable fonction de l'observateur et du philosophe qui sait l'art de sonder les cœurs en travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne songe point encore à se contrefaire et ne l'a point encore appris, à chaque objet qu'on lui présente, on voit dans son air, dans ses yeux, dans son geste,

geste, l'impression qu'il en reçoit; on lit sur son visage tous les mouvemens de son ame: à force de les épier on parvient à les prévoir et enfin à les diriger.

On remarque en général que le sang, les blessures, les cris, les gémissemens, l'appareil des opérations douloureuses, et tout ce qui porte aux sens des objets de souffrance, saisit plutôt et plus généralement tous les hommes. L'idée de destruction, étant plus composée, ne frappe pas de même; l'image de la mort touche plus tard et plus foiblement, parceque nul n'a pardevers soi l'expérience de mourir : il faut avoir vu des cadavres pour sentir les angoisses des agonisans. Mais quand une fois cette image s'est bien formée dans notre esprit, il n'y a point de spectacle plus horrible à nos yeux, soit à cause de l'idée de destruction totale qu'elle donne alors par les sens, soit parceque, sachant que ce moment est inévitable pour tous les hommes, on se sent plus vivement affecté d'une situation à laquelle on est sûr de ne pouvoir échapper.

Ces impressions diverses ont leurs modi-

fications, leurs degrés, qui dépendent du caractere particulier de chaque individu et de ses habitudes antérieures : mais elles sont universelles et nul n'en est tout-à-fait exempt. Il en est de plus tardives et de moins générales qui sont plus propres aux ames sensibles; ce sont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la tristesse. Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris et des pleurs; les longs et sourds gémissemens d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché des soupirs; jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage hâve et plombé, d'un œil éteint et qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'ame ne sont rien pour eux: ils sont jugés, la leur ne sent rien; n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être integres et justes, jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être justes, si toutefois un homme peut l'être quand il n'est pas miséricordieux.

Mais ne vous pressez pas de juger les jeunes gens par cette regle, sur-tout ceux qui, ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales, qu'on ne leur a jamais fait éprouver: car, encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoissent; et cette apparente insensibilité, qui ne vient que d'ignorance, se change bientôt en attendrissement, quand ils commencent à sentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoissoient pas. Pour mon Emile, s'il a eu de la simplicité et du bon sens dans son enfance, je suis bien sûr qu'il aura de l'ame et de la sensibilité dans sa jeunesse ; car la vérité des sentimens tient beaucoup à la justesse des idées.

Mais pourquoi le rappeler ici? Plus d'un lecteur me reprochera sans doute l'oubli de mes premieres résolutions et du bonheur constant que j'avois promis à mon éleve. Des malheureux, des mourans, des spectacles de douleur et de misere! Quel bonheur! quelle jouissance pour un jeune cœur qui naît à la vie! son triste instituteur, qui lui destinoit une éducation

si douce, ne le fait naître que pour souffrir. Voilà ce qu'on dira. Que m'importe? j'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Est-ce ma faute si, toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité?

Prenons deux jeunes gens sortant de la premiere éducation, et entrant dans le monde par deux portes directement opposées. L'un monte tout-à-coup sur l'Olympe et se répand dans la plus brillante société; on le mene à la cour, chez les grands, chez les riches, chez les jolies femmes. Je le suppose fêté par-tout, et je n'examine pas l'effet de cet accueil sur sa raison; je suppose qu'elle y résiste. Les plaisirs volent au devant de lui, tous les jours de nouveaux objets l'amusent, il se livre à tout avec un intérêt qui vous séduit. Vous le voyez attentif, empressé, curieux; sa premiere admiration vous frappe: vous l'estimez content; mais voyez l'état de son ame: vous croyez qu'il jouit; moi je crois qu'il souffre.

Qu'apperçoit-il d'abord en ouvrant les yeux? Des multitudes de prétendus biens,

qu'il ne connoissoit pas, et dont la plupart, n'étant qu'un moment à sa portée, ne semblent se montrer à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promene-t-il dans un palais? vous voyez, à son inquiete curiosité, qu'il se demande pourquoi sa maison paternelle n'est pas ainsi. Toutes ses questions vous disent qu'il se compare sans cesse au maître de cette maison; et tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallele aiguise sa vanité en la révoltant. S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en secret contre l'avarice de ses parens. Est-il plus paré qu'un autre? il a la douleur de voir cet autre l'effacer ou par sa naissance ou par son esprit, et toute sa dorure humiliée devant un simple habit de drap. Brille-t-il seul dans une assemblée? s'éleve-t-il sur la pointe du pied pour être mieux vu? Qui est-ce qui n'a pas une disposition secrete à rabaisser l'air superbe et vain d'un jeune fat? Tout s'unit bientôt comme de concert; les regards inquiétans d'un homme grave, les mots railleurs d'un caustique, ne tardent pas d'arriver jusqu'à

lui ; et, ne fût-il dédaigné que d'un seul homme, le mépris de cet homme empoisonne à l'instant les applaudissemens des autres.

Donnons-lui tout ; prodiguons-lui les agrémens, le mérite ; qu'il soit bien fait, plein d'esprit, aimable : il sera recherché des femmes ; mais en le recherchant, avant qu'il les aime, elles le rendront plutôt fou qu'amoureux : il aura des bonnes fortunes ; mais il n'aura ni transports ni passion pour les goûter. Ses desirs, toujours prévenus, n'ayant jamais le temps de naître au sein des plaisirs, il ne sent que l'ennui de la gêne : le sexe fait pour le bonheur du sien le dégoûte et le rassasie même avant qu'il le connoisse ; s'il continue à le voir, ce n'est plus que par vanité ; et, quand il s'y attacheroit par un goût véritable, il ne sera pas seul jeune, seul brillant, seul aimable, et ne trouvera pas toujours dans ses maîtresses des prodiges de fidélité.

Je ne dis rien des tracasseries, des trahisons, des noirceurs, des repentirs de toute espece inséparables d'une pareille vie. L'expérience du monde en dégoûte,

on le sait; je ne parle que des ennuis attachés à la premiere illusion.

Quel contraste pour celui qui, renfermé jusqu'ici dans le sein de sa famille et de ses amis, s'est vu l'unique objet de toutes leurs attentions, d'entrer tout-à-coup dans un ordre de choses où il est compté pour si peu; de se trouver comme noyé dans une sphere étrangere, lui qui fit long-temps le centre de la sienne! Que d'affronts, que d'humiliations ne faut-il pas qu'il essuie avant de perdre parmi les inconnus les préjugés de son importance pris et nourris parmi les siens! Enfant, tout lui cédoit, tout s'empressoit autour de lui : jeune homme, il faut qu'il cede à tout le monde; ou, pour peu qu'il s'oublie et conserve ses anciens airs, que de dures leçons vont le faire rentrer en lui-même! L'habitude d'obtenir aisément les objets de ses desirs le porte à beaucoup desirer et lui fait sentir des privations continuelles. Tout ce qui le flatte le tente; tout ce que d'autres ont il voudroit l'avoir; il convoite tout, il porte envie à tout le monde, il voudroit dominer par-tout; la vanité le ronge, l'ardeur des

desirs effrénés enflamme son jeune cœur ; la jalousie et la haine y naissent avec eux; toutes les passions dévorantes y prennent à la fois leur essor ; il en porte l'agitation dans le tumulte du monde ; il la rapporte avec lui tous les soirs ; il rentre mécontent de lui et des autres ; il s'endort plein de mille vains projets, troublé de mille fantaisies ; et son orgueil lui peint jusques dans ses songes les chimériques biens dont le desir le tourmente et qu'il ne possédera de sa vie. Voilà votre éleve : voyons le mien.

Si le premier spectacle qui le frappe est un objet de tristesse, le premier retour sur lui-même est un sentiment de plaisir. En voyant de combien de maux il est exempt, il se sent plus heureux qu'il ne pensoit l'être. Il partage les peines de ses semblables ; mais ce partage est volontaire et doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux et du bonheur qui l'en exempte ; il se sent dans cet état de force qui nous étend au-delà de nous et nous fait porter ailleurs l'activité superflue à notre bien-être. Pour plaindre le mal d'autrui,

sans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert, ou qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent; mais tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi. Or si, tous étant assujettis aux miseres de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commisération doit être un sentiment très doux, puisqu'elle dépose en notre faveur; et qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux, puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences: nous le supposons où il est le moins; nous le cherchons où il ne sauroit être. La gaieté n'en est qu'un signe très équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné qui cherche à donner le change aux autres et à s'étourdir lui-même. Ces gens si rians, si ouverts, si sereins dans un cercle, sont presque tous tristes et grondeurs chez eux, et leurs domestiques portent la peine de l'amusement

qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai ni folâtre; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guere et ne rit guere; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts et l'ennui. Mais mélancolie est amie de la volupté : l'attendrissement et les larmes accompagnent les plus douces jouissances, et l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude et la variété des amusemens paroît contribuer au bonheur, si l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuse; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame consiste dans une modération de jouissance qui laisse peu de prise au desir et au dégoût. L'inquiétude des desirs produit la curiosité, l'inconstance; le vuide des turbulens plaisirs produit l'ennui. On ne s'ennuie jamais de son état quand on n'en connoît point de

plus agréable. De tous les hommes du monde, les sauvages sont les moins curieux et les moins ennuyés ; tout leur est indifférent : ils ne jouissent pas des choses, mais d'eux ; ils passent leur vie à ne rien faire, et ne s'ennuient jamais.

L'homme du monde est tout entier dans son masque. N'étant presque jamais en lui-même, il y est toujours étranger, et mal à son aise quand il est forcé d'y rentrer. Ce qu'il est n'est rien, ce qu'il paroît est tout pour lui.

Je ne puis m'empêcher de me représenter sur le visage du jeune homme dont j'ai parlé ci-devant, je ne sais quoi d'impertinent, de doucereux, d'affecté, qui déplaît, qui rebute les gens unis ; et sur celui du mien, une physionomie intéressante et simple, qui montre le contentement, la véritable sérénité de l'ame, qui inspire l'estime, la confiance, et qui semble n'attendre que l'épanchement de l'amitié pour donner la sienne à ceux qui l'approchent. On croit que la physionomie n'est qu'un simple développement de traits déja marqués par la nature. Pour moi, je pense-

rois qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former et prendre de la physionomie par l'impression fréquente et habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain; et, quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laisser des impressions durables. Voilà comment je conçois que la physionomie annonce le caractere, et qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.

Un enfant n'a que deux affections bien marquées, la joie et la douleur; il rit ou il pleure; les intermédiaires ne sont rien pour lui; sans cesse il passe de l'un de ces mouvemens à l'autre. Cette alternative continuelle empêche qu'ils ne fassent sur son visage aucune impression constante, et qu'il ne prenne de la physionomie: mais dans l'âge où, devenu plus sensible, il est plus vivement ou plus constamment affecté, les impressions plus profondes lais-

sent des traces plus difficiles à détruire; et de l'état habituel de l'ame résulte un arrangement de traits que le temps rend ineffaçable. Cependant il n'est pas rare de voir des hommes changer de physionomie à différens âges. J'en ai vu plusieurs dans ce cas; et j'ai toujours trouvé que ceux que j'avois pu bien observer et suivre, avoient aussi changé de passions habituelles. Cette seule observation bien confirmée me paroîtroit décisive, et n'est pas déplacée dans un traité d'éducation où il importe d'apprendre à juger des mouvemens de l'ame par les signes extérieurs.

Je ne sais si, pour n'avoir pas appris à imiter des manieres de convention et feindre des sentimens qu'il n'a pas, mon jeune homme sera moins aimable; ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici: je sais seulement qu'il sera plus aimant; et j'ai bien de la peine à croire que celui qui n'aime que lui puisse assez bien se déguiser pour plaire autant que celui qui tire de son attachement pour les autres un nouveau sentiment de bonheur. Mais, quant à ce sentiment même, je crois en avoir assez dit pour guider sur ce

point un lecteur raisonnable et montrer que je ne me suis pas contredit.

Je reviens donc à ma méthode et je dis: Quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des spectacles qui les retiennent, et non des spectacles qui les excitent: donnez le change à leur imagination naissante par des objets qui, loin d'enflammer leurs sens, en répriment l'activité. Eloignez-les des grandes villes, où la parure et l'immodestie des femmes hâte et prévient les leçons de la nature, où tout présente à leurs yeux des plaisirs qu'ils ne doivent connoître que quand ils sauront les choisir. Ramenez-les dans leurs premieres habitations, où la simplicité champêtre laisse les passions de leur âge se développer moins rapidement; ou si leur goût pour les arts les attache encore à la ville, prévenez en eux par ce goût même une dangereuse oisiveté. Choisissez avec soin leurs sociétés, leurs occupations, leurs plaisirs: ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modestes, qui les remuent sans les séduire, et qui nourrissent leur sensibilité sans émouvoir leurs sens. Songez aussi qu'il y a par-tout

quelques excès à craindre et que les passions immodérées font toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre éleve un garde-malade, un frere de la charité, d'affliger ses regards par des objets continuels de douleurs et de souffrances, de le promener d'infirme en infirme, d'hôpital en hôpital, et de la greve aux prisons : il faut le toucher et non l'endurcir à l'aspect des miseres humaines. Long-temps frappé des mêmes spectacles, on n'en sent plus les impressions; l'habitude accoutume à tout ; ce qu'on voit trop on ne l'imagine plus, et ce n'est que l'imagination qui nous fait sentir les maux d'autrui : c'est ainsi qu'à force de voir mourir et souffrir, les prêtres et les médecins deviennent impitoyables. Que votre éleve connoisse donc le sort de l'homme et les miseres de ses semblables; mais qu'il n'en soit pas trop souvent le témoin. Un seul objet bien choisi, et montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendrissement et de réflexions. Ce n'est pas tant ce qu'il voit, que son retour sur ce qu'il a vu, qui détermine le jugement

qu'il en porte; et l'impression durable qu'il reçoit d'un objet lui vient moins de l'objet même, que du point de vue sous lequel on le porte à se le rappeler. C'est ainsi qu'en ménageant les exemples, les leçons, les images, vous émousserez long-temps l'aiguillon des sens, et donnerez le change à la nature en suivant ses propres directions.

A mesure qu'il acquiert des lumieres, choisissez des idées qui s'y rapportent; à mesure que ses desirs s'allument, choisissez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux militaire, qui s'est distingué par ses mœurs autant que par son courage, m'a raconté que, dans sa premiere jeunesse, son pere, homme de sens, mais très dévot, voyant son tempérament naissant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir; mais enfin, malgré tous ses soins, le sentant prêt à lui échapper, il s'avisa de le mener dans un hôpital de vérolés, et, sans le prévenir de rien, le fit entrer dans une salle où une troupe de ces malheureux expioient par un traitement effroyable le désordre qui les y avoit exposés. A ce hideux aspect,

aspect, qui révoltoit à la fois tous les sens, le jeune homme faillit à se trouver mal. *Va, misérable débauché*, lui dit alors le pere d'un ton véhément, *suis le vil penchant qui t'entraîne; bientôt tu seras trop heureux d'être admis dans cette salle, où, victime des plus infâmes douleurs, tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort.*

Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impression qui ne s'effaça jamais. Condamné par son état à passer sa jeunesse dans des garnisons, il aima mieux essuyer toutes les railleries de ses camarades, que d'imiter leur libertinage. *J'ai été homme*, me dit-il, *j'ai eu des foiblesses; mais parvenu jusqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique sans horreur.* Maître, peu de discours; mais apprenez à choisir les lieux, les temps, les personnes; puis donnez toutes vos leçons en exemples, et soyez sûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance est peu de chose: le mal qui s'y glisse n'est point sans remede, et le bien qui s'y fait peut venir plus tard. Mais il n'en est pas ainsi du premier

âge où l'homme commence véritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais assez pour l'usage qu'on en doit faire, et son importance exige une attention sans relâche : voilà pourquoi j'insiste sur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture est de tout retarder tant qu'il est possible. Rendez les progrès lents et sûrs; empêchez que l'adolescent ne devienne homme au moment où rien ne lui reste à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les esprits destinés à donner du baume au sang et de la force aux fibres se forment et s'élaborent. Si vous leur faites prendre un cours différent et que ce qui est destiné à perfectionner un individu serve à la formation d'un autre, tous deux restent dans un état de foiblesse, et l'ouvrage de la nature demeure imparfait. Les opérations de l'esprit se sentent à leur tour de cette altération; et l'ame, aussi débile que le corps, n'a que des fonctions foibles et languissantes. Les membres gros et robustes ne font ni le courage ni le génie ; et je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes

de la communication des deux substances sont mal disposés. Mais, quelque bien disposés qu'ils puissent être, ils agiront toujours foiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un sang épuisé, appauvri et dépourvu de cette substance qui donne de la force et du jeu à tous les ressorts de la machine. Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; et c'est sans doute une des raisons pourquoi les peuples qui ont des mœurs surpassent ordinairement en bon sens et en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse; mais ces grandes et nobles fonctions de sagesse et de raison qui distinguent et honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins véritablement utiles, ne se trouvent guere que dans les premiers.

Les maîtres se plaignent que le feu de cet âge rend la jeunesse indisciplinable, et je le

vois : mais n'est-ce pas leur faute? Sitôt qu'ils ont laissé prendre à ce feu son cours par les sens, ignorent-ils qu'on ne peut pas lui en donner un autre? Les longs et froids sermons d'un pédant affaceront-ils dans l'esprit de son élève l'image des plaisirs qu'il a conçus? Banniront-ils de son cœur les desirs qui le tourmentent? Amortiront-ils l'ardeur d'un tempérament dont il sait l'usage? Ne s'irritera-t-il pas contre les obstacles qui s'opposent au seul bonheur dont il ait l'idée? Et, dans la dure loi qu'on lui prescrit sans pouvoir la lui faire entendre, que verra-t-il, sinon le caprice et la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter? Est-il étrange qu'il se mutine et le haïsse à son tour?

Je conçois bien qu'en se rendant facile on peut se rendre plus supportable et conserver une apparente autorité. Mais je ne vois pas trop à quoi sert l'autorité qu'on ne garde sur son élève qu'en fomentant les vices qu'elle devroit réprimer; c'est comme si, pour calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faisoit sauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adolescence soit un

obstacle à l'éducation, c'est par lui qu'elle se consomme et s'acheve; c'est lui qui vous donne une prise sur le cœur d'un jeune homme, quand il cesse d'être moins fort que vous. Ses premieres affections sont les rênes avec lesquelles vous dirigez tous ses mouvemens : il étoit libre, et je le vois asservi. Tant qu'il n'aimoit rien, il ne dépendoit que de lui-même et de ses besoins; sitôt qu'il aime, il dépend de ses attachemens. Ainsi se forment les premiers liens qui l'unissent à son espece. En dirigeant sur elle sa sensibilité naissante, ne croyez pas qu'elle embrassera d'abord tous les hommes, et que ce mot de genre humain signifiera pour lui quelque chose. Non, cette sensibilité se bornera premièrement à ses semblables; et ses semblables ne seront point pour lui des inconnus, mais ceux avec lesquels il a des liaisons, ceux que l'habitude lui a rendus chers ou nécessaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manieres de penser et de sentir communes, ceux qu'il voit exposés aux peines qu'il a souffertes et sensibles aux plaisirs qu'il a goûtés, ceux en un mot en qui l'identité

de nature plus manifestée lui donne une plus grande disposition à s'aimer. Ce ne sera qu'après avoir cultivé son naturel en mille manieres, après bien des réflexions sur ses propres sentimens et sur ceux qu'il observera dans les autres, qu'il pourra parvenir à généraliser ses notions individuelles sous l'idée abstraite d'humanité, et joindre à ses affections particulieres celles qui peuvent l'identifier avec son espece.

En devenant capable d'attachement, il devient sensible à celui des autres (*a*), et par là même attentif aux signes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir sur lui? Que de chaînes vous avez mises autour de son cœur avant qu'il s'en aperçût! Que ne sentira-t-il pas quand, ouvrant les yeux sur lui-même, il

---

(*a*) L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié. Elle est un échange, un contrat comme les autres; mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'*ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ame est très sûrement un fourbe; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

verra ce que vous avez fait pour lui; quand il pourra se comparer aux autres jeunes gens de son âge, et vous comparer aux autres gouverneurs! Je dis quand il le verra mais gardez-vous de le lui dire; si vous le lui dites, il ne le verra plus. Si vous exigez de lui de l'obéissance en retour des soins que vous lui avez rendus, il croira que vous l'avez surpris: il se dira qu'en feignant de l'obliger gratuitement, vous avez prétendu le charger d'une dette et le lier par un contrat auquel il n'a point consenti. En vain vous ajouterez que ce que vous exigez de lui n'est que pour lui-même : vous exigez enfin, et vous exigez en vertu de ce que vous avez fait sans son aveu. Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, et se trouve enrôlé malgré lui, vous criez à l'injustice : n'êtes-vous pas plus injuste encore de demander à votre éleve le prix des soins qu'il n'a point acceptés ?

L'ingratitude seroit plus rare si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'est un sentiment si naturel! L'ingratitude n'est

pas dans le cœur de l'homme, mais l'intérêt y est : il y a moins d'obligés ingrats que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai sur le prix : mais si vous feignez de donner pour vendre ensuite à votre mot, vous usez de fraude : c'est d'être gratuits qui les rend inestimables. Le cœur ne reçoit de lois que de lui-même ; en voulant l'enchaîner on le dégage ; on l'enchaîne en le laissant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poisson vient et reste autour de lui sans défiance ; mais quand, pris à l'hameçon caché sous l'appât, il sent retirer la ligne, il tâche de s'enfuir. Le pêcheur est-il le bienfaiteur, le poisson est-il l'ingrat? Voit-on jamais qu'un homme oublié par son bienfaiteur l'oublie ? au contraire, il en parle toujours avec plaisir, il n'y songe point sans attendrissement : s'il trouve occasion de lui montrer par quelque service inattendu qu'il se ressouvient des siens, avec quel contentement intérieur il satisfait alors sa gratitude ! avec quelle douce joie il se fait reconnoître ! avec quel transport il lui dit : Mon tour est venu !... Voilà vrai-

ment la voix de la nature ; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoissance est un sentiment naturel, et que vous n'en détruisiez pas l'effet par votre faute, assurez-vous que votre éleve, commençant à voir le prix de vos soins, y sera sensible, pourvu que vous ne les ayez point mis vous-même à prix ; et qu'ils vous donneront dans son cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais, avant de vous être bien assuré de cet avantage, gardez de vous l'ôter en vous faisant valoir auprès de lui. Lui vanter vos services, c'est les lui rendre insupportables ; les oublier, c'est l'en faire souvenir. Jusqu'à ce qu'il soit temps de le traiter en homme, qu'il ne soit jamais question de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il se doit. Pour le rendre docile laissez-lui toute sa liberté, dérobez-vous pour qu'il vous cherche, élevez son ame au noble sentiment de la reconnoissance, en ne lui parlant jamais que de son intérêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît que ce qu'on faisoit étoit pour son bien, avant qu'il fût en état de l'entendre ; dans ce discours il n'eût

vu que votre dépendance, et il ne vous eût pris que pour son valet. Mais maintenant qu'il commence à sentir ce que c'est qu'aimer, il sent aussi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime ; et, dans le zele qui vous fait occuper de lui sans cesse, il ne voit plus l'attachement d'un esclave, mais l'affection d'un ami. Or rien n'a tant de poids sur le cœur humain que la voix de l'amitié bien reconnue ; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe, mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on résiste à ses conseils, mais jamais on ne les méprise.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral : nous venons de faire un second pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu, j'essaierois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élevent les premieres voix de la conscience, et comment des sentimens d'amour et de haine naissent les premieres notions du bien et du mal. Je ferois voir que *justice* et *bonté* ne sont point seulement des mots abstraits, de purs êtres moraux formés par l'entende-

ment, mais de véritables affections de l'ame éclairée par la raison, et qui ne sont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives; que, par la raison seule, indépendamment de la conscience, on ne peut établir aucune loi naturelle; et que tout le droit de la nature n'est qu'une chimere, s'il n'est fondé sur un besoin naturel au cœur humain (*a*). Mais je songe que je

(*a*) Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agisse avec nous n'a de vrai fondement que la conscience et le sentiment; car où est la raison précise d'agir étant moi comme si j'étois un autre, sur-tout quand je suis moralement sûr de ne jamais me trouver dans le même cas? et qui me répondra qu'en suivant bien fidèlement cette maxime, j'obtiendrai qu'on la suive de même avec moi? Le méchant tire avantage de la probité du juste et de sa propre injustice; il est bien aise que tout le monde soit juste excepté lui. Cet accord-là, quoi qu'on en dise, n'est pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une ame expansive m'identifie avec mon semblable et que je me sens pour ainsi dire en lui, c'est pour ne pas souffrir que je ne veux pas qu'il souffre; je m'intéresse à lui pour l'amour de moi, et la raison du précepte est dans la nature elle-

n'ai point à faire ici des traités de métaphysique et de morale, ni des cours d'étude d'aucune espece ; il me suffit de marquer l'ordre et le progrès de nos sentimens et de nos connoissances, relativement à notre constitution. D'autres démontreront peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici.

Mon Emile n'ayant jusqu'à présent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette sur ses semblables le porte à se comparer avec eux; et le premier sentiment qu'excite en lui cette comparaison est de desirer la premiere place. Voilà le point où l'amour de soi se change en amour-propre et où commencent à naître toutes les passions qui tiennent à celle-là. Mais, pour décider si celles de ces passions

---

même, qui m'inspire le desir de mon bien-être en quelque lieu que je me sente exister. D'où je conclus qu'il n'est pas vrai que les préceptes de la loi naturelle soient fondés sur la raison seule ; ils ont une base plus solide et plus sûre. L'amour des hommes dérivé de l'amour de soi est le principe de la justice humaine. Le sommaire de toute la morale est donné dans l'évangile par celui de la loi.

qui domineront dans son caractere seront humaines et douces, ou cruelles et mal-faisantes, si ce seront des passions de bienfaisance et de commisération, ou d'envie et de convoitise, il faut savoir à quelle place il se sentira parmi les hommes, et quels genres d'obstacles il pourra croire avoir à vaincre pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'espece, il faut maintenant les lui montrer par leurs différences. Ici vient la mesure de l'inégalité naturelle et civile, et le tableau de tout l'ordre social.

Il faut étudier la société par les hommes, et les hommes par la société : ceux qui voudront traiter séparément la politique et la morale n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés et quelles passions en doivent naître : on voit que c'est réciproquement par le progrès des passions que ces relations se multiplient et se res-

serrent. C'est moins la force des bras que la modération des cœurs qui rend les hommes indépendans et libres. Quiconque desire peu de choses tient à peu de gens: mais, confondant toujours nos vains desirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes et n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.

Il y a dans l'état de nature une égalité de fait réelle et indestructible, parcequ'il est impossible dans cet état que la seule différence d'homme à homme soit assez grande pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimérique et vaine, parceque les moyens destinés à la maintenir servent eux-mêmes à la détruire, et que la force publique ajoutée au plus fort pour opprimer le foible, rompt l'espece d'équilibre que la nature avoit mis entre eux (*a*). De cette

(*a*) L'esprit universel des lois de tous les pays est de favoriser toujours le fort contre le foible, et celui qui a contre celui qui n'a rien: cet inconvénient est inévitable et il est sans exception.

première contradiction découlent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil entre l'apparence et la réalité. Toujours la multitude sera sacrifiée au petit nombre et l'intérêt public à l'intérêt particulier; toujours ces noms spécieux de justice et de subordination serviront d'instrumens à la violence et d'armes à l'iniquité : d'où il suit que les ordres distingués qui se prétendent utiles aux autres ne sont en effet utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres; par où l'on doit juger de la considération qui leur est due selon la justice et selon la raison. Reste à voir si le rang qu'ils se sont donné est plus favorable au bonheur de ceux qui l'occupent, pour savoir quel jugement chacun de nous doit porter de son propre sort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe : mais pour la bien faire il faut commencer par connoître le cœur humain.

S'il ne s'agissoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par son masque, on n'auroit pas besoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reste : mais, puisque le masque n'est pas l'homme, et

qu'il ne faut pas que son vernis les séduise; en leur peignant les hommes, peignez-les-leur tels qu'ils sont; non pas afin qu'ils les haïssent, mais afin qu'ils les plaignent et ne leur veuillent pas ressembler. C'est, à mon gré, le sentiment le mieux entendu que l'homme puisse avoir sur son espece.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route opposée à celle que nous avons suivie jusqu'à présent, et d'instruire plutôt le jeune homme par l'expérience d'autrui que par la sienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine; mais si, respecté d'eux, il les voit se tromper mutuellement, il en aura pitié. Le spectacle du monde, disoit Pythagore, ressemble à celui des jeux olympiques : les uns y tiennent boutique et ne songent qu'à leur profit : les autres y paient de leur personne et cherchent la gloire : d'autres se contentent de voir les jeux; ceux-ci ne sont pas les pires.

Je voudrois qu'on choisît tellement les sociétés d'un jeune homme, qu'il pensât bien de ceux qui vivent avec lui, et qu'on lui

lui apprît à si bien connoître le monde, qu'il pensât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il sache que l'homme est naturellement bon, qu'il le sente, qu'il juge de son prochain par lui-même ; mais qu'il voie comment la société déprave et pervertit les hommes ; qu'il trouve dans leurs préjugés la source de tous leurs vices ; qu'il soit porté à estimer chaque individu, mais qu'il méprise la multitude ; qu'il voie que tous les hommes portent à-peu-près le même masque, mais qu'il sache aussi qu'il y a des visages plus beaux que le masque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ses inconvéniens et n'est pas facile dans la pratique ; car, s'il devient observateur de trop bonne heure, si vous l'exercez à épier de trop près les actions d'autrui, vous le rendrez médisant et satyrique, décisif et prompt à juger : il se fera plaisir de chercher à tout de sinistres interprétations, et à ne voir en bien rien même de ce qui est bien. Il s'accoutumera du moins au spectacle du vice, et à voir les méchans sans horreur, comme on s'accoutume à

voir les malheureux sans pitié. Bientôt la perversité générale lui servira moins de leçon que d'exemple : il se dira que si l'homme est ainsi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que si vous voulez l'instruire par principes et lui faire connoître avec la nature du cœur humain l'application des causes externes qui tournent nos penchans en vices; en le transportant ainsi tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels, vous employez une métaphysique qu'il n'est point en état de comprendre; vous retombez dans l'inconvénient, évité si soigneusement jusqu'ici, de lui donner des leçons qui ressemblent à des leçons, de substituer dans son esprit l'expérience et l'autorité du maître à sa propre expérience et au progrès de sa raison.

Pour lever à la fois ces deux obstacles et pour mettre le cœur humain à sa portée sans risquer de gâter le sien, je voudrois lui montrer les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres temps ou dans d'autres lieux, et de sorte qu'il pût voir la scene sans jamais y pouvoir agir. Voilà le

moment de l'histoire; c'est par elle qu'il lira dans les cœurs sans les leçons de la philosophie; c'est par elle qu'il les verra, simple spectateur, sans intérêt et sans passion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accusateur.

Pour connoître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler; ils montrent leurs discours et cachent leurs actions : mais dans l'histoire elles sont dévoilées, et on les juge sur les faits. Leurs propos mêmes aident à les apprécier; car, comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent, on voit à la fois ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent paroître : plus ils se déguisent, mieux on les connoît.

Malheureusement cette étude a ses dangers, ses inconvéniens de plus d'une espece. Il est difficile de se mettre dans un point de vue d'où l'on puisse juger ses semblables avec équité. Un des grands vices de l'histoire est qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons : comme elle n'est intéressante que par les révolutions, les catastrophes, tant qu'un peuple croît et

prospere dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins ou les laisse prendre part aux siennes; elle ne l'illustre que quand il est déja sur son déclin : toutes nos histoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent; ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient; ils sont assez heureux et assez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : et en effet nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui se conduisent le mieux sont ceux dont on parle le moins. Nous ne savons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célebres, les bons sont oubliés ou tournés en ridicule; et voilà comment l'histoire, ainsi que la philosophie, calomnie sans cesse le genre humain.

De plus il s'en faut bien que les faits décrits dans l'histoire ne soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés : ils changent de forme dans la tête de

l'historien, ils se moulent sur ses intérêts, ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui sait mettre exactement le lecteur au lieu de la scene, pour voir un évènement tel qu'il s'est passé ? L'ignorance ou la partialité déguisent tout. Sans altérer même un trait historique, en étendant ou resserrant des circonstances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même, et pourtant rien n'aura changé que l'œil du spectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faisant voir tout autrement qu'il n'est arrivé ? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de poussiere élevé par le vent, ont décidé de l'évènement d'un combat sans que personne s'en soit apperçu ! Cela empêche-t-il que l'historien ne vous dise la cause de la défaite ou de la victoire avec autant d'assurance que s'il eût été par-tout ? Or que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raison m'en reste inconnue ? et quelles leçons puis-je tirer

d'un évènement dont j'ignore la vraie cause? L'historien m'en donne une, mais il la controuve ; et la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'est qu'un art de conjecturer, l'art de choisir entre plusieurs mensonges celui qui ressemble le mieux à la vérité.

N'avez-vous jamais lu Cléopatre ou Cassandre, ou d'autres livres de cette espece? L'auteur choisit un évènement connu; puis, l'accommodant à ses vues, l'ornant de détails de son invention, de personnages qui n'ont jamais existé et de portraits imaginaires, entasse fictions sur fictions pour rendre sa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces romans et vos histoires, si ce n'est que le romancier se livre davantage à sa propre imagination, et que l'historien s'asservit plus à celle d'autrui: à quoi j'ajouterai, si l'on veut, que le premier se propose un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne se soucie guere.

On me dira que la fidélité de l'histoire intéresse moins que la vérité des mœurs et des caracteres; pourvu que le cœur humain soit bien peint, il importe peu que les évè-

nemens soient fidèlement rapportés ; car, après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans? On a raison, si les portraits sont bien rendus d'après nature ; mais si la plupart n'ont leur modele que dans l'imagination de l'historien, n'est-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, et rendre à l'autorité des écrivains ce qu'on veut ôter à celle du maître ? Si mon éleve ne doit voir que des tableaux de fantaisie, j'aime mieux qu'ils soient tracés de ma main que d'une autre ; ils lui seront du moins mieux appropriés.

Les pires historiens pour un jeune homme sont ceux qui jugent. Les faits, et qu'il juge lui-même ; c'est ainsi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par l'œil d'un autre ; et quand cet œil lui manque il ne voit plus rien.

Je laisse à part l'histoire moderne, non seulement parcequ'elle n'a plus de physionomie et que nos hommes se ressemblent tous, mais parceque nos historiens, uniquement attentifs à briller, ne songent

qu'à faire des portraits fortement coloriés, et qui souvent ne représentent rien (*a*). Généralement les anciens font moins de portraits, mettent moins d'esprit et plus de sens dans leurs jugemens; encore y a-t-il entre eux un grand choix à faire, et il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Salluste; Tacite est le livre des vieillards, les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir sonder les profondeurs; il faut savoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La philosophie en maximes ne convient qu'à l'expérience. La jeunesse ne doit rien généraliser; toute son instruction doit être en regles particulieres.

(*a*) Voyez Davila, Guicciardin, Strada, Solis, Machiavel, et quelquefois de Thou lui-même. Vertot est presque le seul qui savoit peindre sans faire de portraits.

Thucydide est, à mon gré, le vrai modele des historiens. Il rapporte les faits sans les juger; mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du lecteur; loin de s'interposer entre les évènemens et les lecteurs, il se dérobe; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre, et l'on ne voit presque dans ses récits que la chose du monde la moins instructive, savoir des combats. La retraite des dix mille et les commentaires de César ont à-peu-près la même sagesse et le même défaut. Le bon Hérodote, sans portraits, sans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéresser et de plaire, seroit peut-être le meilleur des historiens, si ces mêmes détails ne dégénéroient souvent en simplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeunesse qu'à le former: il faut déja du discernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Live, son tour viendra; mais il est politique, il est rhéteur; il est tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'histoire en général est défectueuse, en ce qu'elle ne tient registre que de faits sensibles et marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates; mais les causes lentes et progressives de ces faits, lesquelles ne peuvent s'assigner de même, restent toujours inconnues. On trouve souvent dans une bataille gagnée ou perdue la raison d'une révolution qui, même avant cette bataille, étoit déja devenue inévitable. La guerre ne fait guere que manifester des évènemens déja déterminés par des causes morales que les historiens savent rarement voir.

L'esprit philosophique a tourné de ce côté les réflexions de plusieurs écrivains de ce siecle; mais je doute que la vérité gagne à leur travail. La fureur des systêmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choses comme elles sont, mais comme elles s'accordent avec son systême.

Ajoutez à toutes ces réflexions que l'histoire montre bien plus les actions que les hommes, parcequ'elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis, dans leurs vêtemens de parade; elle n'expose que

l'homme public qui s'est arrangé pour être vu : elle ne le suit point dans sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis ; elle ne le peint que quand il représente : c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau se dérober, l'historien le poursuit par-tout ; il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur, et c'est quand l'un croit mieux se cacher que l'autre le fait mieux connoître. *Ceux*, dit Montagne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux évènemens, plus à ce qui se passe au dedans qu'à ce qui arrive au dehors ; ceux-là me sont plus propres ; voilà pourquoi c'est mon homme que Plutarque.*

Il est vrai que le génie des hommes assemblés ou des peuples est fort différent du caractere de l'homme en particulier, et que ce seroit connoître très imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner aussi dans la multitude : mais il n'est

pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, et que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux anciens, par les raisons que j'ai déja dites, et de plus parceque tous les détails familiers et bas, mais vrais et caractéristiques, étant bannis du style moderne, les hommes sont aussi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que sur la scene du monde. La décence, non moins sévere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire; et, comme on ne peut montrer les hommes que représentant toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que sur nos théâtres. On aura beau faire et refaire cent fois la vie des rois, nous n'aurons plus de Suétones (*a*).

(*a*) Un seul de nos historiens, qui a imité Tacite dans les grands traits, a osé imiter Suétone et quelquefois transcrire Comines dans les petits; et cela

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses ; et il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant Annibal rassure son armée effrayée et la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie : Agésilas à cheval sur un bâton me fait aimer le vainqueur du grand roi : César traversant un pauvre village, et causant avec ses amis, décele sans y penser le fourbe qui disoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée : Alexandre avale une médecine et ne dit pas un seul mot ; c'est le plus beau moment de sa vie : Aristide écrit son propre nom sur une coquille, et justifie ainsi son surnom ; Philopœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits ni le caractere

même, qui ajoute au prix de son livre, l'a fait critiquer parmi nous.

dans les grandes actions : c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont ou trop communes ou trop apprêtées ; et c'est presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du siecle dernier fut incontestablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre sa vie intéressante par de petits détails qui le font connoître et aimer ; mais combien s'est-on vu forcé d'en supprimer qui l'auroient fait connoître et aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, et que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramsai n'eût eu garde d'écrire quand il l'auroit su.

Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, le vicomte de Turenne, en petite veste blanche et en bonnet, étoit à la fenêtre dans son antichambre. Un de ses gens survient, et, trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, et d'une main qui n'étoit pas légere lui applique un grand

coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu : *Monseigneur, j'ai cru que c'étoit George.... Et quand c'eût été George,* s'écrie Turenne en se frottant le derriere, *il ne falloit pas frapper si fort.* Voilà donc ce que vous n'osez dire, misérables ! Soyez donc à jamais sans naturel, sans entrailles : trempez, durcissez vos cœurs de fer dans votre vile décence : rendez-vous méprisables à force de dignité. Mais toi, bon jeune homme qui lis ce trait, et qui sens avec attendrissement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement, lis aussi les petitesses de ce grand homme, dès qu'il étoit question de sa naissance et de son nom. Songe que c'est le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à son neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maison souveraine. Rapproche ces contrastes, aime la nature, méprise l'opinion, et connois l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures ainsi di-

rigées peuvent opérer sur l'esprit tout neuf d'un jeune homme. Appesantis sur des livres dès notre enfance, accoutumés à lire sans penser; ce que nous lisons nous frappe d'autant moins, que, portant déja dans nous-mêmes les passions et les préjugés qui remplissent l'histoire et les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paroît naturel, parceque nous sommes hors de la nature et que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on se représente un jeune homme élevé selon mes maximes; qu'on se figure mon Emile, auquel dix-huit ans de soins assidus n'ont eu pour objet que de conserver un jugement integre et un cœur sain; qu'on se le figure, au lever de la toile, jetant, pour la premiere fois, les yeux sur la scene du monde, ou plutôt, placé derriere le théâtre, voyant les acteurs prendre et poser leurs habits, et comptant les cordes et les poulies dont le grossier prestige abuse les yeux des spectateurs. Bientôt à sa premiere surprise succéderont des mouvemens de honte et de dédain pour son espece : il s'indignera de voir ainsi tout le genre humain, dupe de lui-même, s'avilir

à

à ces jeux d'enfans ; il s'afflige de voir ses freres s'entre-déchirer pour des rêves, et se changer en bêtes féroces pour n'avoir pas su se contenter d'être hommes.

Certainement, avec les dispositions naturelles de l'éleve, pour peu que le maître apporte de prudence et de choix dans ses lectures, pour peu qu'il le mette sur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice sera pour lui un cours de philosophie pratique, meilleur sûrement et mieux entendu que toutes les vaines spéculations dont on brouille l'esprit des jeunes gens dans nos écoles. Qu'après avoir suivi les romanesques projets de Pyrrhus, Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puisse jouir dès-à-présent sans tant de tourmens ; nous ne voyons là qu'un bon mot qui passe : mais Emile y verra une réflexion très sage, qu'il eût faite le premier, et qui ne s'effacera jamais de son esprit, parcequ'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puisse empêcher l'impression. Quand ensuite, en lisant la vie de cet insensé, il trouvera que tous ses grands desseins ont abouti à s'aller

faire tuer par la main d'une femme ; au lieu d'admirer cet héroïsme prétendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un si grand capitaine, dans toutes les intrigues d'un si grand politique, si ce n'est autant de pas pour aller chercher cette malheureuse tuile qui devoit terminer sa vie et ses projets par une mort déshonorante?

Tous les conquérans n'ont pas été tués; tous les usurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entreprises : plusieurs paroîtront heureux aux esprits prévenus des opinions vulgaires : mais celui qui, sans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs miseres dans leurs succès mêmes; il verra leurs desirs et leurs soucis rongeans s'étendre et s'accroître avec leur fortune; il les verra perdre haleine en avançant, sans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra semblables à ces voyageurs inexpérimentés qui, s'engageant pour la premiere fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque montagne, et, quand ils sont au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au devant d'eux.

Auguste, après avoir soumis ses concitoyens et détruit ses rivaux, régit durant quarante ans le plus grand empire qui ait existé: mais tout cet immense pouvoir l'empêchoit-il de frapper les murs de sa tête et de remplir son vaste palais de ses cris, en redemandant à Varus ses légions exterminées? Quand il auroit vaincu tous ses ennemis, de quoi lui auroient servi ses vains triomphes, tandis que les peines de toute espece naissoient sans cesse autour de lui; tandis que ses plus chers amis attentoient à sa vie, et qu'il étoit réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ses proches? L'infortuné voulut gouverner le monde, et ne sut pas gouverner sa maison! Qu'arriva-t-il de cette négligence? Il vit périr à la fleur de l'âge son neveu, son fils adoptif, son gendre; son petit-fils fut réduit à manger la bourre de son lit pour prolonger de quelques heures sa misérable vie; sa fille et sa petite-fille, après l'avoir couvert de leur infamie, moururent, l'une de misère et de faim dans une isle déserte, l'autre en prison par la main d'un archer. Lui-même enfin, dernier reste de sa malheureuse fa-

mille, fut réduit par sa propre femme à ne laisser après lui qu'un monstre pour lui succéder. Tel fut le sort de ce maître du monde, tant célébré pour sa gloire et non pour son bonheur. Croirai-je qu'un seul de ceux qui les admirent les voulût acquérir au même prix?

J'ai pris l'ambition pour exemple; mais le jeu de toutes les passions humaines offre de semblables leçons à qui veut étudier l'histoire pour se connoître et se rendre sage aux dépens des morts. Le temps approche où la vie d'Antoine aura pour le jeune homme une instruction plus prochaine que celle d'Auguste. Emile ne se reconnoîtra guere dans les étranges objets qui frapperont ses regards durant ces nouvelles études; mais il saura d'avance écarter l'illusion des passions avant qu'elles naissent; et voyant que de tous temps elles ont aveuglé les hommes, il sera prévenu de la maniere dont elles pourront l'aveugler à son tour, si jamais il s'y livre. Ces leçons, je le sais, lui sont mal appropriées: peut-être au besoin seront-elles tardives, insuffisantes; mais souvenez-vous que ce ne

sont point celles que j'ai voulu tirer de cette étude. En la commençant, je me proposois un autre objet ; et sûrement, si cet objet est mal rempli, ce sera la faute du maître.

Songez qu'aussitôt que l'amour-propre est développé, le *moi* relatif se met en jeu sans cesse, et que jamais le jeune homme n'observe les autres sans revenir sur lui-même et se comparer avec eux. Il s'agit donc de savoir à quel rang il se mettra parmi ses semblables après les avoir examinés. Je vois, à la maniere dont on fait lire l'histoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainsi dire, dans tous les personnages qu'ils voient; qu'on s'efforce de les faire devenir tantôt Cicéron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre; de les décourager lorsqu'ils rentrent dans eux-mêmes; de donner à chacun le regret de n'être que soi. Cette méthode a certains avantages dont je ne disconviens pas; mais, quant à mon Emile, s'il arrive une seule fois, dans ces paralleles, qu'il aime mieux être un autre que lui; cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton, tout est manqué : celui qui commence

à se rendre étranger à lui-même ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ce ne sont point les philosophes qui connoissent le mieux les hommes ; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la philosophie ; et je ne sache aucun état où l'on en ait tant. Un sauvage nous juge plus sainement que ne fait un philosophe. Celui-ci sent ses vices, s'indigne des nôtres, et dit en lui-même, Nous sommes tous méchans ; l'autre nous regarde sans s'émouvoir et dit, Vous êtes des fous. Il a raison, car nul ne fait le mal pour le mal. Mon éleve est ce sauvage, avec cette différence qu'Emile ayant plus réfléchi, plus comparé d'idées, vu nos erreurs de plus près, se tient plus en garde contre lui-même et ne juge que de ce qu'il connoît.

Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres ; c'est notre intérêt qui nous fait haïr les méchans : s'ils ne nous faisoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans nous fait oublier celui qu'ils se font eux-mêmes. Nous

leur pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offense et nous ne voyons pas le châtiment; les avantages sont apparens, la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices n'est pas moins tourmenté que s'il n'eût point réussi; l'objet est changé, l'inquiétude est la même : ils ont beau montrer leur fortune et cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux : mais pour le voir, il n'en faut pas avoir un semblable.

Les passions que nous partageons nous séduisent; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent; et, par une inconséquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'aversion et l'illusion sont inévitables, quand on est forcé de souffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit si l'on étoit à sa place.

Que faudroit-il donc pour bien observer les hommes? un grand intérêt à les connoître, une grande impartialité à les juger, un cœur assez sensible pour conce-

voit toutes les passions humaines, et assez calme pour ne les pas éprouver. S'il est dans la vie un moment favorable à cette étude, c'est celui que j'ai choisi pour Emile: plutôt ils lui eussent été étrangers, plus tard il leur eût été semblable. L'opinion dont il voit le jeu n'a point encore acquis sur lui d'empire. Les passions dont il sent l'effet n'ont point agité son cœur. Il est homme, il s'intéresse à ses freres; il est équitable, il juge ses pairs. Or sûrement, s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux; car le but de tous les tourmens qu'ils se donnent, étant fondé sur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroît un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il desire est à sa portée. De qui dépendroit-il, se suffisant à lui-même et libre de préjugés? Il a des bras, de la santé (*a*), de la modération, peu de besoins et de quoi les satisfaire. Nourri dans la plus absolue liberté, le

(*a*) Je crois pouvoir compter hardiment la santé et la bonne constitution au nombre des avantages acquis par son éducation, ou plutôt au nombre des dons de la nature que son éducation lui a conservés.

plus grand des maux qu'il conçoit est la servitude. Il plaint ces misérables rois esclaves de tout ce qui leur obéit ; il plaint ces faux sages enchaînés à leur vaine réputation ; il plaint ces riches sots, martyrs de leur faste ; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entiere à l'ennui pour paroître avoir du plaisir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même ; car, dans ses méchancetés, il verroit sa misere. Il se diroit : En se donnant le besoin de me nuire, cet homme a fait dépendre son sort du mien.

Encore un pas et nous touchons au but. L'amour-propre est un instrument utile mais dangereux ; souvent il blesse la main qui s'en sert, et fait rarement du bien sans mal. Emile, en considérant son rang dans l'espece humaine, et s'y voyant si heureusement placé, sera tenté de faire honneur à sa raison de l'ouvrage de la vôtre, et d'attribuer à son mérite l'effet de son bonheur. Il se dira : Je suis sage et les hommes sont fous. En les plaignant il les méprisera, en se félicitant il s'estimera davantage ; et se sentant plus heureux qu'eux, il se croira

plus digne de l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parcequ'elle est la plus difficile à détruire. S'il restoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos soins ; et s'il falloit opter, je ne sais si je n'aimerois pas mieux encore l'illusion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abusent point sur leur supériorité ; ils la voient, la sentent, et n'en sont pas moins modestes. Plus ils ont, plus ils connoissent tout ce qui leur manque. Ils sont moins vains de leur élévation sur nous, qu'humiliés du sentiment de leur misère ; et, dans les biens exclusifs qu'ils possedent, ils sont trop sensés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne se sont pas fait. L'homme de bien peut être fier de sa vertu, parcequ'elle est à lui ; mais de quoi l'homme d'esprit est-il fier ? Qu'a fait Racine pour n'être pas Pradon ? Qu'a fait Boileau pour n'être pas Cotin ?

Ici c'est tout autre chose encore. Restons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai supposé dans mon éleve ni un génie transcendant ni un entendement bouché. Je l'ai choisi parmi les esprits vulgaires, pour

montrer ce que peut l'éducation sur l'homme. Tous les cas rares sont hors des regles. Quand donc, en conséquence de mes soins, Emile préfere sa maniere d'être, de voir, de sentir, à celle des autres hommes, Emile a raison ; mais, quand il se croit pour cela d'une nature plus excellente et plus heureusement né qu'eux, Emile a tort : il se trompe; il faut le détromper; ou plutôt prévenir l'erreur, de peur qu'il ne soit trop tard ensuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puisse guérir un homme qui n'est pas fou, hors la vanité ; pour celle-ci, rien n'en corrige que l'expérience, si toutefois quelque chose en peut corriger; à sa naissance au moins on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raisonnemens, pour prouver à l'adolescent qu'il est homme comme les autres et sujet aux mêmes foiblesses. Faites-le-lui sentir, ou jamais il ne le saura. C'est encore ici un cas d'exception à mes propres regles ; c'est le cas d'exposer volontairement mon éleve à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'est pas plus sage que nous. L'aventure du ba-

teleur seroit répétée en mille manieres ; je laisserois aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui : si des étourdis l'entraînoient dans quelque extravagance, je lui en laisserois courir le danger : si des filous l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe (*a*); je le laisserois

(*a*) Au reste notre éleve donnera peu dans ce piege, lui que tant d'amusemens environnent, lui qui ne s'ennuya de sa vie, et qui sait à peine à quoi sert l'argent. Les deux mobiles avec lesquels on conduit les enfans étant l'intérêt et la vanité, ces deux mêmes mobiles servent aux courtisannes et aux escrocs pour s'emparer d'eux dans la suite. Quand vous voyez exciter leur avidité par des prix, par des récompenses, quand vous les voyez applaudir à dix ans dans un acte public au college, vous voyez comment on leur fera laisser à vingt leur bourse dans un brelan et leur santé dans un mauvais lieu. Il y a toujours à parier que le plus savant de sa classe deviendra le plus joueur et le plus débauché. Or les moyens dont on n'usa point dans l'enfance n'ont point dans la jeunesse le même abus. Mais on doit se souvenir qu'ici ma constante maxime est de mettre par-tout la chose au pis. Je cherche d'abord à prévenir le vice ; et puis je le suppose, afin d'y remédier.

encenser, plumer, dévaliser par eux; et quand, l'ayant mis à sec, ils finiroient par se moquer de lui, je les remercierois encore en sa présence des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les seuls pieges dont je le garantirois avec soin seroient ceux des courtisannes. Les seuls ménagemens que j'aurois pour lui seroient de partager tous les dangers que je lui laisserois courir et tous les affronts que je lui laisserois recevoir. J'endurerois tout en silence sans plainte, sans reproche, sans jamais lui en dire un seul mot; et soyez sûr qu'avec cette discrétion bien soutenue, tout ce qu'il m'aura vu souffrir pour lui fera plus d'impression sur son cœur que ce qu'il aura souffert lui-même.

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fausse dignité des gouverneurs qui, pour jouer sottement les sages, rabaissent leurs éleves, affectent de les traiter toujours en enfans et de se distinguer toujours d'eux dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravaler ainsi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'ame: faites-en vos égaux afin qu'ils le deviennent; et,

s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, descendez à eux sans honte, sans scrupule. Songez que votre honneur n'est plus dans vous, mais dans votre éleve; partagez ses fautes pour l'en corriger; chargez-vous de sa honte pour l'effacer: imitez ce brave Romain qui, voyant fuir son armée et ne pouvant la rallier, se mit á fuir à la tête de ses soldats, en criant: *Ils ne fuient pas, ils suivent leur capitaine.* Fut-il deshonoré pour cela? tant s'en faut: en sacrifiant ainsi sa gloire il l'augmenta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent malgré nous nos suffrages et renversent nos insensés préjugés. Si je recevois un soufflet en remplissant mes fonctions auprès d'Emile, loin de me venger de ce soufflet, j'irois par-tout m'en vanter; et je doute qu'il y eût dans le monde un homme assez vil (*a*) pour ne pas m'en respecter davantage.

Ce n'est pas que l'éleve doive supposer dans le maître des lumieres aussi bornées

(*a*) Je me trompois, j'en ai découvert un; c'est M. Formey.

que les siennes et la même facilité à se laisser séduire. Cette opinion est bonne pour un enfant qui, ne sachant rien voir, rien comparer, met tout le monde à sa portée, et ne donne sa confiance qu'à ceux qui savent s'y mettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Émile et aussi sensé que lui n'est plus assez sot pour prendre ainsi le change, et il ne seroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il doit avoir en son gouverneur est d'une autre espece : elle doit porter sur l'autorité de la raison, sur la supériorité des lumieres, sur les avantages que le jeune homme est en état de connoître et dont il sent l'utilité pour lui. Une longue expérience l'a convaincu qu'il est aimé de son conducteur, que ce conducteur est un homme sage, éclairé, qui, voulant son bonheur, sait ce qui peut le lui procurer. Il doit savoir que, pour son propre intérêt, il lui convient d'écouter ses avis. Or si le maître se laissoit tromper comme le disciple, il perdroit le droit d'en exiger de la déférence et de lui donner des leçons. Encore moins l'éleve doit-il supposer que

le maître le laisse à dessein tomber dans des pieges et tend des embûches à sa simplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens ? Ce qu'il y a de meilleur et de plus naturel ; être simple et vrai comme lui ; l'avertir des périls auxquels il s'expose ; les lui montrer clairement, sensiblement, mais sans exagération, sans humeur, sans pédantesque étalage ; sur-tout sans lui donner vos avis pour des ordres, jusqu'à ce qu'ils le soient devenus et que ce ton impérieux soit absolument nécessaire. S'obstine-t-il après cela, comme il fera très souvent ? Alors ne lui dites plus rien ; laissez-le en liberté, suivez-le, imitez-le, et cela gaiement, franchement ; livrez-vous, amusez-vous autant que lui, s'il est possible. Si les conséquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours là pour les arrêter ; et cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance et de votre complaisance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une et touché de l'autre ! Toutes ses fautes sont autant de liens qu'il fournit pour le retenir au besoin. Or ce qui fait ici le plus grand

art

art du maître, c'est d'amener les occasions et de diriger les exhortations de maniere qu'il sache d'avance quand le jeune homme cédera, et quand il s'obstinera, afin de l'environner par-tout des leçons de l'expérience, sans jamais l'exposer à de trop grands dangers.

Avertissez-le de ses fautes avant qu'il y tombe : quand il y est tombé ne les lui reprochez point; vous ne feriez qu'enflammer et mutiner son amour-propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot, *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il se souvienne de ce qu'on lui a dit est de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionnera sûrement à vous en voyant que vous vous oubliez pour lui, et qu'au lieu d'achever de l'écraser vous le consolez. Mais si à son chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, et se fera une loi de ne plus vous écouter, comme pour vous prouver qu'il ne pense

pas comme vous sur l'importance de vos avis.

Le tour de vos consolations peut encore être pour lui une instruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas. En lui disant, je suppose, que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de son compte; vous le corrigez en ne paroissant que le plaindre : car, pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes, c'est une excuse bien mortifiante que de se consoler par leur exemple; c'est concevoir que le plus qu'il peut prétendre, c'est qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le temps des fautes est celui des fables. En censurant le coupable sous un masque étranger, on l'instruit sans l'offenser; et il comprend alors que l'apologue n'est pas un mensonge par la vérité dont il se fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges n'entend rien à la fable que j'ai ci-devant examinée; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flatteur conçoit à merveille que le corbeau n'étoit qu'un sot. Ainsi d'un fait il tire une maxime, et l'expérience qu'il eût bientôt

oubliée se grave, au moyen de la fable, dans son jugement. Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'expérience d'autrui ou par la sienne. Dans les cas où cette expérience est dangereuse, au lieu de la faire soi-même, on tire sa leçon de l'histoire. Quand l'épreuve est sans conséquence, il est bon que le jeune homme y reste exposé; puis, au moyen de l'apologue, on rédige en maximes les cas particuliers qui lui sont connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'est si vain, si mal entendu, que la morale par laquelle on termine la plupart des fables; comme si cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être entendue dans la fable même de maniere à la rendre sensible au lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le plaisir de la trouver de son chef? Le talent d'instruire est de faire que le disciple se plaise à l'instruction. Or, pour qu'il s'y plaise, il ne faut pas que son esprit reste tellement passif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait absolument rien à faire pour

vous entendre. Il faut que l'amour-propre du maître laisse toujours quelque prise au sien ; il faut qu'il se puisse dire : Je conçois, je pénetre, j'agis, je m'instruis. Une des choses qui rendent ennuyeux le pantalon de la comédie italienne, est le soin qu'il prend d'interpréter au parterre des platises qu'on n'entend déja que trop. Je ne veux point qu'un gouverneur soit pantalon, encore moins un auteur. Il faut toujours se faire entendre; mais il ne faut pas tout dire : celui qui dit tout dit peu de choses, car à la fin on ne l'écoute plus. Que signifient ces quatre vers que La Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris? A-t-il besoin, ce grand peintre, d'écrire les noms au-dessous des objets qu'il peint? Loin de généraliser par là sa morale, il la particularise, il la restreint, en quelque sorte, aux exemples cités et empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ces conclusions par lesquelles il prend la peine d'expliquer ce

qu'il vient de dire aussi clairement qu'agréablement. Si votre éleve n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, soyez sûr qu'il ne l'entendra pas même ainsi.

Il importeroit encore de donner à ces fables un ordre plus didactique et plus conforme au progrès des sentimens et des lumieres du jeune adolescent. Conçoit-on rien de moins raisonnable que d'aller suivre exactement l'ordre numérique du livre, sans égard au besoin ni à l'occasion? D'abord le corbeau, puis la cigale (*a*), puis la grenouille, puis les deux mulets, etc. J'ai sur le cœur ces deux mulets, parceque je me souviens d'avoir vu un enfant élevé pour la finance, et qu'on étourdissoit de l'emploi qu'il alloit remplir, lire cette fable, l'apprendre, la dire, la redire cent et cent fois, sans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il étoit destiné. Non seulement je n'ai jamais vu d'enfans faire aucune application solide des fables qu'ils apprenoient, mais je n'ai jamais vu que

(*a*) Il faut encore appliquer ici la correction de M. Formey. C'est la cigale, puis le corbeau, etc.

personne se souciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude est l'instruction morale; mais le véritable objet de la mere et de l'enfant n'est que d'occuper de lui toute une compagnie tandis qu'il récite ses fables : aussi les oublie-t-il toutes en grandissant, lorsqu'il n'est plus question de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois il n'appartient qu'aux hommes de s'instruire dans les fables; et voici pour Emile le temps de commencer.

Je montre de loin, car je ne veux pas non plus tout dire, les routes qui détournent de la bonne, afin qu'on apprenne à les éviter. Je crois qu'en suivant celle que j'ai marquée, votre éleve achetera la connoissance des hommes et de soi-même au meilleur marché qu'il est possible; que vous le mettrez au point de contempler les jeux de la fortune sans envier le sort de ses favoris, et d'être content de lui sans se croire plus sage que les autres. Vous avez aussi commencé à le rendre acteur pour le rendre spectateur : il faut achever; car du parterre on voit les objets tels qu'ils

paroissent, mais de la scene on les voit tels qu'ils sont. Pour embrasser le tout il faut se mettre dans le point de vue; il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme entrera-t-il dans les affaires du monde? Quel droit a-t-il d'être initié dans ces mysteres ténébreux? Des intrigues de plaisir bornent les intérêts de son âge; il ne dispose encore que de lui-même; c'est comme s'il ne disposoit de rien. L'homme est la plus vile des marchandises, et, parmi nos importans droits de propriété, celui de la personne est toujours le moindre de tous.

Quand je vois que, dans l'âge de la plus grande activité, l'on borne les jeunes gens à des études purement spéculatives, et qu'après, sans la moindre expérience, ils sont tout d'un coup jetés dans le monde et dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raison que la nature, et je ne suis plus surpris que si peu de gens sachent se conduire. Par quel bizarre tour d'esprit nous apprend-on tant de choses inutiles, tandis que l'art d'agir est compté pour rien? On prétend nous former pour

la société, et l'on nous instruit comme si chacun de nous devoit passer sa vie à penser seul dans sa cellule ou à traiter des sujets en l'air avec des indifférens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enseignant certaines contorsions du corps et certaines formules de paroles qui ne signifient rien. Moi aussi, j'ai appris à vivre à mon Emile, car je lui ai appris à vivre avec lui-même, et de plus à savoir gagner son pain. Mais ce n'est pas assez. Pour vivre dans le monde, il faut savoir traiter avec les hommes, il faut connoître les instrumens qui donnent prise sur eux; il faut calculer l'action et réaction de l'intérêt particulier dans la société civile, et prévoir si juste les évènemens, qu'on soit rarement trompé dans ses entreprises, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réussir. Les lois ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires et de disposer de leur propre bien : mais que leur serviroient ces précautions, si, jusqu'à l'âge prescrit, ils ne pouvoient acquérir aucune expérience? Ils n'auroient rien gagné d'attendre, et

seroient tout aussi neufs à vingt-cinq ans qu'à quinze. Sans doute il faut empêcher qu'un jeune homme, aveuglé par son ignorance ou trompé par ses passions, ne se fasse du mal à lui-même; mais à tout âge il est permis d'être bienfaisant, à tout âge on peut protéger, sous la direction d'un homme sage, les malheureux qui n'ont besoin que d'appui.

Les nourrices, les meres s'attachent aux enfans par les soins qu'elles leur rendent; l'exercice des vertus sociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité: c'est en faisant le bien qu'on devient bon; je ne connois point de pratique plus sûre. Occupez votre éleve à toutes les bonnes actions qui sont à sa portée; que l'intérêt des indigens soit toujours le sien; qu'il ne les assiste pas seulement de sa bourse, mais de ses soins; qu'il les serve, qu'il les protege, qu'il leur consacre sa personne et son temps; qu'il se fasse leur homme d'affaires: il ne remplira de sa vie un si noble emploi. Combien d'opprimés, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront justice, quand il la demandera pour eux avec cette intrépide

fermeté que donne l'exercice de la vertu ; quand il forcera les portes des grands et des riches ; quand il ira, s'il le faut, jusqu'aux pieds du trône faire entendre la voix des infortunés, à qui tous les abords sont fermés par leur misere, et que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait empêche même d'oser s'en plaindre !

Mais ferons-nous d'Emile un chevalier errant, un redresseur de torts, un paladin ? Ira-t-il s'ingérer dans les affaires publiques, faire le sage et le défenseur des lois chez les grands, chez les magistrats, chez le prince, faire le solliciteur chez les juges et l'avocat dans les tribunaux ? Je ne sais rien de tout cela. Les noms badins et ridicules ne changent rien à la nature des choses. Il fera tout ce qu'il sait être utile et bon. Il ne fera rien de plus, et il sait que rien n'est utile et bon pour lui de ce qui ne convient pas à son âge. Il sait que son premier devoir est envers lui-même ; que les jeunes gens doivent se défier d'eux, être circonspects dans leur conduite, respectueux devant les gens plus âgés, retenus et discrets à parler sans sujet, modestes dans les choses indifférentes,

mais hardis à bien faire et courageux à dire la vérité. Tels étoient ces illustres Romains qui, avant d'être admis dans les charges, passoient leur jeunesse à poursuivre le crime et à défendre l'innocence, sans autre intérêt que celui de s'instruire en servant la justice et protégeant les bonnes mœurs.

Emile n'aime ni le bruit ni les querelles, non seulement entre les hommes(*a*), pas

(*a*) Mais si on lui cherche querelle à lui-même, comment se conduira-t-il? Je réponds qu'il n'aura jamais de querelle, qu'il ne s'y prêtera jamais assez pour en avoir. Mais enfin, poursuivra-t-on, qui est-ce qui est à l'abri d'un soufflet ou d'un démenti de la part d'un brutal, d'un ivrogne, ou d'un brave coquin qui, pour avoir le plaisir de tuer son homme, commence par le déshonorer? C'est autre chose; il ne faut point que l'honneur des citoyens ni leur vie soit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne, ou d'un brave coquin, et l'on ne peut pas plus se préserver d'un pareil accident que de la chûte d'une tuile. Un soufflet et un démenti reçus et endurés ont des effets civils, que nulle sagesse ne peut prévenir et dont nul tribunal ne peut venger l'offensé. L'insuffisance des lois lui rend donc en cela son indépendance; il est alors seul magistrat, seul juge entre l'offenseur et lui: il est seul interprete et

même entre les animaux: il n'excita jamais deux chiens à se battre; jamais il ne fit poursuivre un chat par un chien. Cet esprit de paix est un effet de son éducation, qui, n'ayant point fomenté l'amour-propre et la haute opinion de lui-même, l'a détourné de chercher ses plaisirs dans la domination et dans le malheur d'autrui. Il souffre quand il voit souffrir; c'est un sentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit et se complaît à voir tourmenter un être

---

ministre de la loi naturelle; il se doit justice et peut seul se la rendre, et il n'y a sur la terre nul gouvernement assez insensé pour le punir de se l'être faite en pareil cas. Je ne dis pas qu'il doive s'aller battre, c'est une extravagance; je dis qu'il se doit justice et qu'il en est le seul dispensateur. Sans tant de vains édits contre les duels, si j'étois souverain, je réponds qu'il n'y auroit jamais ni soufflet ni démenti donné dans mes états, et cela par un moyen fort simple dont les tribunaux ne se mêleroient point. Quoi qu'il en soit, Emile sait en pareil cas la justice qu'il se doit à lui-même et l'exemple qu'il doit à la sûreté des gens d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'insulte, mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne se vante long-temps de l'avoir insulté.

sensible, c'est quand un retour de vanité le fait se regarder comme exempt des mêmes peines par sa sagesse ou par sa supériorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'esprit ne sauroit tomber dans le vice qui en est l'ouvrage. Emile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte ; et quand il peut contribuer à le produire, c'est un moyen de plus de le partager. Je n'ai pas supposé qu'en voyant des malheureux il n'auroit pour eux que cette pitié stérile et cruelle qui se contente de plaindre les maux qu'elle peut guérir. Sa bienfaisance active lui donne bientôt des lumieres qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquises ou qu'il eût acquises beaucoup plus tard. S'il voit régner la discorde entre ses camarades, il cherche à les réconcilier; s'il voit des affligés, il s'informe du sujet de leurs peines ; s'il voit deux hommes se haïr, il veut connoître la cause de leur inimitié ; s'il voit un opprimé gémir des vexations du puissant et du riche, il cherche de quelles manœuvres se couvrent ces vexations ; et, dans l'intérêt qu'il prend à tous les misérables, les moyens de finir leurs maux ne sont jamais indifférens pour lui.

Qu'avons-nous donc à faire pour tirer parti de ces dispositions d'une maniere convenable à son âge? De régler ses soins et ses connoissances, et d'employer son zele à les augmenter.

Je ne me lasse point de le redire : mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en discours ; qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enseigner. Quel extravagant projet de les exercer à parler sans sujet de rien dire; de croire leur faire sentir, sur les bancs d'un college, l'énergie du langage des passions et toute la force de l'art de persuader, sans intérêt de rien persuader à personne ! Tous les préceptes de la rhétorique ne semblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en sent pas l'usage pour son profit. Qu'importe à un écolier de savoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ses soldats à passer les Alpes? Si, au lieu de ces magnifiques harangues, vous lui disiez comment il doit s'y prendre pour porter son préfet à lui donner congé, soyez sûr qu'il seroit plus attentif à vos regles.

Si je voulois enseigner la rhétorique à un

jeune homme dont toutes les passions fussent déja développées, je lui présenterois sans cesse des objets propres à flatter ces passions, et j'examinerois avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes pour les engager à favoriser ses desirs. Mais mon Emile n'est pas dans une situation si avantageuse à l'art oratoire; borné presque au seul nécessaire physique, il a moins besoin des autres que les autres n'ont besoin de lui; et n'ayant rien à leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur persuader ne le touche pas d'assez près pour l'émouvoir excessivement. Il suit de là qu'en général il doit avoir un langage simple et peu figuré. Il parle ordinairement au propre et seulement pour être entendu. Il est peu sententieux, parcequ'il n'a pas appris à généraliser ses idées : il a peu d'images, parcequ'il est rarement passionné.

Ce n'est pas pourtant qu'il soit tout-à-fait flegmatique et froid; ni son âge, ni ses mœurs, ni ses goûts ne le permettent : dans le feu de l'adolescence, les esprits vivifians, retenus et cohobés dans son sang,

portent à son jeune cœur une chaleur qui brille dans ses regards, qu'on sent dans ses discours, qu'on voit dans ses actions. Son langage a pris de l'accent et quelquefois de la véhémence. Le noble sentiment qui l'inspire lui donne de la force et de l'élévation : pénétré du tendre amour de l'humanité, il transmet en parlant les mouvemens de son ame ; sa généreuse franchise a je ne sais quoi de plus enchanteur que l'artificieuse éloquence des autres ; ou plutôt lui seul est véritablement éloquent, puisqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il sent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Plus j'y pense, plus je trouve qu'en mettant ainsi la bienfaisance en action et tirant de nos bons ou mauvais succès des réflexions sur leurs causes, il y a peu de connoissances utiles qu'on ne puisse cultiver dans l'esprit d'un jeune homme, et qu'avec tout le vrai savoir qu'on peut acquérir dans les colleges, il acquerra de plus une science plus importante encore, qui est l'application de cet acquis aux usages de la vie. Il n'est pas possible que, prenant tant d'intérêt à ses semblables, il n'apprenne de bonne

bonne heure à peser et apprécier leurs actions, leurs goûts, leurs plaisirs, et à donner en général une plus juste valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes, que ceux qui, ne s'intéressant à personne, ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que leurs propres affaires se passionnent trop pour juger sainement des choses. Rapportant tout à eux seuls et réglant sur leur seul intérêt les idées du bien et du mal, ils se remplissent l'esprit de mille préjugés ridicules, et, dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voient aussitôt le bouleversement de tout l'univers.

Etendons l'amour-propre sur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, et il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait sa racine. Moins l'objet de nos soins tient immédiatement à nous-mêmes, moins l'illusion de l'intérêt particulier est à craindre; plus on généralise cet intérêt, plus il devient équitable, et l'amour du genre humain n'est autre chose en nous que l'amour de la justice. Voulons-nous donc qu'Emile aime la vérité, voulons-

qu'il la connoisse? dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ses soins seront consacrés au bonheur d'autrui, plus ils seront éclairés et sages, et moins il se trompera sur ce qui est bien ou mal : mais ne souffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement sur des acceptions de personnes ou sur d'injustes préventions. Et pourquoi nuiroit-il à l'un pour servir l'autre? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concoure au plus grand bonheur de tous : c'est le premier intérêt du sage après l'intérêt privé; car chacun est partie de son espece et non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foiblesse, il faut donc la généraliser et l'étendre sur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parceque, de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espece encore plus que de notre prochain; et c'est une très grande cruauté envers

les hommes que la pitié pour les méchants.

Au reste il faut se souvenir que tous ces moyens, par lesquels je jette ainsi mon élève hors de lui-même, ont cependant toujours un rapport direct à lui; puisque, non seulement il en résulte une jouissance intérieure, mais qu'en le rendant bienfaisant au profit des autres, je travaille à sa propre instruction.

J'ai d'abord donné les moyens, et maintenant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu-à-peu dans sa tête! Quels sentimens sublimes étouffent dans son cœur le germe des petites passions! Quelle netteté de judiciaire! Quelle justesse de raison je vois se former en lui de ses penchans cultivés, de l'expérience qui concentre les vœux d'une ame grande dans l'étroite borne des possibles, et fait qu'un homme supérieur aux autres, ne pouvant les élever à sa mesure, sait s'abaisser à la leur! Les vrais principes du juste, les vrais modeles du beau, tous les rapports moraux des êtres, toutes les idées de l'ordre, se gravent dans son entendement; il voit la place de chaque chose et la cause qui l'en écarte; il voit ce

qui peut faire le bien et ce qui l'empêche. Sans avoir éprouvé les passions humaines il connoît leurs illusions et leur jeu.

J'avance attiré par la force des choses, mais sans m'en imposer sur les jugemens des lecteurs. Depuis long-temps ils me voient dans le pays des chimeres; moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant si fort des opinions vulgaires, je ne cesse de les avoir présentes à mon esprit: je les examine, je les médite, non pour les suivre ni pour les fuir, mais pour les peser à la balance du raisonnement. Toutes les fois qu'il me force à m'écarter d'elles, instruit par l'expérience, je me tiens déja pour dit qu'ils ne m'imiteront pas: je sais que, s'obstinant à n'imaginer que ce qu'ils voient, ils prendront le jeune homme que je figure pour un être imaginaire et fantastique, parcequ'il differe de ceux auxquels ils le comparent; sans songer qu'il faut bien qu'il en differe, puisqu'élevé tout différemment, affecté de sentimens tout contraires, instruit tout autrement qu'eux, il seroit beaucoup plus surprenant qu'il leur ressemblât, que d'être tel que je le sup-

pose. Ce n'est pas l'homme de l'homme, c'est l'homme de la nature. Assurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne supposois rien que tout le monde ne pût observer ainsi que moi, parcequ'il est un point, savoir la naissance de l'homme, duquel nous partons tous également : mais plus nous avançons, moi pour cultiver la nature, et vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon éleve, à six ans, différoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le temps de défigurer; maintenant ils n'ont plus rien de semblable; et l'âge de l'homme fait dont il approche doit le montrer sous une forme absolument différente, si je n'ai pas perdu tous mes soins. La quantité d'acquis est peut-être assez égale de part et d'autre ; mais les choses acquises ne se ressemblent point. Vous êtes étonnés de trouver à l'un des sentimens sublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe ; mais considérez aussi que ceux-ci sont déja tous philosophes et théologiens, avant qu'Emile sache ce que c'est que philosophie et qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire : Rien de ce que vous supposez n'existe; les jeunes gens ne sont point faits ainsi; ils ont telle ou telle passion; ils font ceci ou cela : c'est comme si l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parcequ'on n'en voit que de nains dans nos jardins.

Je prie ces juges si prompts à la censure de considérer que ce qu'ils disent là je le sais tout aussi bien qu'eux, que j'y ai probablement réfléchi plus long-temps, et que, n'ayant nul intérêt à leur en imposer, j'ai droit d'exiger qu'ils se donnent au moins le temps de chercher en quoi je me trompe. Qu'ils examinent bien la constitution de l'homme, qu'ils suivent les premiers développemens du cœur dans telle ou telle circonstance, afin de voir combien un individu peut différer d'un autre par la force de l'éducation; qu'ensuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne; et qu'ils disent en quoi j'ai mal raisonné : je n'aurai rien à répondre.

Ce qui me rend plus affirmatif, et je crois plus excusable de l'être, c'est qu'au lieu de me livrer à l'esprit de système, je

donne le moins qu'il est possible au raisonnement et ne me fie qu'à l'observation. Je ne me fonde point sur ce que j'ai imaginé, mais sur ce que j'ai vu. Il est vrai que je n'ai pas renfermé mes expériences dans l'enceinte des murs d'une ville ni dans un seul ordre de gens ; mais, après avoir comparé tout autant de rangs et de peuples que j'en ai pu voir dans une vie passée à les observer, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un peuple et non pas d'un autre, d'un état et non pas d'un autre ; et n'ai regardé comme appartenant incontestablement à l'homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang et dans quelque nation que ce fût.

Or, si, suivant cette méthode, vous suivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particuliere, et qui tiendra le moins qu'il est possible à l'autorité et à l'opinion d'autrui ; à qui de mon élève ou des vôtres pensez-vous qu'il ressemblera le plus ? Voilà, ce me semble, la question qu'il faut résoudre pour savoir si je me suis égaré.

L'homme ne commence pas aisément à penser ; mais sitôt qu'il commence il ne cesse plus. Quiconque a pensé pensera toujours, et l'entendement une fois exercé à la réflexion ne peut plus rester en repos. On pourroit donc croire que l'esprit humain n'est point naturellement si prompt à s'ouvrir, et qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas, je le tiens trop long-temps inscrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais considérez premièrement que, voulant former l'homme de la nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un sauvage et de le reléguer au fond des bois ; mais qu'enfermé dans le tourbillon social, il suffit qu'il ne s'y laisse entraîner ni par les passions ni par les opinions des hommes ; qu'il voie par ses yeux, qu'il sente par son cœur ; qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de sa propre raison. Dans cette position il est clair que la multitude d'objets qui le frappe, les fréquens sentimens dont il est affecté, les divers moyens de pourvoir à ses besoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées, qu'il n'auroit jamais eues, ou qu'il eût

acquises plus lentement. Le progrès naturel à l'esprit est accéléré, mais non renversé. Le même homme, qui doit rester stupide dans les forêts, doit devenir raisonnable et sensé dans les villes, quand il y sera simple spectateur. Rien n'est plus propre à rendre sage que les folies qu'on voit sans les partager ; et celui même qui les partage s'instruit encore, pourvu qu'il n'en soit pas la dupe et qu'il n'y porte pas l'erreur de ceux qui les font.

Considérez aussi que, bornés par nos facultés aux choses sensibles, nous n'offrons presque aucune prise aux notions abstraites de la philosophie et aux idées purement intellectuelles. Pour y atteindre il faut, ou nous dégager du corps, auquel nous sommes si fortement attachés, ou faire d'objet en objet un progrès graduel et lent, ou enfin franchir rapidement et presque d'un saut l'intervalle par un pas de géant dont l'enfance n'est pas capable, et pour lequel il faut même aux hommes bien des échelons faits exprès pour eux. La premiere idée abstraite est le premier de ces échelons ; mais j'ai bien de la peine

à voir comment on s'avise de le construire.

L'être incompréhensible qui embrasse tout, qui donne le mouvement au monde et forme tout le système des êtres, n'est ni visible à nos yeux, ni palpable à nos mains; il échappe à tous nos sens : l'ouvrage se montre, mais l'ouvrier se cache. Ce n'est pas une petite affaire de connoître enfin qu'il existe; et quand nous sommes parvenus là, quand nous nous demandons, quel est-il? où est-il? notre esprit se confond, s'égare, et nous ne savons plus que penser.

Locke veut qu'on commence par l'étude des esprits, et qu'on passe ensuite à celle des corps. Cette méthode est celle de la superstition, des préjugés, de l'erreur : ce n'est point celle de la raison ni même de la nature bien ordonnée; c'est se boucher les yeux pour apprendre à voir. Il faut avoir long-temps étudié les corps pour se faire une véritable notion des esprits et soupçonner qu'ils existent. L'ordre contraire ne sert qu'à établir le matérialisme.

Puisque nos sens sont les premiers in-

strumens de nos connoissances, les êtres corporels et sensibles sont les seuls dont nous ayons immédiatement l'idée. Ce mot *esprit* n'a aucun sens pour quiconque n'a pas philosophé. Un esprit n'est qu'un corps pour le peuple et pour les enfans. N'imaginent-ils pas des esprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui font du bruit? Or on m'avouera que des esprits qui ont des bras et des langues ressemblent beaucoup à des corps. Voilà pourquoi tous les peuples du monde, sans excepter les Juifs, se sont fait des Dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'Esprit, de Trinité, de Personnes, sommes pour la plupart de vrais anthropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu est par-tout: mais nous croyons aussi que l'air est par-tout, au moins dans notre atmosphère; et le mot *esprit*, dans son origine, ne signifie lui-même que *souffle* et *vent*. Sitôt qu'on accoutume les gens à dire des mots sans les entendre, il est facile, après cela, de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le sentiment de notre action sur les au-

tres corps a dû d'abord nous faire croire que, quand ils agissoient sur nous, c'étoit d'une maniere semblable à celle dont nous agissons sur eux. Ainsi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il sentoit l'action. Se sentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puissance, il l'a supposée illimitée, et il en fit des dieux aussitôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes, effrayés de tout, n'ont rien vu de mort dans la nature. L'idée de la matiere n'a pas été moins lente à se former en eux que celle de l'esprit, puisque cette premiere idée est une abstraction elle-même. Ils ont ainsi rempli l'univers de dieux sensibles. Les astres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maisons mêmes, tout avoit son ame, son dieu, sa vie. Les marmousets de Laban, les manitous des sauvages, les fétiches des Negres, tous les ouvrages de la nature et des hommes ont été les premieres divinités des mortels ; le polythéisme a été leur premiere religion et l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pu reconnoître un seul

Dieu, que quand, généralisant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une premiere cause, de réunir le système total des êtres sous une seule idée, et de donner un sens au mot *substance*, lequel est la plus grande des abstractions. Tout enfant qui croit en Dieu est donc nécessairement idolâtre, ou du moins anthropomorphite ; et quand une fois l'imagination a vu Dieu, il est bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà précisément l'erreur où mene l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne sais comment, à l'idée abstraite de la subtance, on voit que, pour admettre une substance unique, il lui faudroit supposer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la pensée et l'étendue, dont l'une est essentiellement divisible, et dont l'autre exclut toute divisibilité. On conçoit d'ailleurs que la pensée, ou si l'on veut le sentiment, est une qualité primitive et inséparable de la substance à laquelle elle appartient ; qu'il en est de même de l'étendue par rapport à sa substance. D'où l'on conclut que les êtres

qui perdent une de ces qualités perdent la substance à laquelle elle appartient; que par conséquent la mort n'est qu'une séparation de substances, et que les êtres où ces deux qualités sont réunies sont composés des deux substances auxquelles ces deux qualités appartiennent.

Or considérez maintenant quelle distance reste encore entre la notion des deux substances et celle de la nature divine; entre l'idée incompréhensible de l'action de notre ame sur notre corps et l'idée de l'action de Dieu sur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puissance, celles des attributs divins; toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses et aussi obscures qu'elles le sont, et qui n'ont rien d'obscur pour le peuple, parcequ'il n'y comprend rien du tout, comment se présenteront-elles dans toute leur force, c'est-à-dire dans toute leur obscurité, à de jeunes esprits encore occupés aux premieres opérations des sens et qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent? C'est en vain que les abymes de l'infini sont ou-

verts tout autour de nous ; un enfant n'en sait point être épouvanté ; ses foibles yeux n'en peuvent sonder la profondeur. Tout est infini pour les enfans ; ils ne savent mettre de bornes à rien ; non qu'ils fassent la mesure fort longue, mais parcequ'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au-delà qu'au-deçà des dimensions qui leur sont connues. Ils estimeront un espace immense bien plus par leurs pieds que par leurs yeux ; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puissance de Dieu, ils l'estimeront presque aussi fort que leur pere. En toute chose, leur connoissance étant pour eux la mesure des possibles, ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils savent. Tels sont les jugemens naturels à l'ignorance et à la foiblesse d'esprit. Ajax eût craint de se mesurer avec Achille, et défie Jupiter au combat, parcequ'il connoît Achille et ne connoît pas Jupiter. Un paysan suisse, qui se croyoit le plus riche des hommes et à qui l'on tâchoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un roi, demandoit d'un

air fier si le roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de lecteurs seront surpris de me voir suivre tout le premier âge de mon éleve sans lui parler de religion. A quinze ans il ne savoit s'il avoit une ame, et peut-être à dix-huit n'est-il pas encore temps qu'il l'apprenne ; car, s'il l'apprend plutôt qu'il ne faut, il court risque de ne le savoir jamais.

Si j'avois à peindre la stupidité fâcheuse, je peindrois un pédant enseignant le catéchisme à des enfans; si je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en disant son catéchisme. On m'objectera que la plupart des dogmes du christianisme étant des mysteres, attendre que l'esprit humain soit capable de les concevoir, ce n'est pas attendre que l'enfant soit homme, c'est attendre que l'homme ne soit plus. A cela je réponds premièrement qu'il y a des mysteres qu'il est non seulement impossible à l'homme de concevoir, mais de croire, et que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enseigner aux enfans, si ce n'est de leur apprendre à mentir

de

de bonne heure. Je dis de plus que, pour admettre les mysteres, il faut comprendre au moins qu'ils sont incompréhensibles; et les enfans ne sont pas même capables de cette conception-là. Pour l'âge où tout est mystere, il n'y a point de mysteres proprement dits.

Il faut croire en Dieu pour être sauvé.

Ce dogme mal entendu est le principe de la sanguinaire intolérance, et la cause de toutes ces vaines instructions qui portent le coup mortel à la raison humaine en l'accoutumant à se payer de mots. Sans doute il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le salut éternel: mais si, pour l'obtenir, il suffit de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le ciel de sansonnets et de pies, tout aussi bien que d'enfans.

L'obligation de croire en suppose la possibilité. Le philosophe qui ne croit pas a tort, parcequ'il use mal de la raison qu'il a cultivée, et qu'il est en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant qui professe la religion chrétienne,

que croit-il? ce qu'il conçoit; et il conçoit si peu ce qu'on lui fait dire, que si vous lui dites le contraire, il l'adoptera tout aussi volontiers. La foi des enfans et de beaucoup d'hommes est une affaire de géographie. Seront-ils récompensés d'être nés à Rome plutôt qu'à la Mecque? On dit à l'un que Mahomet est le prophete de Dieu, et il dit que Mahomet est le prophète de Dieu; on dit à l'autre que Mahomet est un fourbe, et il dit que Mahomet est un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre s'ils se fussent trouvés transposés. Peut-on partir de deux dispositions si semblables pour envoyer l'un en paradis et l'autre en enfer? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'est pas en Dieu qu'il croit, c'est à Pierre ou à Jacques, qui lui disent qu'il y a quelque chose qu'on appelle Dieu; et il le croit à la maniere d'Euripide:

O Jupiter! car de toi rien sinon
Je ne connois seulement que le nom (*a*).

(*a*) *Plutarque, Traité de l'Amour, traduction d'Amyot.* C'est ainsi que commençoit d'abord la

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raison ne sera privé du bonheur éternel : les catholiques croient la même chose de tous les enfans qui ont reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être sauvé sans croire en Dieu ; et ces cas ont lieu, soit dans l'enfance, soit dans la démence, quand l'esprit humain est incapable des opérations nécessaires pour reconnoître la Divinité. Toute la différence que je vois ici entre vous et moi, est que vous prétendez que les enfans ont à sept ans cette capacité, et que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aie tort ou raison, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une simple observation d'histoire naturelle.

Par le même principe, il est clair que tel homme, parvenu jusqu'à la vieillesse sans croire en Dieu, ne sera pas pour cela privé de sa présence dans l'autre vie si son

---

tragédie de Ménalippe ; mais les clameurs du peuple d'Athenes forcerent Euripide à changer ce commencement.

aveuglement n'a pas été volontaire: et je dis qu'il ne l'est pas toujours. Vous en convenez pour les insensés qu'une maladie prive de leurs qualités spirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conséquent du droit aux bienfaits de leur créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir aussi pour ceux qui, séquestrés de toute société dès leur enfance, auroient mené une vie absolument sauvage, privés des lumieres qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes (*a*)? Car il est d'une impossibilité démontrée qu'un pareil sauvage pût jamais élever ses réflexions jusqu'à la connoissance du vrai Dieu. La raison nous dit qu'un homme n'est punissable que par les fautes de sa volonté, et qu'une ignorance invincible ne lui sauroit être imputée à crime. D'où il suit que, devant la justice éternelle, tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumieres nécessaires, est réputé croire, et qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur se ferme à la vérité.

(*a*) Sur l'état naturel de l'esprit humain et sur la lenteur de ses progrès, *voyez la premiere partie du discours sur l'inégalité.*

Gardons-nous d'annoncer la vérité à ceux qui ne sont pas en état de l'entendre, car c'est y vouloir substituer l'erreur. Il vaudroit mieux n'avoir aucune idée de la Divinité, que d'en avoir des idées basses, fantastiques, injurieuses, indignes d'elle; c'est un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux, dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que si l'on disoit que Plutarque est injuste, envieux, jaloux et si tyran, qu'il exige plus qu'il ne laisse le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'esprit des enfans, est qu'elles y restent toute leur vie, et qu'ils ne conçoivent plus, étant hommes, d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suisse une bonne et pieuse mere de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point instruire son fils de la religion dans le premier âge, de peur que, mécontent de cette instruction grossiere, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raison. Cet enfant n'entendoit jamais parler de Dieu qu'avec recueillement

et révérence, et, sitôt qu'il en vouloit parler lui-même, on lui imposoit silence, comme sur un sujet trop sublime et trop grand pour lui. Cette réserve excitoit sa curiosité, et son amour-propre aspiroit au moment de connoître ce mystere qu'on lui cachoit avec tant de soin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on souffroit qu'il en parlât lui-même, et plus il s'en occupoit : cet enfant voyoit Dieu par-tout. Et ce que je craindrois de cet air de mystere indiscrètement affecté, seroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'altérât sa tête, et qu'enfin l'on n'en fît un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de semblable pour mon Emile, qui, refusant constamment son attention à tout ce qui est au-dessus de sa portée, écoute avec la plus profonde indifférence les choses qu'il n'entend pas. Il y en a tant sur lesquelles il est habitué à dire, Cela n'est pas de mon ressort, qu'une de plus ne l'embarrasse guere; et, quand il commence à s'inquiéter de ces grandes questions, ce n'est pas pour les avoir entendu proposer, mais c'est

quand le progrès de ses lumieres porte ses recherches de ce côté-là.

Nous avons vu par quel chemin l'esprit humain cultivé s'approche de ces mysteres ; et je conviendrai volontiers qu'il n'y parvient naturellement, au sein de la société même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même société des causes inévitables par lesquelles le progrès des passions est accéléré ; si l'on n'accéléroit de même le progrès des lumieres qui servent à régler ces passions, c'est alors qu'on sortiroit véritablement de l'ordre de la nature, et que l'équilibre seroit rompu. Quand on n'est pas maître de modérer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correspondre ; en sorte que l'ordre ne soit point interverti, que ce qui doit marcher ensemble ne soit point séparé, et que l'homme, tout entier à tous les momens de sa vie, ne soit pas à tel point par une de ses facultés, et à tel autre point par les autres.

Quelle difficulté je vois s'élever ici ! dif-

ficulté d'autant plus grande, qu'elle est moins dans les choses que dans la pusillanimité de ceux qui n'osent la résoudre. Commençons au moins par oser la proposer. Un enfant doit être élevé dans la religion de son pere : on lui prouve toujours très bien que cette religion, telle qu'elle soit, est la seule véritable; que toutes les autres ne sont qu'extravagance et absurdité. La force des argumens dépend absolument sur ce point du pays où l'on les propose. Qu'un Turc, qui trouve le christianisme si ridicule à Constantinople, aille voir comment on trouve le mahométisme à Paris; c'est sur-tout en matiere de religion que l'opinion triomphe. Mais nous qui prétendons secouer son joug en toute chose, nous qui ne voulons rien donner à l'autorité, nous qui ne voulons rien enseigner à notre Emile qu'il ne pût apprendre de lui-même par tout pays, dans quelle religion l'éleverons-nous ? à quelle secte agrégerons-nous l'homme de la nature ? La réponse est fort simple, ce me semble ; nous ne l'agrégerons ni à celle-ci ni à celle-là, mais

nous le mettrons en état de choisir celle où le meilleur usage de sa raison doit le conduire.

Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso.

N'importe : le zele et la bonne foi m'ont jusqu'ici tenu lieu de prudence ; j'espere que ces garants ne m'abandonneront point au besoin. Lecteurs, ne craignez pas de moi des précautions indignes d'un ami de la vérité : je n'oublierai jamais ma devise ; mais il m'est trop permis de me défier de mes jugemens. Au lieu de vous dire ici de mon chef ce que je pense, je vous dirai ce que pensoit un homme qui valoit mieux que moi. Je garantis la vérité des faits qui vont être rapportés ; ils sont réellement arrivés à l'auteur du papier que je vais transcrire : c'est à vous de voir si l'on peut en tirer des réflexions utiles sur le sujet dont il s'agit. Je ne vous propose point le sentiment d'un autre ou le mien pour regle ; je vous l'offre à examiner.

Fin du livre IV et du onzieme volume.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans les quatre premiers livres.

I désigne le premier livre; II le second; III le troisieme; IV le quatrieme; la lettre *n* les notes.

A.

ABBÉ *de S.-Pierre*; comment établissoit ses enfans, III, *page* 110

Comment appeloit les hommes, I, 114

Académies, sont des écoles publiques de mensonges, III, 131

Accent, s'il faut se piquer de n'en point avoir, I, 132

Ce qne le François met à la place, I, 133

Les enfans en ont peu, *ibid.*

Achille, allégorie de son immersion dans le Styx, I, 51

Comment le poëte lui ôte le mérite de la valeur, I, *page* 76
Activité, surabondante dans les enfans, et défaillante dans les vieillards, I, 117
Adolescence, signes des approches de cet âge, IV, 146
Peut être accélérée ou retardée par l'éducation, IV, 159
Affaires, comment un jeune homme peut les apprendre, IV, 253
Ceux qui ne traitent que les leurs propres, s'y passionnent trop, IV, 273
Affectation d'un parler modeste, mauvaise avec les enfans, IV, 163
Affronts déshonorans, à qui en appartient la vengeance, I, 267 *n.*
Age de force, III, 5
Son emploi, III, 9
Age prodigieux, I, 79 *n.*
Ajax, eût craint Achille, et défie Jupiter, IV, 285
Alexandre, croyoit à la vertu, II, 249
Alimens solides, nourrissent mieux que les liquides, I, 87 *n.*
Des premiers hommes, II, 376

Amateurs et amatrices, comment font à Paris leurs ouvrages, III, *page* 123
Exceptions, *ibid.*
Amour, exige des connoissances, IV, 154
A de meilleurs yeux que nous, IV, 155
Fixe et rend exclusif le penchant de la nature, *ibid.*
Passions qu'il entraîne à sa suite, IV, 156
Amour de soi, principe de toutes nos passions, IV, 149
Toujours bon et conforme à l'ordre, IV, 150
Quelles sortes de passions en naissent, IV, 151
Amour-propre, pourquoi n'est jamais content, IV, 153
Quelles sortes de passions en naissent, IV, 154
Devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites, IV, 156
Comment se transforme en vertu, IV, 273
Analyse, III, 23
Analogie grammaticale, les enfans la suivent mieux que nous, I, 127

Angle visuel, comment nous trompe, II, *page* 358
Anglois, se disent un peuple de bon naturel, II, 383 *n.*
Angloise, à dix ans, excelloit sur le clavecin, II, 364
Animaux, ont tous quelque éducation, I, 100
Dorment plus l'hiver que l'été, II, 305
Antoine (*Marc*), temps où l'histoire de sa vie est instructive, IV, 244
Anthropomorphites, IV, 283, 285
Appétit des enfans, III, 382
Apprentissages, comment Emile en fait deux à la fois, III, 121
Araignées, quels enfans en ont peur, I, 103
Arme à feu, I, 105
Art de gouverner sans préceptes, II, 274
Art d'observer les enfans, III, 114
Arts, en quel ordre l'estime publique les range, III, 73
Emile les range dans la sienne en un ordre inverse, III, 74 *et suiv.*
Autre maniere d'ordonner les *arts* selon les rapports de nécessité qui les lient, III, 79

Arts sauvages et *arts civils*, distinction des uns et des autres, III, *page* 71 *et suiv.*

Artisan, son état est le plus indépendant de tous, III, 103

Artisans des villes, sottement ingénieux, III, 80

Astyanax, I, 104

Attachement des enfans, n'est d'abord qu'habitude, IV, 151

En quoi l'*attachement* differe de l'*amitié*, IV, 213

Avertissemens négligés, s'il en faut reparler après coup, IV, 174

Auguste, étoit le précepteur de ses petits-fils, I, 57 *n.*

S'il est vrai qu'il ait été heureux, IV, 243

Autorité, il ne faut rien lui donner quand on ne veut rien donner à l'opinion, III, 139

Si celle du maître doit se conserver aux dépens des mœurs, IV, 212

B.

Banians, II, 384 *n.*

Bâton à moitié plongé dans l'eau, III, 130

Berceau, I, *page* 93 *n.*
Bibliotheque d'Emile, III, 68
Bienfaiteurs intéressés, plus communs que les obligés ingrats, IV, 216
Biens et *maux* de la vie humaine examinés, II, 142
Bonheur de l'homme naturel, en quoi consiste, III, 46
Si la mesure du bonheur est égale dans tous les états, IV, 189
Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences, IV, *ibid.*
Bons mots, secret pour en trouver, II, 231 *et suiv.*
Bonté, de tous les attributs de la Divinité toute-puissante, celui sans lequel on la peut le moins concevoir, I, 115
Bouchers, en quel pays ne sont pas reçus en témoignage, II, 384
Bouillie, nourriture peu saine, I, 124
Boule roulée entre deux doigts croisés, III, 129, 138
Boussole, comment nous l'inventons, III, 39
Bruit d'une arme à feu, I, 105
Buffon (*M. de*), cité, I, 39, 95, 320, *n.*

C.

C.

CADRES *dorés*, à quoi bons, II, *page* 355
Campagne, renouvelle les générations des villes, I, 90
Canard de la foire, III, 30
Caprice, ne vient point de la liberté, II, 277
N'est point l'ouvrage de la nature, II, 280
Caprices, exemples de la maniere d'en guérir un enfant, *ibid. et suiv.*
Cartes géographiques, III, 15
Caton le censeur, éleva son fils dès le berceau, 57 *n.*
Cerf-volant, II, 413
Chardin, cité, II, 300
Charité, maniere inepte dont on croit l'inspirer aux enfans, II, 223
Chat, examine tous les objets nouveaux, II, 291
Châtiment, doit être ignoré des enfans, II, 188, 216
Cheval, réflexion sur cet exercice, II, 313
Chimeres, ornent les objets réels II, 398
Cicéron, cité, I, 35

Citoyenne, I, *page* 30
Citoyens, ce qu'il faut faire quand ils sont forcés d'être frippons, III, 97 et *suiv.*
Climat, I, 67
Climats tempérés, leurs avantages, I, 68
Coëffures des enfans, II, 301 *et suiv.*
Colleges, I, 32, 131
Colere, II, 201
Commander et *obéir*, mots qui doivent être inconnus à l'enfant, II, 177
Concurrence, quand doit cesser d'être un instrument de l'éducation, III, 66 *et suiv.*
Confidentes, sont ordinairement des nourrices dans les drames anciens, I, 84
Connoissances, leur choix relativement aux bornes de l'intelligence humaine, III, 9 *et suiv.*
Bien vues par leurs rapports, préservent des préjugés pour celle qu'on a cultivée, III, 92 *et suiv.*
Consolations, tour qu'on peut leur donner pour humilier l'amour-propre, 258
Contradictions de l'ordre social, quelle est leur source, IV, 223

Conventions et *devoirs*, ouvrent la porte à tous les vices, II, *page* 216
Corps débile, affoiblit l'ame, I, 73
Corps humain, différence de l'habitude qui lui convient dans l'exercice, ou dans l'inaction, II, 299
Cosmographie, sa premiere leçon, III, 20
Courage, en quels lieux il faut le chercher, I, 67
Course, II, 343
Instruction que l'enfant peut tirer de cet exercice, *ibid. et suiv.*
Couvens, I, 131
Cris des enfans, I, 108
Cuisine françoise, II, 378
Culture, un de ses grands préceptes est de tout retarder, IV, 210
Curiosité, sa premiere source, III, 12
Comment se fait son développement, *ibid.*
Quelle seroit celle d'un philosophe relégué dans une isle déserte, III, 13
Raison pourquoi le philosophe en a tant et le sauvage si peu, III, 132
Cyclopes, II, 384
Czar Pierre, III, 129

D.

DANSE, II, *page* 338
Déclamer, II, 369
Définitions, comment pourroient être bonnes, II, 239, *n.*
Dents, moyen de faciliter leur éruption, I, 123
Dépendance des choses et *dépendance des hommes*, II, 165
La premiere ne nuit point à la liberté, II, *ibid.*
Désordre moral, par où commence, I, 48
Dessin, réflexions sur cet art, II, 352
Dette sociale, comment se paie, III, 101
Devoir, imposé mal-à-propos aux enfans, II, 182
Effet de cette indiscrétion, II, 183
Ce qu'on doit mettre à la place, II, 184
Dialogue de morale entre le maître et l'enfant, II, 180
Dieux du paganisme, comment furent imaginés, IV, 283
Distances, moyen d'apprendre aux enfans à en juger, I, 108
Divinité, il vaut mieux n'en point parler

aux enfans, que de leur en donner de fausses idées, IV, *page* 293
Docilité, effets de celle qu'on exige des enfans, III, 48
Domination, tient à l'opinion comme tout le reste, II, 160
Douleur, l'homme doit apprendre à la connoître, II, 141, 171
Comment perd son amertume au goût des enfans, II, 309 *et suiv.*

E.

Eau, dans quel état l'enfant la doit boire, II, 303 *et suiv.*
Education, ses diverses espèces, I, 23, 31
Opposition entre elles, I, 23
Choix, I, 24, 33
But, I, 25
Sens de ce mot chez les anciens, I, 36
Commence à la naisance, I, 100
Ne se partage pas, I, 66
Nouvelles difficultés, I, 60
Quel en doit être le véritable instrument, II, 187
Importance de la retarder, II, 191
Difficulté, II, 196

Doit être d'abord purement négative, II, *page* 192
Progrès de ses différences, IV, 277
Education exclusive, préfere les instructions coûteuses, II, 313
Education naturelle, doit rendre l'homme propre à tontes les conditions humaines, I, 69
Maintient l'enfant dans la seule dépendance des choses, II, 166
Education vulgaire, dispense les enfans d'apprendre à penser, II, 272
Quel esprit elle leur donne, II, 273
Egalité civile et *naturelle*, leur différence, IV, 222
Egalité conventionnelle, rend nécessaires le droit positif et les lois, III, 83
A fait inventer la monnoie, IV, 84
Eleve imaginaire que l'auteur se donne, I, 63
Eleve, ne doit point s'envisager comme devant être un jour séparé de son gouverneur, I, 70
Inconvénient qu'il passe successivement par diverses mains, I, 84
Avantage qu'il n'apprît rien du tout jus-

qu'à douze ans, II, *page* 191
Comment on le trouvera capable d'intelligence, de mémoire, de raisonnement, II, 269
Ne doit recevoir de leçons que de l'expérience, II, 274
Doit toujours croire faire sa volonté en faisant la vôtre, II, 276
Le mal de son instruction est moins dans ce qu'il n'entend point, que dans ce qu'il croit entendre, III, 65
Comment je m'y prends pour que le mien ne soit pas aussi fainéant qu'un sauvage, III, 125
Utilité de ses travaux dans les arts, III, 80
En parcourant les atteliers, doit mettre lui-même la main à l'œuvre, III, 72 *et suiv.*
Choix de son métier, s'il a du goût pour les sciences spéculatives, III, 119
En cessant d'être enfant, doit sentir la supériorité du maître, IV, 255
Différence du vôtre et du mien, IV, 277
Eleves, ce qu'on leur apprend, plutôt qu'à nager, II, 43

Eloquence, maniere inepte de l'enseigner aux jeunes gens, IV, *page* 270
Vrai moyen, *ibid.*
Emile, pourquoi paroît d'abord peu sur la scene, I, 64
Riche, et pourquoi, I, 69
A de la naissance, et pourquoi, *ibid.*
Orphelin, en quel sens, *ibid.*
Premiere chose qu'il doit apprendre, II, 141
N'aura ni maillot, I, 93
Ni chariots, ni bourrelets, ni lisieres, II, 143
Pourquoi je l'éleve d'abord à la campagne, I, 89, 199
Son dialogue avec le jardinier Robert, II, 210
N'apprendra jamais rien par cœur, II, 253
Comment apprend à lire, II, 266
A dessiner, II, 342
A nager, II, 314
Précaution, *ibid.*
Avis que je lui donne sur les surprises nocturnes, II, 333
Pensif et non questionneur dans sa curiosité, III, 19

Son aventure à la foire, III, *page* 30
Sa premiere leçon de cosmographie, III, 20
De statique, III, 41
De physique systématique, III, 44
Mot déterminant entre lui et moi dans toutes les actions de notre vie, III, 50
Question, qui de ma part suit infailliblement toutes les siennes, III, 51
Comment je lui fais sentir l'utilité de savoir s'orienter, III, 55
Quel livre composera long-temps seul sa bibliotheque, III, 68
Emule de lui-même, III, 67
S'intéresse à des questions qui ne pourroient pas même effleurer l'attention d'un autre ; exemple, III, 87
Pourquoi peu fêté des femmes dans son enfance, et avantage de cela, III, 91 *n.*
Pourquoi je veux qu'il apprenne un métier, III, 103
Choix de son métier, III, 119
Fait à la fois deux apprentissages, III, 121

Comment je loue son ouvrage quand il est bien fait, III, *page* 123
Question qu'il me fait quand il juge que je suis riche, et ma réponse, III, 125
Est un sauvage fait pour habiter les villes, III, 132
Ne répond point étourdiment à mes questions, III 134 *et suiv.*
Sait l'*à quoi bon* sur tout ce qu'il fait, et le *pourquoi* sur tout ce qu'il croit, III, 140
Etat de ses progrès à douze ans, II, 400
A quinze, II, 142 *et suiv.*
N'est pas faux comme les autres enfans, IV, 180
Saura tard ce que c'est que souffrir et mourir, *ibid.*
Quand il commence à se comparer à ses semblables, IV, 220
Quelles passions domineront dans son caractere, IV, 121
Impression que feront sur lui les leçons de l'histoire, IV, 241
Ne se transformera point dans ceux dont il lira les vies, IV, 245

Jugera trop bien les autres pour envier leur sort, IV, *page* 248
Pourra s'enorgueillir de sa supériorité, IV, 249
Remede à cela, IV, 251
Comment s'instruira dans les affaires, IV, 264
Aime la paix, IV, 267
Son parler n'est ni véhément, 271
Ni froid, *ibid.*
Etendue de ses idées et élévation de ses sentimens, 275
Ne s'inquiete point des idées qui passent sa portée, IV, 294
A quelle secte doit être agrégé, IV, 297
Encre, comment elle se fait, III, 61
Utilité de savoir cela, III, 65
Enfance, premier état, I, 109
Deuxieme état, II, 139
Troisieme état, III, 5
Court tableau de sa dépravation, I, 56
Seul moyen de l'en garantir, *ibid.*
Ses premiers développemens se font presque tous à la fois, I, 137
Doit être aimée et favorisée, II, 146
Son état par rapport à l'homme, IV, 154

Ne peut guere abuser de la liberté, II, *page* 176
A des manieres de penser qui lui sont propres, II, 183
Doit mûrir dans les enfans, II, 194
Il y a des hommes qui n'y passent point, *ibid.*
Ne point se presser de la juger, II, 235
Semblable dans les deux sexes, IV, 145
Enfans, comment traités à leur naissance, I, 38, 93 *n.*
Supportent des changemens que ne supporteroient pas les hommes, I, 53
Doivent être nourris à la campagne, I, 89
Leurs premieres sensations purement affectives, I, 101
Doivent être de bonne heure accoutumés aux ténebres, I 102
Ont rarement peur du tonnerre, I, 105
Comment apprennent à juger des distances, I, 108
Ont les muscles de la face très mobiles, I, 110
Pourquoi font si volontiers du dégât, I, 115 *et suiv.*

Comment deviennent impérieux, I, *page* 117 *et suiv.*
Maximes de conduite avec eux, I, 119
En grandissant deviennent moins remuans, I, 118
Ne point les flatter pour les faire taire, I, 120
Sont presque tous sevrés de trop bonne heure, I, 123
Suivent mieux que nous l'analogie grammaticale, I, 127,
On s'empresse trop de les faire parler, I, 128, 136,
Et de corriger leurs fautes de langue, I, 128
Apprennent à parler plus distinctement dans les couvens et dans les colleges, I, 131
Pourquoi ceux des paysans articulent mieux que les nôtres, I, 130
Donnent souvent aux mots d'autres sens que nous, I, 136
Ne point montrer un air alarmé quand ils se blessent, II, 140
Avantage pour eux d'être petits et foibles, II, 142

Souffrent plus de la gêne qu'on leur impose, que des incommodités dont on les garantit, II, *page* 170
En les gâtant, on les rend misérables, *ibid. et suiv.*
Regles pour accorder ou refuser leurs demandes, II, 177 *n.*
On les conduit par les passions qu'on leur donne, II, 186 *et suiv.*
D'où vient leur pétulance, II, 188 *et suiv.*
Abus des longs discours qu'on leur tient, II, 199
Ne sont point naturellement portés à mentir, II, 219
Pourquoi trouvent quelquefois d'heureux traits, II, 231
Leur apparente facilité d'apprendre cause leur perte, II, 236
On ne leur apprend que des mots, II, 240
N'ont point une véritable mémoire, II, 237
Comment se cultive celle qu'ils ont, II, 252
Quelle est leur géographie, II, 244

Si l'histoire est à leur portée, II, *page* 245
Comment se perd leur jugement, II, 250
De leurs vêtemens, II, 296
Et de leur coëffure, II, 300
Généralement trop vêtus, II, 301
Sur-tout dans les villes, 93 *n.*
En quel mois il en meurt le plus, II, 301
S'ils doivent boire ayant chaud, II, 303
Ont besoin d'un long sommeil, II, 205
Moyen de les faire dormir, II, 307
Et se réveiller d'eux-mêmes, II, 308
Comment supportent gaiement la douleur, II, 309
Peuvent être exercés aux jeux d'adresse, II, 361
S'ils doivent avoir les mêmes alimens que nous, II, 307
Difficulté de les observer, II, 412
On ne sait point se mettre à leur place, III, 23
Effet de la docilité qu'on en exige, III, 48
Ne les payer que de raisons qu'ils puissent entendre, III, 49
Font peu d'attention aux leçons en discours, III, 53

Si l'on doit leur apprendre à être galans près des femmes, III, *page* 91 *n.*
Un appareil de machines et d'instrumens les effraie ou les distrait, III, 41
Ne s'intéressent qu'aux choses purement physiques, *ibid.*
Sont naturellement portés à la bienveillance, IV, 152
Mais leurs premiers attachemens ne sont qu'habitude, IV, 169
Leur curiosité sur certaines matieres, IV, 159
Comment doit être éludée, IV, 161
Apprennent à jouer le sentiment, IV, 179
Inconvénient de cela, *ibid.*
Tout est infini pour eux, 451
Enfant, augmente de prix en avançant en âge, I, 54
Doit savoir être malade, I, 77
Supposé homme à sa naissance, I, 97
Pourquoi tend la main avec effort pour saisir un objet éloigné, I, 107, 113 *et suiv.*
A quelle dépendance doit être assujetti, II, 166

Ne doit point être contraint dans ses mouvemens, II, *page* 167
Ne doit rien obtenir par des pleurs, I, 168
Ne doit pas avoir plus de mots que d'idées, I, 137
De la premiere fausse idée qui entre dans sa tête naissent l'erreur et le vice, II, 178
Ne joint pas à ce qu'il dit les mêmes idées que nous, II, 182
Gouverne le maître dans les éducations soignées, II, 275
Comment n'épiera pas les mœurs du maître, II, 278
Ne doit point apprendre à déclamer, II, 369
Moyen de le rendre curieux, III, 15
Ne peut être ému par le sentiment, III, 17
Ne s'intéresse à rien dont il ne voie l'utilité, III, 66
Situation où tous les besoins naturels de l'homme et les moyens d'y pourvoir se développent sensiblement à son esprit, III, 68

Comment il faut lui montrer les relations sociales, III, *page* 72
Sa premiere étude est une sorte de physique expérimentale, III, 40 *et suiv.*
Ne doit rien faire sur parole, III, 47
Enfant qui se croit brûlé par la glace, III, 128
Enfant dyscole, maniere de le contenir, II, 213
Enfant fait, II, 598
Sa peinture, II, 400
Ennui, d'où vient, IV, 202
Entendement humain, son premier terme et ses progrès, I, 100
Envie, est amere et pourquoi, IV, 177 *et suiv.*
Epictete, sa prévoyance ne lui sert de rien, IV, 190
Erreur, le seul moyen de l'éviter est l'ignorance, III, 131
Erreurs de nos sens, sont des erreurs de nos jugemens; exemple, III, 127
Esprit, chaque *esprit* a sa forme, selon laquelle il doit être gouverné, II, 194
Ses caracteres, III, 127
Esprit (l') d'un enfant doit être d'abord

exhalé modérément, puis retenu, II, *page* 233
Esprit de votre éleve et du mien, II, 273
Esprit vulgaire, à quoi se reconnoît dans l'enfance, II, 233 *et suiv.*
Sens du mot *esprit* pour le peuple et pour les enfans, IV, 283
Sens primitif, *ibid.*
Etat de nature : en en sortant nous forçons nos semblables d'en sortir aussi, III, 96
Etat, quelle occupation nous en rapproche le plus, III, 103
Etat de nature, état civil : ce qu'il faudroit pour en réunir les avantages, II, 164
Etudes, s'il y en a où il ne faille que des yeux, II, 244
S'il y en a qui conviennent aux enfans, II, 250
Etudes spéculatives, trop cultivées aux dépens de l'art d'agir, IV, 263
Etudier par cœur, habitue à mal prononcer, I, 131
Euripide, ce qu'il dit de Jupiter, IV, 290
Excès d'indulgence ou de rigueur à éviter, II, 169

Exercice du corps, s'il nuit aux opérations de l'esprit, II, *page* 270
Explications en discours, font peu d'impression sur les enfans, III, 53
Mauvaise *explication* par les choses, III, 65

F.

FABLES : si leur étude convient aux enfans, II, 253
Analyse d'une de celles de La Fontaine, II, 255
Examen de leur morale, II, 261
Quel est leur vrai temps, IV, 258
La morale n'y doit pas être développée, IV, 259
Facultés superflues de l'homme, causes de misere, II, 153
Famille, comment se dissout, I, 57
Fantaisies des enfans gâtés, II, 172
Farineux, I, 86
Favorin, cité, II, 153
Fautes, leur temps est celui des fables, IV, 258
Félicité de l'homme ici-bas est négative, II, 149

Femme, considérée comme un homme imparfait, IV, *page* 145
N'est à bien des égards qu'un grand enfant, *ibid.*
Femmes, notre premiere éducation leur appartient, I, 12 *n.*
Ne veulent plus être nourrices ni meres, I, 42, 44
Quel air leur plaît dans les hommes, III, 91 *n.*
Fétiches, IV, 284
Feu de la jeunesse, pourquoi la rend indisciplinable, IV, 211 *et suiv.*
C'est par lui qu'on la peut gouverner, IV, 213
Foi des enfans, à quoi tient, 453
Foiblesse, en quoi consiste, II, 152
D'où vient celle de l'homme, III, 5
C'est elle qui le rend sociable, IV, 175
Force, en quoi consiste, II, 152
A quel âge l'homme a le plus de force relative, IV, 160
Comment il en doit employer l'excédent, *ibid.*
Force du génie et de l'ame, comment s'annonce dans l'enfance, II, 233

Forêt de Montmorenci, III, *page* 55
François, ce qui rend leur abord repoussant et désagréable, I, 133, 344 *n.*

G.

Gaieté, signe très-équivoque du contentement, IV, 201
Gauffres isopérimetres, II, 361
Gaures, II, 384 *et suiv.*
Genevois, peut-être ne seroient plus libres, s'ils n'avoient su marcher sans souliers, II, 33
Génie, a souvent dans l'enfance l'apparence de la stupidité, II, 233
Génie des hommes, différent dans les peuples et dans les individus, IV, 235 *et suiv.*
Géographie, idée qu'en ont les enfans, II, 244
Ses premiere leçons, III, 24
Géométrie, s'il est vrai que les enfans l'apprennent, II, 238
Notre maniere de l'enseigner donne plus à l'imagination qu'au raisonnement, II, 357
Comment Emile en apprendra les premiers élémens, II, 358

Moyen de la rendre intéressante, III, *p.* 11
Gourmandise, préférable à la vanité pour mener les enfans, II, 379
Vice des cœurs sans étoffe, 280
Goût : remarques sur ce sens, 374 *et suiv.*
Goûts naturels, sont les plus simples, II, 275
Et les plus universels, II, 377
Gouvernement politique : à quoi doit se borner l'idée qu'il en faut donner à l'enfant, III, 84
Gouverneur, premiere qualité qu'il devroit avoir, I, 60
Moyen d'éviter la difficulté du choix, *ibid.*
Doit être jeune, I, 65
S'il doit avoir déja fait une éducation, *ibid.*
Doit choisir aussi son éleve, I, 67
Ne doit point s'envisager comme en devant être un jour séparé, I, 70
Ne doit point se charger d'un éleve infirme, I, 71
Doit avoir de l'autorité sur tout ce qui entoure son éleve, et moyen d'acquérir cette autorité, II, 187

Doit se faire apprenti avec son éleve, III, *page* 120
Abus à éviter dans leurs communs travaux, III, 223
Fondement de la confiance que l'éleve doit avoir en lui, IV, 255
Comment doit se conduire dans les fautes de son éleve devenu grand, IV, 256
Gouverneurs, leur fausse dignité, IV, 253
Grand seigneur devenu gueux, 98 *et suiv.*
Grasseyer, I, 128
Grisses, pain de Piémont, I, 125
Gymnastique, II, 295

H.

Habitude, n'est point la nature, I, 25
Seule *habitude* qu'on doit donner à l'enfant dans le premier âge, I, 102
D'où vient l'attrait de l'*habitude*, II, 405
Habitude du corps convenable à l'exercice, différente de celle qui convient à l'inaction, II, 299
Haleine de l'homme, mortelle à l'homme, I, 90

Henri IV, mot de ce prince sur les prédictions des astrologues, II, *p.* 231
Héritier, comment s'éleve, II, 284
Hermès, III, 67
Hérodote, cité, II, 300, 392
Histoire, n'est point à la portée des enfans, 244 *et suiv.*
Exemple, II, 245
Temps de son étude, IV, 226 *et suiv.*
Calomnie le genre humain, IV, 228
N'est jamais fidele, IV, *ibid.*
En quoi semblable aux romans, IV, 230
Doit peindre sans faire de portraits, *ibid.*
Montre plus les actions que les hommes, II, 234
Histoire moderne, n'a point de physionomie, II, 231
Historiens anciens, II, 392
Hobbes, comment appeloit le méchant, I, 115
En quel sens son grand principe est vrai, II, 172
Hochets, I, 123, 124
Homme, comment désapprend à mourir, I, 76

Fort par lui-même, rendu foible par la société, II, *page* 162
Doit s'armer contre les accidens imprévus, II, 337
Est le même dans tous les états, III, 98
Ce qui le rend essentiellement bon ou méchant, IV, 153
Doit être formé avant d'user de son sexe, IV, 210
Ne pas le montrer aux jeunes gens par son masque, IV, 223
Commence difficilement à penser et ne cesse plus, IV, 280
Homme courant d'étude en étude, à quoi comparé, III, 26
Homme du monde, tout entier dans son masque, IV, 203
Homme naturel, en quoi consiste son bonheur, III, 46
Vivant dans l'état de nature, fort différent de l'homme naturel vivant dans l'état civil, III, 132
Borné par ses facultés aux choses sensibles, III, 280
Hommes, pourquoi j'en parle si tard à mon éleve, III, 77

Hommes vulgaires, ont seuls besoin d'être élevés, I, *page* 67
Humanité, premier devoir de l'homme, II, 146
Ce qui la constitue, IV, 178
Comment s'excite et se nourrit dans le cœur d'un jeune homme, IV, 181 *et suiv.* 191
Maximes pour cela, 18 *et suiv.*
Hygiene, I, 78

I.

Idées, distinguées des images, II, 237
Et des sensations, III, 127
La maniere de les former est ce qui donne un caractere à l'esprit humain, *ibid.*
Idées simples, ce que c'est, *ibid.*
Identité successive, comment nous avons le sentiment de la nôtre, II, 144
Jeunes femmes, leur manege pour ne pas nourrir leurs enfans, I, 45
Jeunes gens corrompus de bonne heure, sont durs et cruels, IV, 174
Caractere de ceux qui conservent long-temps leur innocence, *ibid.*

Pourquoi paroissent quelquefois insensibles, quoiqu'ils ne le soient pas, IV, *page* 195
Inconvénient de les rendre trop observateurs, IV, 225
Jeune homme, objets qu'on doit lui montrer à certain âge, IV, 181 *et suiv.*, 206
Exemple, 208
Doit penser bien de ceux qui vivent avec lui, IV, 224
Estimer les individus, et mépriser la multitude, IV, 225
Jeux, par qui et à quelle occasion inventés, II, 392
Jeux de nuit, utilité et pratique, II, 319, 329
Jeux olympiques, à quoi comparés, IV, 224
Imagination, étend la mesure des possibles, II, 151
Transforme en vices les passions des êtres bornés, IV, 170
Imitation, goût naturel, II, 227
Comment dégénere en vice, *ibid.*
Indigestions, comment les enfans n'en auront jamais, II, 391

Infans, II, *page* 139
Infini, IV, 287
Ingratitude, n'est pas dans le cœur de l'homme, IV, 215 *et suiv.*
D'où elle vient, *ibid.*
Inoculation, II, 312
Instinct, comment devient sentiment, IV, 151
Instruction, à quel prix on la donne aux enfans, II, 207
Doit être renvoyée autant qu'on peut, II, 200
L'on n'y doit employer ni rivalité, ni vanité, III, 66 *et suiv.*
Instructions de la nature, sont tardives, celles des hommes prématurées, IV, 157
Instrumens méchaniques, leur multitude nuit à l'adresse des mains et à la justesse des sens, III, 43
Intelligence, épreuve et mesure de son développement, III, 11
Intolérance, quel dogme est son principe, IV, 289
Jugemens actifs et passifs, III, 129
Distinction, *ibid.*

Comment on apprend à bien juger, III, *page* 133
Justice, quel est en nous son premier sentiment, II, 202
Justice humaine, son principe, IV, 219 *n.*
Justice et *bonté* ne sont pas de purs êtres moraux, 218 *et suiv.*
Juvenal, cité, II, 117

L.

La Fontaine : si ses fables conviennent aux enfans, II, 253
Lait, si le choix du lait de la mere ou d'une autre est indifférent, I, 45 *et suiv.*
D'abord séreux, puis prend de la consistance, I, 82
Est une substance végétale, I, 85
Se caille toujours dans l'estomac, I, 87
Langue naturelle, I, 108 *et suiv.*
Langues : si leur étude convient aux enfans, II, 241
Un enfant n'en apprend jamais qu'une, II, 242
Pourquoi l'on enseigne aux enfans par préférence les langues mortes, II, 243

Leçons, doivent être plus en actions qu'en discours, II, *page* 212
Liberté, le premier de tous les biens, II, 162
Liberté bien réglée, seul instrument d'une bonne éducation, II, 187
Lire, maniere d'apprendre à lire aux enfans, II, 266
Lisiere, laisse une mauvaise démarche aux enfans, II, 143
Lit, moyen de n'en trouver jamais de mauvais, 306
Quel est le meilleur, II, 307
Litharge, III, 62
Livre, qui composera seul la bibliotheque d'Emile, III, 68
Livres, instrumens de la misere des enfans, II, 265
Locke, recommande de ne point droguer les enfans, I, 76
Examen de sa maxime, qu'il faut raisonner avec eux, II, 178
Comment veut qu'on rende un enfant libéral, II, 224
Veut qu'on apprenne à lire aux enfans avec des dés, II, 266

Inconséquence de cet auteur sur leur boisson, II, *page* 302
Métier qu'il donne à son gentilhomme, III, 109
Veut qu'on étudie les esprits avant les corps, IV, 282
Lois, ce qu'il leur manque pour rendre les hommes libres, II, 165
Favorisent le fort contre le foible, IV, 222 *n.*
Lois de la nature : dans leur recherche ne pas prendre les faits pour des raisons, III, 44
Exemple sur la pesanteur, III, 45
Lotophages, II, 584
Louche, précaution pour qu'un enfant ne le devienne pas, I, 102
Lune, au-delà d'un nuage en mouvement, paroît se mouvoir en sens contraire, III, 129
Lydiens, comment donnerent le change à leur faim, II, 392

M.

Machines, leur appareil effraie ou distrait les enfans, III, 41

Nous ferons nous-mêmes les nôtres, *page* 41
A force d'en rassembler autour de soi, l'on n'en trouve plus en soi-même, III, 43
Maigre, n'échauffe que par l'assaisonnement, I, 88
Maillot, I, 44, 93, 120
Maître, gouverné par l'enfant, 333
Mal, n'en faire à personne, la première et la plus importante leçon de morale, II, 228
Maux, entassés sur l'enfance, I, 52
Maux physiques, moins cruels que les autres, I, 54
Maux moraux, tous dans l'opinion, hors un seul, II, 155
Maux de l'ame, n'excitent pas si généralement à compassion que les autres, IV, 194
Manitou, IV, 284
Marcel, célebre maître à danser, II, 338
Marmousets de Laban, IV, 284
Maroc, ce que Montagne a dit d'un de ses rois, II, 311

Masques, comment on empêche un enfant d'en avoir peur, I, *page* 104
Matiere, IV, 184
Maximes de conduite avec les enfans, I, 119
Sur la pitié, IV, 183
Médecine, d'où vient son empire, I, 73
Maux qu'elle nous donne, *ibid.*
Sophisme sur son usage, I, 74
Aussi nuisible à l'ame qu'au corps, I, *ibid.*
N'a fait aucun bien aux hommes, II, 155
Médecin, ne doit être appelé qu'à l'extrémité, I, 77
Mélancolie, amie de la volupté, IV, 202
Mémoire, les enfans n'en ont pas une véritable, II, 237, *et suiv.* 250
Comment se cultive celle qu'ils ont, II, 252
Ménalippe, tragédie d'Euripide, IV, 290 *n.*
Ménsonge de fait et de droit, II, 217
Ni l'un ni l'autre n'est naturel aux enfans, II, 218 *et suiv.*
Menuiserie, III, 121

Meres, d'elles dépend tout l'ordre moral, I, *page* 48
Avantage pour elles de nourrir leurs enfans, I, 50
Méridienne à tracer, III, 28 *et suiv.*
Aventure qu'elle amene, III, 29
Mesures naturelles, II, 351
Métaux, choisis pour termes moyens des échanges, III, 84
Méthode, il en faudroit une pour apprendre difficilement les sciences, III, 42
La mieux appropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, est la meilleure, III, 93
Métier, pourquoi je veux qu'Emile en apprenne un, III, 163
Métiers, raisons de leur distinction, III, 94
Miseres de l'homme, le rendent humain, IV, 175 *et suiv.*
Mœurs, comment peuvent renaître, I, 49
Comment l'enfant n'épiera pas celles de son gouverneur, II, 278
Mœurs, en quoi les peuples qui en ont surpassent ceux qui n'en ont pas, IV, 211
Monnoie, pourquoi inventée, III, 84

N'est qu'un terme de comparaison, III, *page* 84 *et suiv.*
Tout peut être monnoie, *ibid.*
Pourquoi marquée, *ibid.*
Son usage, *ibid. et suiv.*
Effets moraux de cette invention ne peuvent être expliqués aux enfans, III, 85
Monseigneur, *il faut que je vive* : réflexion sur ce mot et sur la réponse, III, 97
Montagne, cité, II, 295, 311; IV, 235
Montre du sage, 78 *n.*
Morale, comment on l'enseigne aux enfans, II, 180
Unique leçon qu'on leur en doit donner, II, 228
Morale et politique ne peuvent se traiter séparément, IV, 221
Morale des fables, examinée, II, 262
Ne doit pas être développée, IV, 259
Moralité, il n'y en a point dans nos actions avant l'âge de raison, I, 115
Mort, comment devient un grand mal pour l'homme, II, 154

Comment se fait peu sentir, II, *page* 311
L'idée s'en imprime tard dans l'esprit des enfans, IV, 193
Mots, l'enfant n'en doit pas plus savoir qu'il n'a d'idées, I, 137
Seule chose qu'on apprenne aux enfans, II, 240
Difficulté de leur donner toujours le même sens, II, 239 *n.*
Mouvement, c'est par lui que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous, I, 107
Muscles de la face, plus mobiles dans l'enfant que dans l'homme, I, 110
Musique, moyen de l'entendre par les doigts, II, 336
Peut servir à parler aux sourds, II, 335
De la maniere de l'enseigner aux enfans, II, 371
Mysteres, IV, 288

N.

NAGER, quel exercice on préfere à celui-là dans la grande éducation, II, 513
Ce qui le rend périlleux, II, 314

Naissance de l'homme, a, pour ainsi dire, deux époques, IV, *page* 145, 147
Nature, routes contraires par lesquelles on en sort dès l'enfance, I, 51
Exerce incessamment les enfans, I, 52
Comment l'homme en sort par ses passions, IV, 150
Ses instructions tardives et lentes, IV, 157
Son progrès en développant la puissance du sexe, IV, 173
Nature de l'homme, I, 24
Nature divine, IV, 286
Newton, portoit l'hiver ses habits d'été, II, 300
Notions morales, leur progrès dans mon éleve, III, 12
Nourrice, la véritable, I, 57
La meilleure au gré de l'accoucheur, I, 81
Choix, I, 82
Doit être la gouvernante de son nourrisson, I, 83
Ne doit pas changer de maniere de vivre, I, 85

Nourrices, comment traitées, et pourquoi, I, *page* 47.
Raison de leur attachement à l'usage du maillot, I, 93
Excellent dans l'art de distraire un enfant qui pleure, I, 122
Précaution qu'elles négligent, I, 123
Disent aux enfans trop de mots inutiles, I, 126
Nuage, passant entre la lune et l'enfant lui paroît immobile, et la lune en mouvement, III, 129
Nuit, d'où vient l'effroi qu'elle cause, II, 320 *et suiv.*
Expédition *nocturne* de l'auteur dans son enfance, II, 326 *et suiv.*

O.

Objections contre la liberté laissée aux enfans, II, 146
Contre l'éducation retardée, II, 196
Contre la méthode inactive de ne rien apprendre aux enfans, II, 268
Contre l'emploi que l'auteur fait de l'enfance, II, 294

Contre la culture prématurée d'un corps non formé, II, *page* 365
Contre la pratique de former à l'enfant un jugement à lui, III, 76
Contre le choix des objets que l'auteur offre à l'adolescent, IV, 196
Objets, choix de ceux qu'on doit montrer à l'enfant, I, 103
De nos premieres observations sitôt que nous commençons à nous éloigner de nous, III, 13
Objets purement *physiques*, les seuls qui puissent intéresser les enfans, III, 46
Objets intellectuels, ne sont pas sitôt à la portée des jeunes gens, IV, 226
Observation des mœurs, inconvénient d'y livrer trop un jeune homme, IV, 224
Odorat, réflexion sur ce sens, II, 343
Oisiveté est un vol public, III, 101
Opinion, ce qu'il faut faire our régner par elle, III, 104
Pour ne lui rien donner, il ne faut rien donner à l'autorité, III, 139
Eleve son trône sur les passions des hommes, IV, 156
Ordre à suivre dans les études, III, 28

Ordre moral, comment l'homme y entre, IV, *page* 218
Ordre social, temps d'en exposer le tableau au jeune homme, IV, 221
Source de toutes ses contradictions, IV, 223.
Témérité de s'y fier, III, 99
Organes des plaisirs secrets et des besoins dégoûtans, pourquoi placés dans les mêmes lieux, IV, 63
Ottomans, ancien usage des princes de cette maison, III, 122
Ovide, cité, I, 138
Ouie, culture de ce sens, II, 367
Organe actif qui lui correspond, II, 368
Outils, plus les nôtres sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers et mal-adroits, III, 43

P.

PANTALON, pourquoi ennuyeux, IV, 260
Parallele de mon éleve et du vôtre entrant tous deux dans le monde, IV, 196 *et suiv.*
Paresse, comment on en guérit les enfans, II, 309

Passions, une seule est naturelle à l'homme, II, *page* 189
Sont les instrumens de notre conservation, IV, 148
Quelle est celle qui sert de principe aux autres, IV, 149
Comment par elles l'homme sort de la nature, *ibid. et suiv.*
Comment se dirigent au bien ou au mal, IV, 153
Sommaire de la sagesse humaine dans leur usage, IV, 171
Leur progrès force d'accélérer celui des lumieres, IV, 295
Passions douces et affectueuses naissent de l'amour de soi; *passions haineuses et irascibles* naissent de l'amour-propre, IV, 153
Passions impétueuses, moyens d'en faire peur aux enfans, II, 101
Passions naissantes, moyens de les ordonner, IV, 170
Paume, exercice pour les garçons, II, 361
Pauvre, n'a pas besoin d'éducation, I, 69
Paysan suisse, idée qu'il avoit de la puissance royale, IV, 287 *et suiv.*

Paysans, n'ont point peur des araignées, I, *page* 103
Leurs enfans articulent mieux que les nôtres, I, 130
Ne grasseyent jamais, I, 128
Pourquoi plus grossiers que les sauvages, II, 271
Pédarete, citoyen, I, 29
Pere, sa tâche, I, 59
Ne doit point avoir de préférence entre ses enfans, I, 71
Perspective, sans ses illusions nous ne verrions aucun espace, II, 340
Péruviens, comment traitoient les enfans, I, 94 *n.*
Petite vérole, II, 311
Pétrone, cité, III, 74
Pétulance des enfans, d'où vient, I, 115, II, 188
Peuple, a autant d'esprit et de bon sens que nous, IV, 191
Peuples corrompus, n'ont ni vigueur ni vrai courage, IV, 211
Peuples qui ont des mœurs, qualités qui leur sont propres, *ibid.*

Philippe, *médecin d'Alexandre*, son histoire, II, *page* 246
Philosophie en maximes, ne convient qu'à l'expérience, IV, 232
Philosophie de notre siecle, un de ses plus fréquens abus, IV, 157
Physionomie, IV, 203
Physique, ses premieres leçons, III, 39
Physique expérimentale, veut de la simplicité dans ses instrumens, III, 40 *et suiv.*
Physique systématique, à quoi bonne, III, 45
Sa premiere leçon, *ibid.*
Pythagore, à quoi comparoît le spectacle du monde, IV, 224
Pitié, comment elle agit sur nous, IV, 181
Est douce, et pourquoi, IV, 177
Comment on l'empêche de dégénérer en foiblesse, IV, 274
Pitié pour les méchans, cruelle au genre humain, I, 75
Plan que l'auteur s'est tracé, I, 63
Pleurs des enfans, I, 110, 121
Plutarque, cité, I, 57 *n.*, IV, 290 *n.*

En quoi il excelle, IV, *page* 237
Poison, quelle idée en ont les enfans, II, 248
Politesse, idée de celle qu'on donne aux enfans des riches, II, 168
Poupées ambulantes, III, 7
Précepteur, quel est le vrai, I, 57
Incapacité de l'auteur pour ce métier, I, 62
Préjugé qui méprise les métiers, comment j'apprends à Emile à le vaincre, III, 103 *et suiv.*
Préjugés, s'enorgueillir de les vaincre, c'est s'y soumettre, III, 122
Présent, ne doit point être sacrifié à l'avenir dans l'éducation, II, 145
Prêtres et *médecins*, peu pitoyables, IV, 207
Prévoyance, source de nos miseres, II, 157
Prévoyance des besoins, marque une intelligence déja fort avancée, III, 47
Principes des choses, pourquoi tous les peuples qui en ont reconnu deux, ont regardé le mauvais comme inférieur au bon, I, 115

Progrès d'Emile à douze ans, III, *page* 6
A quinze, III, 140
Propriété, exemple de la maniere d'en donner la premiere idée à l'enfant, II, 208
Puberté, varie dans les individus selon les tempéramens, et dans les hommes selon les climats, IV, 157
Peut être accélérée ou retardée par des causes morales, IV, *ibid.*
Toujours plus hâtive chez les peuples policés, IV, 158
Et dans les villes, *ibid. n.*
Pudeur, les enfans n'en ont point, IV, 163
Puissance du sexe, comment les enfans l'accélerent, IV, 172
Pyrrhus, jugement d'Emile sur sa vie, IV, 241

Q.

QUESTION par laquelle on réprime les sottes et fastidieuses questions des enfans, III, 56
Ses avantages, III, 51
Question scabreuse, et réponse, IV, 166
Quintilien, cité, II, 268

R.

RACES périssent ou dégénerent dans les villes, I, *page* 90
Raison, frein de la force, II, 182
Comment on la décrédite dans l'esprit des enfans, II, 193
Raison sensitive, II, 293
Ses instrumens, *ibid.*
Raisons, importance de n'en point donner aux enfans qu'ils ne puissent entendre, III, 51
Raisonnement, de quelle espece est celui des enfans, II, 238 *et suiv.*
Sitôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un *raisonnement*, III, 137
Reconnoissance, sentiment naturel au cœur humain, IV, 217
Moyen de l'exciter dans le cœur du jeune homme, *ibid.*
Réfraction, III, 136
Refus, n'en être point prodigue et n'en jamais révoquer, II, 168
Régime pythagoricien, I, 88 *n.*, II, 385

Régime végétal, convenable aux nourrices, I, *page* 85
Relations sociales, comment on doit les montrer à l'enfant, III, 72
Religion, choix de celle d'Emile, IV, 297
Repas rustique comparé avec un festin d'appareil, III, 8
Réprimande que m'adresse un bateleur en présence d'Emile, III, 36
République de Platon n'est pas un traité de politique, I, 31
Ce que c'est, *ibid.*
Comment les enfans y sont élevés, II, 236
Riche, l'éducation de son état ne lui convient point, I, 69
Riche appauvri, III, 99
Riches, trompés en tout, I, 81
Rivage, pourquoi, quand on le côtoie en bateau, paroît se mouvoir en sens contraire, III, 129 *et suiv.*
Robert, jardinier, son dialogue avec l'auteur et son éleve, II, 210
Robinson Crusoé, III, 69
Romains illustres, à quoi passoient leur jeunesse, IV, 267

Romans orientaux, plus attendrissans que les nôtres, IV, *page* 185
Romulus devoit s'attacher à la louve qui l'avoit allaité, IV, 150

S.

SAGESSE *humaine*, en quoi consiste, II, 150, IV, 171
Savans, sont plus loin de la vérité que les ignorans, III, 131
Saveurs fortes, nous répugnent naturellement, II, 376
Inconvénient de s'y accoutumer, II, 377
Sauvages, pourquoi plus subtils que les paysans, II, 271
Devroient, selon les médecins, être perclus de rhumatismes, II, 302 *n.*
Pourquoi cruels, II, 384
De tous les hommes, les moins curieux et les moins ennuyés, IV, 203
Science humaine, la portion propre aux savans très petite en comparaison de celle qui est commune à tous, I, 100
Sens, lequel se développe le plus tard, I, 107 *n.*

Sens, de l'art de les exercer, II, *p.* 315 *et suiv.*
Deux manieres de vérifier leurs rapports, III, 133
Sens commun, ce que c'est, II, 396 *et suiv.*
Sensations et sentimens ont des expressions différentes, I, 110
Distinguées des idées, III, 127 *et suiv.*
Comment chacune peut devenir pour nous une idée, III, 133
Moyens d'en avoir à la fois deux contraires en touchant le même corps, III, 126
Sensations affectives précedent les *représentatives*, I, 101
Sensibilité, comment on l'étouffe ou l'empêche de germer, IV, 177
Comment elle naît, IV, 179
A quoi d'abord elle se borne dans un jeune homme, IV, 213
Doit servir à le gouverner, IV, 214
Sentimens, gradation de ceux d'un enfant, IV, 151
Quel est le premier dont soit susceptible un jeune homme bien élevé, IV, 173
Sevrer, temps et moyen, I, 123

Signe, ne doit jamais être substitué à la chose, que quand il est impossible de la montrer, III, *page* 22

Situations où les besoins naturels de l'homme et les moyens d'y pourvoir se développent sensiblement à l'esprit d'un enfant, III, 68

Société, a fait l'homme foible, II, 162

Toute société consiste en échanges, III, 82

Application de ce principe au commerce et aux arts, *ibid.*

D'où il suit que toute société a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle, III, 83

Soleil, son lever, III, 15 *et suiv.*

Sommeil des enfans, II, 305

Moyens d'en régler la durée, II, 308

Sourds, moyen de leur parler en musique, II, 335

Spartiates, élevés en polissons, n'étoient pas pour cela grossiers étant grands, II, 275

Spectacle du monde, à quoi comparé, IV, 224

Sphere armillaire, machine mal composée, III, *page* 22
Statique, sa premiere leçon, III, 41
Stupidité d'un enfant toujours élevé dans la maison, II, 291
Stupidité fâcheuse, sous quels traits je la peindrois, IV, 288
Substance animale en putréfaction fourmille de vers, I, 85
Substances, combien il y en a, IV, 285
Sucs nourrissans, doivent être exprimés d'alimens solides, I, 87 *n.*
Suétone, cité, I, 57 *n.*
Surprises nocturnes, II, 332
Synthese, III, 23

T.

Tacite, à quel âge cet auteur est bon à lire, IV, 232
Tailleurs, inconnus chez les anciens, III, 115 *n.*
Talens élevés, inconvénient de n'avoir qu'eux pour toute ressource, III, 104 *et suiv.*
Talens naturels, facilité de s'y tromper, III, 111

Exemple, III, *page* 112
Thémistocle, comment son fils gouvernoit la Grece, II, 160 *n.*
Thucydide, modele des historiens, IV, 233
Temps, c'est plus le perdre d'en mal user que de n'en rien faire, II, 235
Quand il est avantageux d'en perdre, II, 191
Trop long dans le premier âge, et trop court dans celui de l'instruction, III, 26
Quand les enfans commencent à connoître son prix, III, 47
Ténebres, on y doit de bonne heure accoutumer les enfans, I, 102
Tonnerre, rarement les enfans en ont peur, I, 105
Toucher, culture de ce sens, II, 317 *et suiv.*
Ses jugemens, bornés et sûrs, II, 334
Comment peut suppléer à la vue, II, 317
A l'ouie, II, 335
Moyens de l'aiguiser ou de l'émousser, II, 336

Sans lui nous n'aurions aucune idée de l'étendue, II, *page* 350
Trésor de S.-Marc à Venise, ce qui lui manque, II, 294
Turenne, trait de douceur de ce grand homme, IV, 239
Petitesse, IV, 240

V.

Valere-Maxime, cité, II, 139
Vanité, suites mortifiantes de son premier mouvement dans Emile, III, 38
Varron, cité, I, 36
Vertu, en la prêchant aux enfans on leur fait aimer le vice, II, 223
Vertus, sont des apprentissages de l'enfance, II, 311
Vertus par imitation, II, 223
Vêtemens, observations sur ceux des enfans, II, 296, 300
Vérité, doit coûter quelque chose à connoître pour que l'enfant y fasse attention, III, 19
Quand on peut sans risque exiger qu'un enfant la dise, II, 289 *n.*

Viande, son goût n'est pas naturel à l'homme, II, *page* 383
Lambeau de Plutarque sur cet aliment, II, 385
Vice, il n'y en a pas un dans le cœur de l'homme dont on ne puisse dire comment il y est entré, II, 189
Vie, pour qui la peur de la perdre en fait tout le prix, I, 73
A quel point commence véritablement celle de l'individu, II, 144
On doit la laisser goûter aux enfans, II, 146
Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens, II, 156
Vie dure, multiplie les sensations agréables, II, 306
Vie humaine, ses plus grands risques sont dans son commencement, II, 144
Courte à plus d'un égard, IV, 144
Vies particulieres, préférables à l'histoire, IV, 235
Vieillards, déplaisent aux enfans, I, 65
Aiment à voir tout en repos autour d'eux, I, 116

Vigueur d'esprit, comment se contracte ; III, *page* 70
Villes, sont le gouffre de l'espece humaine, I, 90
Pourquoi les races y dégénerent, IV, 159 *et suiv.*
Vin, nous ne l'aimons pas naturellement, III, 376 *et suiv.*
Falsifié par la litharge est un poison, III, 63
Moyen de connoître cette falsification, III, 64
Virgile, son plus beau vers, IV, 184
Virginité, importance de la conserver longtemps, IV, 160, 173
Préceptes, IV, 161, 205
Visages, plus beaux que leurs masques, IV, 225
Vivre, ce que c'est, I, 38
Vocabulaire de l'enfant, doit être court, I, 137
Voix, combien de sortes l'homme en a, II, 368
Volant, est un jeu de femme, II, 362
Usage, en prendre presque toujours le contre-pied pour bien faire, II, 193.

Usages, en toutes choses doivent être bien expliqués avant de montrer les abus, III, *page* 85

Utilité, sens de ce mot dans l'esprit des enfans, III, 50

Pourquoi ce mot dans notre bouche les frappe si peu, *ibid.*

Exemple de l'art de le leur faire entendre, III, 55

Vue, exercice de ce sens, II, 339

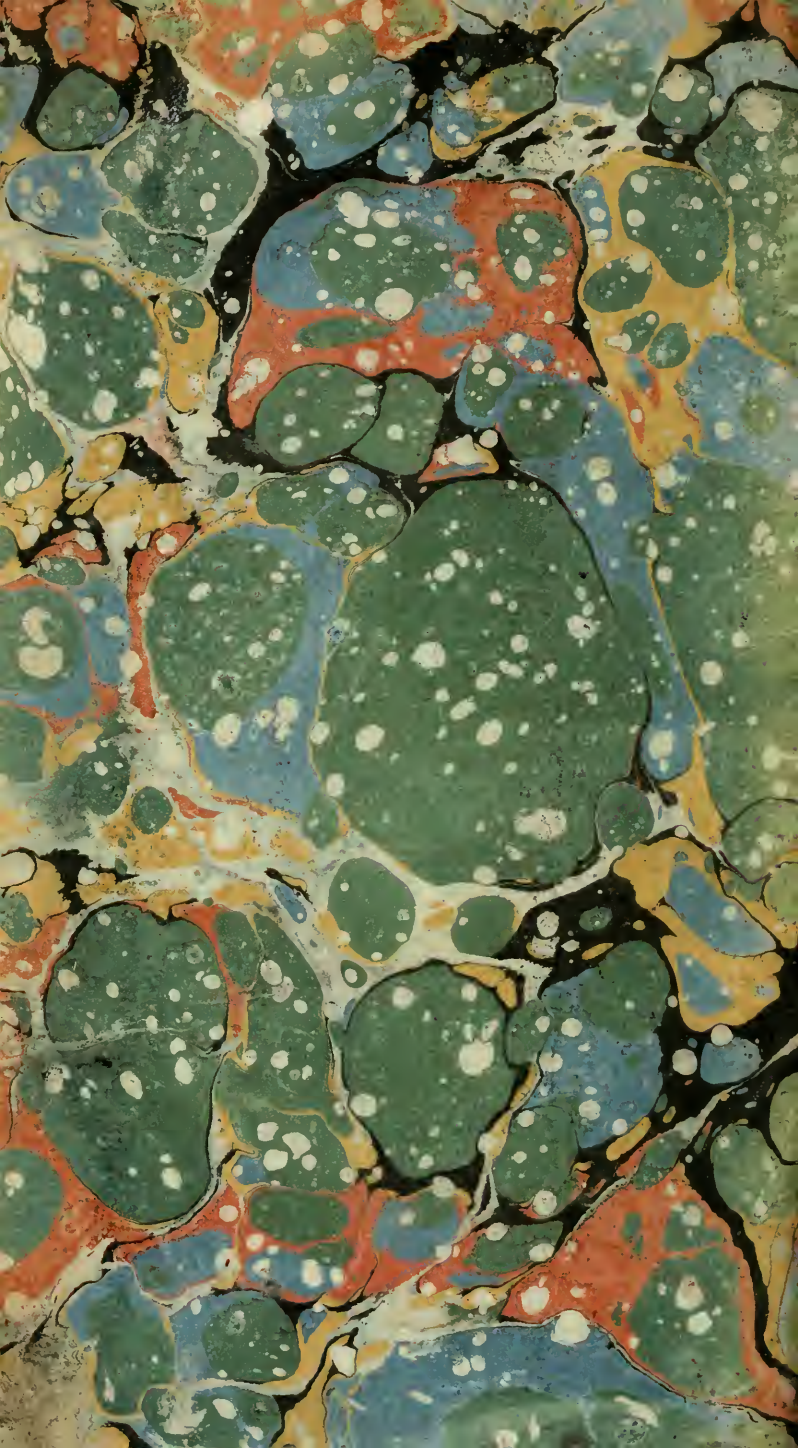
Ce qui rend ses jugemens équivoques, II, 340

Comment la course exerce un enfant à mieux voir, II, 348

X.

XENOPHON, cité, I, 66

Z.

ZURICH, comment passent maîtres les conseillers de cette ville, III, 124

Fin de la table des tomes I et II de l'Emile.